This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

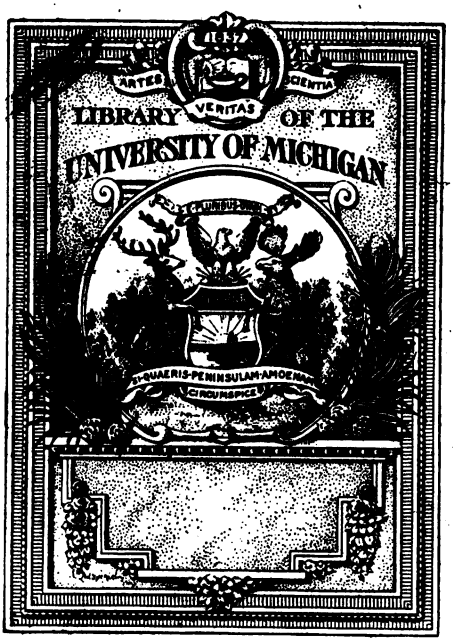
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

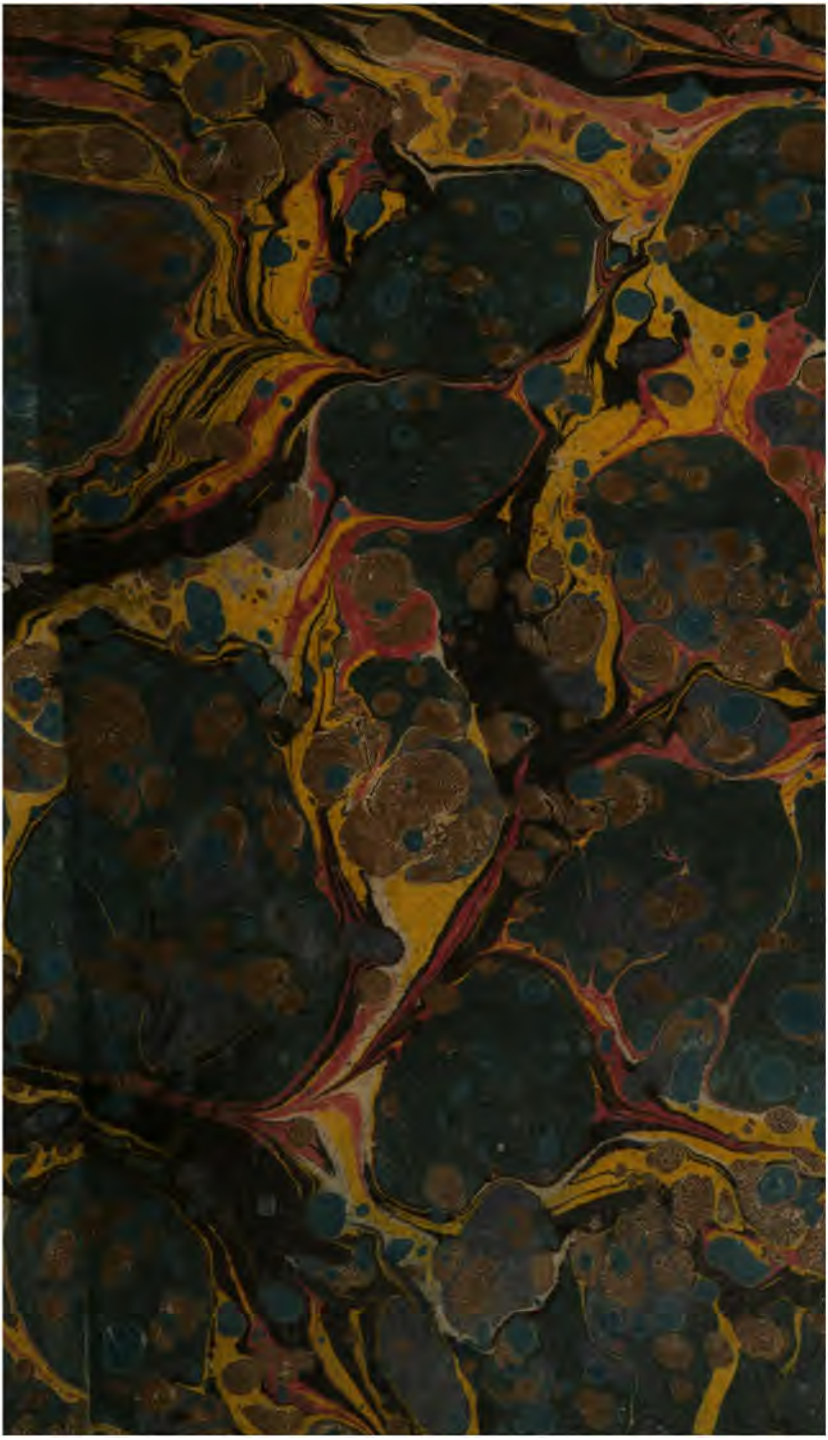
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
QUAERIS·PENINSULAM·AMOENAM
CIRCUMSPICE



D2
.R
178

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIEME.

Penn achette des Sauvages le pays qu'il veut occuper

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIEME.

A GENEVE,
Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur
de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXI.

TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloiſes fondées dans la Penſilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Conſidérations générales ſur tous ces établiſſemens.

I. *Parallele d'un bon & d'un mauvais gouvernement.* . . . . . Page 1
II. *Principes des anabaptiſtes.* 3
III. *Origine & caractere des Quakers.* . . 6
IV. *Fondation de la Penſilvanie par Penn. Baſes de ſa légiſlation.* 9
V. *Proſpérité de la Penſilvanie.* 14
VI. *Etat actuel de Philadelphie.* 24
VII. *Origine du Maryland. Nature de ſon gouvernement.* 30
VIII. *Evénemens arrivés dans le Maryland.* 32
IX. *Etat actuel du Maryland. Ses cultures.* 33
X. *Ce que le Maryland peut devenir.* . . . 38
XI. *Par qui & comment a été établie la Virginie.* 39

19421?

XII. *Obſtacles qui s'oppoſent aux proſpérités de la Virginie.* 42
XIII. *A quel point la Virginie a pouſſé ſa population & ſon commerce. Quelles ſont ſes mœurs.* 48
XIV. *Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.* 53
XV. *Ce que les deux Carolines ont de commun.* 58
XVI. *Ce qui diſtingue la Caroline Septentrionale.* 59
XVII. *Ce qui diſtingue la Caroline Méridionale.* 64
XVIII. *Par qui, à quelle occaſion, & de quelle maniere fut fondée la Georgie?* 68
XIX. *Obſtacles qui s'oppoſerent aux progrès de la Georgie.* 71
XX. *Situation & eſpérances de la Georgie.* 76
XXI. *La Floride devient une poſſeſſion Eſpagnole.* 77
XXII. *La Floride eſt cédée par la cour de Madrid à la Grande-Bretagne.* . . 82
XXIII. *Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut eſpérer de faire dans la Floride.* 83
XXIV. *Etendue des poſſeſſions Angloiſes dans l'Amérique.* 88
XXV. *Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.* 91
XXVI. *Oiſeaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.* 94
XXVII. *L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domeſtiques.* 96
XXVIII. *Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.* 97

XXIX. *L'Amérique Septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.* . 99
XXX. *Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.* . . . 102
XXXI. *Peut-on eſpérer que le vin & la ſoie réuſſiront dans l'Amérique Septentrionale?* 104
XXXII. *De quelles eſpeces d'hommes ſe ſont peuplées les provinces de l'Amérique Septentrionale.* 107
XXXIII. *A quel degré la population s'eſt-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale?* 118
XXXIV. *Quelles ſont, dans l'Amérique Septentrionale, les mœurs actuelles?* 120
XXXV. *Nature des gouvernemens établis dans l'Amérique Septentrionale.* . . 122
XXXVI. *Monnoies qui ont eu cours dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale.* 131
XXXVII. *Regles auxquels on avoit aſſujetti l'induſtrie intérieure & le commerce extérieur de l'Amérique Septentrionale.* 132
XXXVIII. *Etat de détreſſe où ſe trouve l'Angleterre en 1763.* 136
XXXIX. *L'Angleterre appelle ſes colonies à ſon ſecours.* 138
XL. *L'Angleterre exige de ſes colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.* . 144
XLI. *Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ſes colonies. Meſures qu'elles prennent pour lui réſiſter.* . . 147
XLII. *Les colonies étoient en droit de ſe ſéparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.* . . . 154

XLIII. *Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorſqu'elle vit la fermentation de ſes colonies.* 170
XLIV. *L'Angleterre ſe détermine à réduire ſes colonies par la force.* 179
XLV. *Les colonies rompent les liens qui les uniſſoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.* 187
XLVI. *La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.* 193
XLVII. *Pourquoi les Anglois ne ſont point parvenus à ſoumettre les provinces confédérées.* 198
XLVIII. *Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réuſſi à chaſſer les Anglois du continent Américain.* 205
XLIX. *La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occaſionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre.* 212
L. *L'Eſpagne n'ayant pas réuſſi à reconcilier l'Angleterre & la France, ſe déclare pour cette derniere puiſſance.* 224
LI. *Quelle doit être la politique de la maiſon de Bourbon, ſi elle eſt victorieuſe.* 229
LII. *Quelle idée il faut ſe former des treize provinces confédérées.* 233

Fin de la Table du Tome neuvieme.

HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloiſes fondées dans la Penſilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Géorgie & dans la Floride. Conſidérations générales ſur tous ces établiſſemens.

L'INJUSTICE ne fut jamais la baſe d'aucune ſociété. Un peuple, créé par un pacte auſſi étrange, auroit été en même temps, & le plus dénaturé, & le plus malheureux des peuples. Ennemi déclaré du genre-humain, il eût été également à plaindre, & 1. Parallele d'un bon & d'un mauvais gouvernement.

par les ſentimens qu'il auroit inſpirés, & par ceux qu'il auroit éprouvés. Craint & haï de tout ce qui l'eût environné, il n'auroit jamais ceſſé de haïr & de craindre. On ſe ſeroit réjoui de ſes malheurs; on ſe ſeroit affligé de ſa proſpérité. Un jour les nations ſe ſeroient réunies pour l'exterminer : mais le temps auroit rendu cette ligue inutile. Il auroit ſuffi, pour l'anéantir & les venger, que chacun des membres eût conformé ſa conduite aux maximes de l'état. Animés de l'eſprit de leur inſtitution, tous ſe ſeroient empreſſés de s'élever ſur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. Ç'auroit été la race engendrée des dents du dragon, que Cadmus ſema ſur la terre, auſſitôt détruite que créée.

Combien différente ſeroit la deſtinée d'un empire, fondé ſur la vertu ! L'agriculture, les arts, les ſciences & le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteroient l'oiſiveté, l'ignorance & la miſere. Le chef de l'état en protégeroit les différens ordres, & en ſeroit adoré. Il auroit conçu qu'aucun des membres de la ſociété ne pourroit ſouffrir, ſans quelque dommage pour le corps entier, & il s'occuperoit du bonheur de tous. L'impartiale équité préſideroit à l'obſervation des traités qu'elle dicteroit à la ſtabilité des loix qu'elle auroit ſimplifiées, à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnée aux charges publiques. Toutes les puiſſances voiſines, intéreſſées à la conſervation de celle-ci, au moindre péril qui la menaceroit, s'armeroient pour ſa défenſe. Mais, au défaut de ſecours étrangers, elle pourroit elle-même oppoſer à l'agreſſeur injuſte la barriere impénétrable d'un peuple riche & nombreux, pour lequel le mot de patrie ne ſeroit pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeller le beau idéal en politique.

Ces deux ſortes de gouvernement ſont également inconnues dans les annales du monde Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de l'atroce ſublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant ſur le théâtre de l'univers, entraînées par une ambition dévorante, préſenterent plus de traits de conformité avec le premier. D'autres, plus ſages dans leurs conſtitutions, plus ſimples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues, enveloppées d'un bonheur ſecret, s'il eſt permis de parler ainſi, paroiſſent reſſembler davantage au ſecond. Entre ces derniers, on peut compter la Penſilvanie.

II. Principes des anabaptiſtes.

Le luthéraniſme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occaſionné dans les eſprits une fermentation extraordinaire; lorſqu'on vit ſortir de ſon ſein orageux une religion nouvelle, qui paroiſſoit bien plus une révolte conduite par le fanatiſme, qu'une ſecte réglée qui ſe gouverne par des principes. La plupart des novateurs ſuivent un ſyſtême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorſque la perſécution les irrite & les révolte juſqu'à leur mettre les armes à la main. Les anabaptiſtes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, leverent l'étendard de la rebellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette ſecte avoient bien enſeigné qu'il étoit inutile & ridicule d'adminiſtrer le baptême aux enfans, ainſi qu'on le penſoit, diſoient-ils, dans la primitive égliſe: mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce ſeul article de croyance, qui ſervoit de prétexte à leur ſéparation. L'eſprit de ſédition

ſuſpendoit chez eux les ſoins qu'ils devoient aux dogmes ſchiſmatiques, ſur leſquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'égliſe & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inſcrire parmi les fideles qui devoient employer le glaive de Gédeon; c'étoit leur deviſe, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les anabaptiſtes ſongerent à donner quelque fondement & quelque ſuite à leur créance, à marquer leur confédération par un ſigne viſible, qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inſpiration pour former un corps d'armée, ils ſe liguerent en 1525 pour compoſer un corps de religion.

Dans ce ſymbole, mêlé d'intolérance & de douceur, l'égliſe anabaptiſte étant la ſeule où l'on enſeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre égliſe.

L'eſprit du Seigneur ſoufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'eſt pas borné à un ſeul ordre de fideles : mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiſer.

Toute ſecte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faiſoit l'ame & l'union des premiers chrétiens, eſt une aſſemblée impure, une race dégénérée.

Les magiſtrats ſont inutiles dans une ſociété de véritables fideles : un chrétien n'en a pas beſoin; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'eſt pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour ſe défendre; à plus forte raiſon ne peuvent-ils pas s'enrôler au haſard pour la guerre.

Ainſi que les procès, les ſermens en juſtice ſont défendus à des diſciples du Chriſt, qui leur a dicté

pour toute réponſe devant les juges, OUI, OUI; NON, NON.

Le baptême des enfans eſt une invention du diable & des papes. La validité du baptême dépend du conſentement volontaire des adultes, qui peuvent ſeuls le recevoir avec la connoiſſance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut, dans ſon origine, le ſyſtême religieux des anabaptiſtes. Il paroît fondé ſur la charité & la douceur; il ne produiſit que des brigandages & des crimes. La chimere de l'égalité eſt la plus dangereuſe de toutes dans une ſociété policée. Prêcher ce ſyſtême au peuple, ce n'eſt pas lui rappeller ſes droits, c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage; c'eſt déchaîner des animaux domeſtiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduiſent : mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les ſauvages même ne ſont pas égaux, dès qu'ils ſont raſſemblés en hordes. Ils ne le ſont que lorſqu'ils errent dans les bois; & alors même celui qui ſe laiſſe prendre ſa chaſſe, n'eſt pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la premiere origine de toutes les ſociétés.

Une doctrine qui avoit pour baſe la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guere trouver des partiſans que dans le peuple. Les payſans l'adopterent avec d'autant plus d'enthouſiaſme & de fureur, que le joug dont il les délivroit étoit plus inſupportable. Condamnés la plupart à l'eſclavage, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui, de ſerfs, les rendoit égaux aux ſeigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la ſociété, qui eſt l'obéiſſance au magiſtrat, réunit contre eux toutes

les autres ſectes, qui ne pouvoient ſubſiſter ſans ſubordination. Ils ſuccomberent ſous tant d'ennemis, après avoir fait une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante; parce qu'elle avoit été par-tout combattue & diſperſée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état elle ne put former une égliſe autoriſée par la légiſlation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, & de l'obſcurité, la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naiſſance des Quakers.

III. Origine & caractere des Quakers.

Cette ſecte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre ſanglante qui traîna un roi ſur l'échaffaud par la main de ſes ſujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obſcure. Son caractere, qui le portoit à la contemplation religieuſe, le dégoûta d'une profeſſion méchanique, & lui fit quitter ſon attelier. Pour ſe détacher entiérement des affections de la terre, il rompit toute liaiſon avec ſa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, ſans autre compagnie; ſans autre amuſement que ſa bible. Avec le temps même, il parvint à ſe paſſer de ce livre, quand il crut y avoir aſſez puiſé l'inſpiration des prophetes & des apôtres.

C'eſt alors qu'il chercha des proſélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un temps & dans un pays où les délires de la religion enthouſiaſmoient toutes les têtes, troubloient tous les eſprits. Bientôt il ſe vit ſuivi d'une foule de diſciples qui, par la bizarrerie de leurs idées ſur des

objets incompréhenſibles, ne pouvoient qu'étonner & faſciner les ames ſenſibles au merveilleux.

La ſimplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, ſans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou ſuperfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire. Ce mépris ſingulier pour les modes les avertiſſoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ſe diſtinguoient par des dehors modeſtes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil & la tyrannie impoſent à la foibleſſe, devinrent odieuſes aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni ſerviteurs. Ils condamnoient les titres faſtueux, comme orgueil dans ceux qui les uſurpoient, comme baſſeſſe dans ceux qui les déféroient. Ils ne reconnoiſſoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni EMINENCE; & ils avoient raiſon : mais ils ſe refuſoient aux égards réciproques, qu'on appelle politeſſe; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, diſoient-ils, ne devoit ſe refuſer à perſonne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuſe. Se découvrir la tête en ſaluant, c'étoit manquer à ſoi pour honorer les autres. Le magiſtrat même ne pouvoit leur arracher aucun ſigne extérieur de conſidération. Revenus à l'ancienne majeſté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois; & ils juſtifioient cette licence par l'uſage de ceux même qui s'en offenſoient, & qui tutoyoient leurs ſaints & leur dieu.

L'autorité de leur morale ennobliſſoit la ſingularité de leurs manieres. Porter les armes, leur paroiſſoit un crime : ſi c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité : ſi c'étoit pour ſe défendre,

on péchoit contre le chriſtianiſme. Leur évangile étoit la paix univerſelle. Donnoit-on un ſoufflet à un Quaker, il préſentoit l'autre joue : lui demandoit-on ſon habit, il offroit de plus ſa veſte. Jamais ces hommes juſtes n'exigeoient pour leur ſalaire que le prix légitime dont ils ne vouloient point ſe relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur ſembloit une proſtitution du nom de l'être ſaint, pour des miſérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politeſſe dans la vie civile ſe changeoit en averſion pour les cérémonies du culte dans le rit eccléſiaſtique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oiſiveté nuiſible; la cene & le baptême, que des initiations ridicules. Auſſi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l'Eſprit-Saint une illumination, un caractere bien ſupérieur au ſacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui ſe ſentoit éclairé du ciel ſe levoit, & révéloit ſes inſpirations. Les femmes même étoient ſouvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois pluſieurs de ces freres en Dieu parloient en même-temps! mais plus ſouvent régnoit un profond ſilence dans toute l'aſſemblée.

L'enthouſiaſme qui naiſſoit également & de ces méditations, & de ces diſcours, irrita dans ces ſectaires la ſenſibilité du genre nerveux, au point de leur occaſionner des convulſions. C'eſt pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui ſignifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit aſſez de ridiculiſer leur manie, pour les en guérir à la longue : mais on la rendit contagieuſe par la perſécution. Tandis que toutes les autres ſectes nouvelles étoient encouragées, on pour-

ſuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute eſpece. L'hôpital des foux, la priſon, le fouet, le pilori furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raiſonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les ſouffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un des plus ardens perſécuteurs, parce qu'ils ſe gliſſoient dans les camps pour dégoûter les ſoldats d'une profeſſion ſanguinaire & deſtructive : Cromwel leur donna des marques publiques de ſon eſtime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans ſon parti, pour lui concilier plus de reſpect & de conſidération. Mais on éluda ou l'on rejetta ſes invitations; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

IV. Fondation de la Penſilvanie par Penn. Baſe de ſa légiſlation.

De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette ſecte, le ſeul qui mérita d'occuper la poſtérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, aſſez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins aſſurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus ſouple & plus inſinuant qu'on ne l'eſt dans ſa profeſſion, avoit fait des avances conſidérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des temps n'avoit guere permis qu'on le remboursât durant ſa vie. Après ſa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à ſon fils la propoſition de lui donner au lieu d'argent, un territoire immenſe dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoique entouré de colonies Angloiſes, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La paſſion de l'humanité, lui fit accepter avec joie cette ſorte de patrimoine, qu'on lui cédoit preſque en ſouveraineté héréditaire. Il réſolut d'en

faire l'asile des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour son domaine, qui fut appellé dès-lors Pensilvanie. Tous les Quakers que le clergé persécutoit, parce qu'ils refusoient de payer la dixme & les autres taxes imposées par l'avarice & l'imposture ecclésiastiques, demandoient à le suivre : mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau-Monde fut signalée par un acte d'équité, qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du ministere Britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler. On ne sait point le prix qu'y mirent les sauvages : mais quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légitima sa possession autant qu'il dépendoit de ses moyens. Enfin il ajouta par l'usage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la fonction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour sa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voisinage, sans consulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle resserra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages. Elle s'étendit sur tous ceux qui viendroient habiter son empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il

fonda la ſienne ſur les deux pivots de la ſplendeur des états & de la félicité des citoyens : la propriété, la liberté. S'il étoit permis d'emprunter le langage de la fable dans un moment qui ſemble fabuleux, je dirois qu'Aſtrée remontée au ciel depuis ſi long-temps, en eſt deſcendue, & que le regne de l'innocence & de la concorde va renaître parmi les hommes. C'eſt ici que l'écrivain & ſon lecteur vont reſpirer. C'eſt ici qu'ils ſe dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la triſteſſe qu'inſpire l'hiſtoire moderne, & ſur-tout l'hiſtoire de l'établiſſement des Européens au Nouveau-monde. Juſqu'ici ces barbares n'ont ſu qu'y dépeupler avant que de poſſéder, qu'y ravager avant de cultiver. Il eſt temps de voir les germes de la raiſon, du bonheur & de l'humanité, ſemés dans la ruine & la dévaſtation d'un hémiſphere, où fume encore le ſang de tous ſes peuples, policés ou ſauvages.

Le vertueux légiſlateur établit la tolérance pour fondement de la ſociété. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité ; que tout homme qui l'adoreroit ſous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laiſſant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à ſa maniere, il n'admit point d'égliſe dominante en Penſilvanie, point de contribution forcée pour la conſtruction d'un temple, point de préſence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à ſon nom, voulut que la propriété de l'établiſſement qu'il avoit formé reſtât à perpétuité à ſa famille : mais il lui ôta une influence déciſive dans les réſolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût faire aucun acte d'autorité ſans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la choſe que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être

élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit poſſible toute corruption, il falloit que les repréſentans duſſent leur élévation à des ſuffrages ſecrétement accordés. Il ſuffiſoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut ſtatué que les deux tiers ſeroient néceſſaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'eſt ainſi que penſoit le vrai philoſophe Penn. Il céda pour 450 livres mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfans au-deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres à la charge d'une rente perpétuelle d'un ſol dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore aſſurés à tous les citoyens qui devenus majeurs, conſentiroient à un tribut annuel de deux livres cinq ſols.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conſervatrices des biens. Mais ce n'eſt plus protéger les terres, que de faire acheter la juſtice à ceux qui les poſſedent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de ſon bien pour être ſûr du reſte ; & la juſtice à la longue épuiſe le ſuc de la terre qu'elle devoit conſerver, ou le ſang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéreſſés à provoquer, à prolonger les procès, il fut ſévérement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur miniſtere, d'exiger, d'accepter même aucun ſalaire, pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher

de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès, naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la source; l'indigence & l'oisiveté. On statua que tout enfant au-dessous de douze ans, quelle que fût sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce réglement assuroit la subsistance au pauvre, & préparoit une ressource au riche, contre les revers de la fortune. En même temps elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappellant à leur commune destination, qui est le travail, soit des mains ou de l'esprit.

Jamais peut-être la vertu n'avoit inspiré de législation plus propre à amener le bonheur. Les opinions, les sentimens, les mœurs corrigerent ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux, & suppléerent à ce qu'elle laissoit d'imparfait. Aussi la prospérité de la Pensilvanie fut-elle très-rapide. Cette république, sans guerres, sans conquêtes, sans efforts, sans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & passionné, devint un spectacle pour l'univers entier. Ses voisins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ses mœurs; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ses vertus. Toutes les nations aimerent à voir réaliser & renouveller les temps héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fiction. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux sans maîtres & sans prêtres. L'homme a besoin de l'un & de l'autre, si l'on en croit l'imposture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, sans doute, les méchans rois ont besoin de dieux cruels, pour trou-

ver dans le ciel l'exemple de la tyrannie; ils ont beſoin de prêtres, pour faire adorer des dieux tyrans. Mais l'homme juſte & libre ne demande qu'un Dieu qui ſoit ſon pere, des égaux qui le chériſſent, & des loix qui le protegent.

V. Proſpérité de la Penſilvanie.

La Penſilvanie eſt gardée à l'Eſt par l'Océan; au Nord, par la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jerſey; au Sud, par la Virginie & le Maryland; à l'Oueſt, par des terres qu'occupent les ſauvages; de tous côtés, par des amis; & dans ſon ſein, par la vertu de ſes habitans. Ses côtes fort reſſerrées, s'élargiſſent inſenſiblement juſqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de ſa population & de ſa culture, embraſſe déjà cent quarante-cinq milles d'étendue.

La Penſilvanie propre eſt partagée en onze comtés, Philadelphie, Bucks, Cheſter, Lancaſtre, York, Cumberland, Berks, Northampton, Bedfort, Northumberland, Weſtmoreland.

Dans la même contrée, les comtés de Newcaſtle, de Kent & de Suſſex, forment un autre gouvernement, mais conduit ſur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie eſt pur & ſerein. Le climat très-ſain par lui-même, s'eſt encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & ſalubres y coulent toujours ſur un fond de roc ou de ſable. Les ſaiſons y temperent l'année par une variété marquée. L'hiver qui commence avec le mois de Janvier, n'expire qu'à la fin de Mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y eſt conſtamment modéré : mais quelquefois aſſez vif, pour glacer en une nuit les plus grandes rivieres. Cette révolution, auſſi courte que ſubite, eſt l'ouvrage du vent du nord-oueſt, qui ſouffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printemps s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légere

qui s'accroît par degrés juſqu'à la fin de Juin. Les ardeurs de la canicule ſeroient violentes, ſans le vent du ſud-oueſt qui les rafraîchit. Ce ſecours eſt aſſez conſtant.

Quoique le pays ſoit inégal, il n'eſt pas ſtérile. Le ſol eſt tantôt un ſable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre grisâtre ſur un fond pierreux, & quelquefois auſſi une terre graſſe, ſurtout entre les ruiſſeaux qui, la coupant dans tous les ſens, y verſent encore plus de fécondité que ne feroient des rivieres navigables.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de conſtruction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient remuées, de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de pluſieurs ſortes de légumes, de toute eſpece de grains : mais ſinguliérement de froment & de maïs, qu'une heureuſe expérience montra propres au climat. De tous côtés, on pouſſa les défrichemens avec une vigueur & un ſuccès qui étonnerent toutes les nations.

D'où naquit cette ſurprenante proſpérité ? de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François induſtrieux, & ſur-tout de laborieux Allemands. Elle eſt l'ouvrage des Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans, des Méthodiſtes, des Preſbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de ſi nombreuſes ſectes, on diſtingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, ſe retira dans une ſolitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour ſe livrer à la contemplation. La curioſité attira, dans ſa retraite, pluſieurs de ſes compatrio-

tes. Le ſpectacle de ſes mœurs ſimples, pieuſes & tranquilles, les fixa près de lui. Tous enſemble, ils formerent une peuplade qu'ils appellerent Euphrate, par alluſion aux Hébreux, qui pſalmodioient ſur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, eſt entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec ſymétrie. Au centre eſt un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, ſont des maiſons de bois à trois étages, où chaque Dumpler iſolé peut, ſans être diſtrait, vaquer à ſes méditations. Ces contemplatifs ne ſont au plus que cinq cents. Leur territoire n'a pas plus de deux cents cinquante acres d'étendue. Une riviere, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ſes limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers ſéparés. Ils ne ſe voient que dans les temples; ils ne s'aſſemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la priere & le ſommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodiſtes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils ſe croient inſpirés. L'humilité, la tempérance, la chaſteté, les autres vertus chrétiennes, ſont les ſujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs aſſemblées. Jamais ils ne violent le repos du ſabbat, ſi cher à tous les hommes, oiſifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent, avec raiſon, l'éternité des peines. La doctrine du péché originel, eſt, pour eux, un blaſphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'adminiſtrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant ſi néceſſaire au ſalut,

lut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les ames des chrétiens ſont occupées à convertir celles des hommes, qui ne ſont pas morts ſous la loi de l'évangile. Ces pieux enthouſiaſtes veulent abſoudre Dieu des cruautés & des injuſtices, dont tant d'autres dévots calomniateurs l'ont chargé.

Encore plus déſintéreſſés que les Quakers, ils ne ſe permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, ſans craindre ni repréſailles, ni plaintes de leur part : tant ils ſont, par religion, ce que les Stoïciens étoient par philoſophie, inſenſibles aux outrages.

Rien n'eſt plus ſimple que leur vêtement. En hiver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemiſe groſſiere, de larges culottes, & des ſouliers épais. En été, c'eſt le même habillement, ſi ce n'eſt que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes ſont vêtues comme les hommes.

On ne ſe nourrit là que de végétaux; non que ce ſoit une loi, mais par une abſtinence plus conforme à l'eſprit du chriſtianiſme, ennemi du ſang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui eſt aſſigné. Le produit de tous les travaux eſt mis en commun, pour ſubvenir aux beſoins de tous. Cette communauté d'induſtrie a créé, non-ſeulement une culture, des manufactures, tous les arts néceſſaires à la petite ſociété : mais encore un ſuperflu d'échanges, proportionnés à ſa population.

Quoique les deux ſexes vivent ſéparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeuneſſe & l'amour, ſi voiſins de la dévotion, invitent à cette ſainte union des ames & des ſens, quittent la ville, & vont former un établiſſement à la campagne, aux

dépens du tréſor public, qu'ils groſſiſſent de leurs travaux, tandis que leurs enfans ſont élevés dans la métropole. Sans cette liberté ſage & chrétienne, les Dumplers ne ſeroient que des moines, qui deviendroient, avec le temps, féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une ſaiſon de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit ſouhaiter d'être dévot juſqu'à vingt ans, comme on peut déſirer d'être belle femme juſqu'à vingt-cinq : mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus ſingulier en même temps, dans la conduite de toutes les ſectes qui ont peuplé la Penſilvanie, c'eſt l'eſprit de concorde qui regne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuſes. Quoiqu'ils ne ſoient pas membres de la même égliſe, ces ſectaires s'aiment comme des enfans d'un ſeul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penſer en hommes. C'eſt à cette précieuſe harmonie qu'on peut, ſur-tout, attribuer les accroiſſemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1774, cet établiſſement comptoit trois cents cinquante mille habitans, ſuivant le calcul du congrès général. On ne diſſimulera pas que trente mille noirs faiſoient partie de cette nombreuſe population : mais la vérité veut qu'on diſe auſſi que dans cette province l'eſclavage n'a pas été un germe de corruption, comme il l'a toujours été, comme il le ſera toujours dans des ſociétés moins bien ordonnées. Les mœurs ſont encore pures, auſteres même, en Penſilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des ſectes, à des uſages particuliers ? On le demande aux lecteurs.

Les Penſilvains ſont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt meres

qu'en Europe, elles continuent plus long-temps d'être fécondes. L'inconſtance des ſaiſons n'affoiblit point en elles la nature, quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température ſoit plus variable. Elle change par intervalles, juſqu'à cinq ou ſix fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuſe ſur les animaux, ni même ſur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Auſſi l'abondance eſt-elle conſtante, l'aiſance eſt-elle univerſelle. L'économie particuliere aux Penſilvains, n'empêche pas que les deux ſexes ne ſoient bien vêtus. La nourriture eſt encore ſupérieure à l'habillement. Les familles les moins aiſées, ont du pain, de la viande, du cidre, de la biere, de l'eau-de-vie de ſucre. Un grand nombre peut uſer habituellement des vins de France & d'Eſpagne, du punch, & même de liqueurs plus cheres. L'abus de ces boiſſons eſt plus rare qu'ailleurs, mais il n'eſt pas ſans exemple.

Le délicieux ſpectacle de cette abondance, n'eſt jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Penſilvanie n'a pas un ſeul pauvre. Ceux que la naiſſance ou la fortune ont laiſſés ſans reſſource, ſont convenablement entretenus par le tréſor public. La bienfaiſance va plus loin; elle s'étend juſqu'à l'hoſpitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, ſans crainte de cauſer d'autre peine que le regret de ſon départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoiſonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-deſſus de 280,140 livres. La plupart même deſtinés à fermer les plaies de la guerre, devoient ceſſer en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce ſoulagement, c'eſt que les irruptions des ſauvages ont occaſionné des dé-

penſes extraordinaires. On ſeroit conſolé de ce malheur, ſi, comme la juſtice le voudroit, & comme les habitans le demandoient, on eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Penſilvains, tranquilles poſſeſſeurs, libres uſufruitiers d'une terre qui récompenſe toujours leurs travaux, ne craignent pas de reproduire leur eſpece. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en eſt plus doux & plus ſacré. Sa liberté, comme ſa ſainteté, dépend du choix des contractans : ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour miniſtre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque oppoſition dans leurs familles? Ils s'évadent enſemble à cheval : le garçon monte en croupe derriere ſa maîtreſſe, & dans cette ſituation, ils vont ſe préſenter devant le magiſtrat. La fille déclare qu'elle a enlevé ſon amant, pour l'épouſer. On ne peut, ni ſe refuſer à ce vœu ſi formel, ni la troubler enſuite dans la poſſeſſion de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle eſt exceſſive. Un chef de famille, dont les affaires ſe trouvent dérangées, a le droit d'engager ſes enfans à ſes créanciers : punition bien capable, ce ſemble, d'attacher un pere tendre au ſoin de ſa fortune. L'homme fait, acquitte par un an de ſervice, une dette de 112 livres 10 ſols. L'enfant au-deſſous de douze ans eſt obligé de ſervir juſqu'à vingt & un ans, pour la même ſomme. C'eſt une image des anciennes mœurs patriarchales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitans vivent iſolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a ſa maiſon au centre d'une vaſte

plantation, bien environnée de haies vives. Auſſi chaque paroiſſe de campagne ſe trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une ſi grande diſtance des égliſes, les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne préſente les enfans au baptême, que pluſieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naiſſance. Sans dogmatiſer, ſans diſputer ſur le culte, dans un pays où chaque ſecte a le ſien, on honore l'Etre ſuprême par des vertus, plus que par des prieres. L'innocence & *l'inſcience* gardent les mœurs, plus ſurement que des préceptes & des controverſes.

La religion ſemble réſerver toute ſa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit ſur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans ſon ſein. Auſſi-tôt qu'il eſt mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voiſins ſont avertis du jour de ſon enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en eſt ainſi répandue au loin. Chaque famille au moins envoie un de ſes membres, pour honorer le convoi funebre. A meſure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorſque l'aſſemblée eſt formée, on porte le cadavre dans le cimetiere de ſa ſecte; ou ſi le cimetiere eſt trop éloigné, dans un champ de ſa famille. Le cortege eſt compoſé de quatre ou cinq cents perſonnes à cheval, qui gardent un ſilence, un recueillement, conformes à l'eſprit de la cérémonie qui les raſſemble. Une choſe qui paroîtra ſinguliere, c'eſt que les Penſilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractere de modeſtie. Tous veulent que les triſtes reſtes de leur exiſtence paſſagere, ſoient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples ſimples, vertueux, ſauvages même

& pauvres, ſont attachés aux ſoins de la ſépulture. C'eſt qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du ſentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voiſin de la nature. Ce n'eſt pas le mourant qui exige ces honneurs; ce ſont les parens, une épouſe, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un pere ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funebres ſont toujours plus nombreux dans les petites ſociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles ſont beaucoup plus étendues. Il y regne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les reſſorts y ſont plus actifs. C'eſt la raiſon pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perſes; pourquoi les Corſes chaſſeront tôt ou tard les François de leur iſle.

Mais où la Penſilvanie puiſe-t-elle les ſources de ſa conſommation? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de ſon ſol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines de ſes brebis, elle manufacture beaucoup de draps groſſiers. Ce que les diverſes branches de ſon induſtrie ne lui donnent pas, elle ſe le procure avec les produits de ſon territoire. Ses navigateurs portent aux iſles Angloiſes, Françoiſes, Hollandoiſes & Danoiſes, du biſcuit, des farines, du beurre, du fromage, des ſuifs, des légumes, des fruits, des viandes ſalées, du cidre, de la biere, toutes ſortes de bois de conſtruction. Ils reçoivent en échange, du coton, du ſucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui ſont autant de matieres d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou

d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Eſpagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Penſilvanie, qu'ils achetent avec des vins & des piaſtres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de néceſſité. Juſqu'ici cependant, le réſultat de tant d'opérations a été au déſavantage de la province, ſans qu'on puiſſe ni l'en blâmer, ni l'en plaindre. De quelque maniere qu'on s'y prenne, c'eſt une néceſſité que les nouveaux états contractent des engagemens; & celui qui nous occupe doit reſter endetté tout le temps que le progrès de ſes défrichemens exigera des avances plus conſidérables que leur produit. D'autres colonies qui jouiſſent de quelques branches de commerce preſque excluſives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auroient pu acquérir aſſez rapidement des richeſſes. La Penſilvanie, qui fonde ſa fortune ſur la culture & ſur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la proſpérité : mais cette proſpérité aura des fondemens plus ſûrs & plus durables.

Si quelque choſe peut retarder les progrès de la colonie, c'eſt la maniere irréguliere dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout, & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie 112 livres 10 ſols par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 ſols 6 deniers. Il arrive delà que la province manque de cet enſemble, qui eſt néceſſaire en toutes choſes, & que ſes habitans épars ſont la

victime du moindre ennemi, qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations ſont défrichées de différentes manieres dans la colonie. Souvent un chaſſeur va ſe fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voiſins l'aident à couper des arbres, & à les entaſſer les uns ſur les autres : c'eſt une maiſon. Aux environs, il cultive, ſans ſecours, un jardin & un champ, ſuffiſans pour ſa ſubſiſtance & pour celle de ſa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chaſſeur de ſes peines; ils achetent du propriétaire de la province, des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtiſſent des demeures plus commodes, & étendent les défrichemens.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la perſécution ont pouſſés dans le Nouveau-Monde, viennant mettre la derniere main à ces établiſſemens encore imparfaits. Les premiers & les ſeconds planteurs vont porter ailleurs leur induſtrie, avec des moyens de culture plus conſidérables qu'ils n'en avoient d'abord.

En 1769, les exportations de la Penſilvanie s'éleverent à 13,164,439 liv. 5 ſols 3 deniers; & elles ont depuis beaucoup plus conſidérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

VI. Etat actuel de Philadelphie.

C'eſt Philadelphie ou *la ville des Freres*, qui eſt le centre de ce grand mouvement. Cette ville célébre eſt ſituée à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la deſtinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large ſur deux milles de long, entre les deux rivieres. Sa population n'a pu encore remplir un ſi grand eſpace. Juſqu'ici, l'on n'a bâti que ſur les bords de la De-

laware : mais ſans renoncer aux idées du légiſlateur, mais ſans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions ſont ſages. Philadelphie doit devenir la cité la plus conſidérable de l'Amérique, parce qu'il eſt impoſſible que la colonie ne faſſe pas de très-grands progrès, & que ſes productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de ſa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante juſqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés regnent des trotoirs, défendus par des poteaux, placés de diſtance en diſtance.

Les maiſons, dont chacune a ſon jardin & ſon verger, ſont conſtruites de brique, & ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement, à des marbres de différentes couleurs, qui ſe trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui ſont devenus l'objet d'un commerce aſſez conſidérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne ſauroient être communs dans les maiſons, ſans avoir été prodigués dans les temples. Chaque ſecte a le ſien, & quelques-unes en ont pluſieurs. Cependant on voit un aſſez grand nombre de citoyens, qui ne connoiſſent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en ſont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice auſſi reſpecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'eſt l'hôtel-de-ville. Il eſt de la magnificence la plus ſomptueuſe. C'eſt-là que les repréſentans de la colonie s'aſſemblent tous les ans, & pluſieurs fois l'année, s'il en eſt beſoin, pour régler ce qui peut intéreſſer l'ordre public. On y a placé ſous les mains de ces hommes de

confiance, tous les ouvrages qui pouvoient les éclairer ſur le gouvernement, ſur le commerce & ſur l'adminiſtration.

A côté de l'hôtel-de-ville eſt une ſuperbe bibliotheque, formée, en 1732, par les ſoins de l'illuſtre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, & pluſieurs livres latins & françois. Elle n'eſt ouverte au public que le ſamedi. Ceux qui l'ont fondée, en jouiſſent librement dans tous les temps. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au temps convenu. C'eſt avec ces fonds, toujours renaiſſans, que s'accroît & groſſit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des inſtrumens de mathématique & de phyſique, avec un beau cabinet d'hiſtoire naturelle.

Non loin de ce monument, en eſt un autre du même genre. C'eſt une belle collection des claſſiques grecs & latins, avec leurs commentateurs les plus eſtimés, & des meilleures productions dont puiſſent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le ſavant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé à la former une vie longue & laborieuſe.

Le college, qui doit préparer l'eſprit à toutes les ſciences, dut, en 1749, ſon origine aux travaux du docteur Franklin, dont le nom ſe trouve toujours mêlé aux choſes grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers temps, cette école n'initia la jeuneſſe qu'aux belles-lettres : mais on y a depuis enſeigné la médecine, la chymie, la botanique & la phyſique expérimentale. Les maîtres & les connoiſſances s'y multiplieront, à meſure que les terres, devenues leur patrimoine, feront d'un plus grand produit.

On peut prédire que la théologie ſera ſeule à jamais exclue d'une académie conſacrée à l'inſtruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce ſera l'unique contrée de l'univers où l'on ne ſe battra pas pour des mots, où l'on ne ſe haïra point pour des objets incompréhenſibles. Si le deſpotiſme, la ſuperſtition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philoſophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'eſprit humain iront éclairer le Nouveau-Monde, & la lumiere apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville eſt acceſſible à tous les beſoins de l'humanité, à toutes les reſſources de l'induſtrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offrent une ſuite de magaſins commodes, & de formes ingénieuſement pratiquées pour la conſtruction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent ſans difficulté, hors les temps de glace. On y charge les marchandiſes qui ſont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déjà fait plus de progrès dans cette partie du Nouveau-Monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne ſauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les regiſtres mortuaires n'y ſont pas tenus avec attention, & pluſieurs ſectes ne font pas baptiſer leurs enfans. Ce qui paroît certain, c'eſt qu'en 1766, il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entre eux eſt de vendre les productions de la province entiere, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne ſe peut pas que leur fortune ne ſoit très-conſidérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture ſera des progrès dans un

pays dont on n'a défriché que la ſixieme partie des terres.

Philadelphie, de même que les autres villes de Penſilvanie, eſt entiérement ouverte. Tout le pays eſt également ſans défenſe. C'eſt une ſuite néceſſaire des principes des Quakers. On ne ſauroit aſſez chérir ces ſectaires, pour leur modeſtie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaiſance. Peut-être ſeroit-on tenté d'accuſer leur légiſlation d'imprudence & de témérité.

En établiſſant cette ſureté civile, qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la ſureté politique, qui défend un état contre les entrepriſes d'un état. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au dedans, n'a rien fait, ſi elle n'a prévenu les invaſions au dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit ſuppoſer que l'univers n'eſt peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la diſcrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppreſſion du premier tyran qui voudroit les ſubjuguer.

Mais, d'un autre côté, comment aſſocier la ſévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offenſive ou défenſive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel ? Que feroient, d'ailleurs, des ennemis, s'ils entroient dans la Penſilvanie les armes à la main ? A moins qu'ils n'égorgeaſſent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la poſtérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ſes excès ; elle ſe conſume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ſes alimens. Mais la ver-

tu, quand elle eſt dirigée par l'enthouſiaſme de l'humanité, par l'eſprit de fraternité, ſe ranime, comme l'arbre, ſous le tranchant du fer. Les méchans ont beſoin de la multitude, pour exécuter leurs projets ſanguinaires. L'homme juſte, le Quaker, ne demande qu'un frere pour en recevoir de l'aſſiſtance, ou lui donner du ſecours. Allez, peuples guerriers, peuples eſclaves & tyrans, allez en Penſilvanie; vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre diſcrétion; pas un ſoldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais ſi vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laiſſeront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magaſins déſerts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin, plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haine du genre-humain & l'exécration des ſiecles à venir?

Puiſſe-je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire, & n'avoir pas pris le ſouhait de mon cœur pour un décret de la vérité! Le ſeul ſoupçon que j'en ai dans ce moment m'afflige. Heureuſe & ſage contrée, ſubirois-tu donc un jour la funeſte deſtinée des autres, & ſerois-tu ravagée, ſubjuguée comme elles? Loin de moi un preſſentiment capable d'ébranler, dans mon eſprit, la plus conſolante des vérités ou des illuſions: c'eſt qu'il exiſte une providence qui veille à la conſervation des bons! Loin de ma mémoire la multitude innombrable des événemens qui ſemblent dépoſer contre elle.

C'eſt ſur cette perſpective, que les Penſilvains ont fondé leur ſécurité future. Du reſte, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux

durent le plus long-temps ; ni que la méfiance, qui eſt en ſentinelle, en dorme plus tranquille ; ni qu'on jouiſſe avec un grand plaiſir de ce qu'on poſſede avec tant de crainte : ils vivent le jour préſent, ſans ſonger au lendemain. On penſe d'une autre maniere dans le Maryland.

VII. Origine du Maryland. Nature de ſon gouvernement.

Loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques, comme ſes prédéceſſeurs, Charles I avoit trouvé des motifs de les chérir dans le zele que l'eſpérance d'être tolérés par ce prince, leur avoit inſpiré pour ſes intérêts. Mais quand l'accuſation de favoriſer le papiſme eut aliéné les eſprits contre ce roi foible, qui ne viſoit guere qu'au deſpotiſme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la ſévérité des loix, où le ſchiſme de Henri VIII l'avoit condamné. Ces rigueurs déterminerent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un aſile à la liberté de conſcience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion excluſive elle-même, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région qui eſt ſituée entre la riviere de Potowmak & la Penſilvanie. Il ſe diſpoſoit à peupler cette terre en faveur des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorſque la mort termina ſes jours.

Un fils digne de lui, pourſuivit une entrepriſe ſi conſolante pour la religion de ſa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cents catholiques, tous d'une naiſſance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, le culte pour lequel ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide : tous ces motifs prévinrent les déſordres qui ne ſont que trop ordinaires dans les états naiſſans. La nouvelle colonie vit les ſauvages gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empreſſer de concourir à ſa formation. Avec ce ſecours ineſpéré, ces heureux membres, unis par les mêmes principes, & dirigés par les con-

ſeils d'un chef vigilant, ſe livrerent de concert à des travaux utiles. Le ſpectacle de la paix & du bonheur dont ils jouiſſoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on perſécutoit ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les catholiques du Maryland, déſabuſés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un aſile à toutes les ſectes indiſtinctement. Toutes jouirent avec la même étendue des droits de cité. Le gouvernement fut modelé ſur celui de la métropole.

Un eſprit ſi conforme aux vues de la ſociété, n'empêcha pas qu'après le renverſement de la monarchie, on ne dépouillât Baltimore des conceſſions dont il avoit fait le meilleur uſage. Deſtitué par Cromwel, il fut rétabli dans ſes droits par Charles II, mais pour ſe les voir conteſter encore. Quoiqu'au-deſſus de tout reproche de malverſation; quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer ſa charte ſous le regne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en regle pour la juriſdiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit établie à ſes dépens. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ſes amis ni ſes ennemis, & le ſot orgueil de croire que l'autorité royale ſuffiſoit pour juſtifier tous les actes de violence, alloit ôter une ſeconde fois à Baltimore ce que les rois ſon pere & ſon frere lui avoient donné, lorſqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il rempliſſoit ſi mal. Le ſucceſſeur de ce lâche deſpote termina d'une maniere digne de ſon caractere politique, une conteſtation excitée avant ſon élévation. Il voulut que les Baltimore fuſſent privés de leur autorité, mais qu'ils continuaſſent à jouir de leurs revenus.

Lorſque cette famille, plus indifférente ſur les préjugés de religion, rentra dans le ſein de l'égliſe Anglicane, elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland; elle recommença à conduire la colonie avec un conſeil & deux députés élus par chaque diſtrict.

VIII. Evénemens arrivés dans le Maryland.

De tous les établiſſemens formés dans le continent ſeptentrional, le Maryland fut heureuſement pour lui une des colonies les moins fécondes en événemens. Son hiſtoire ſe réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley, follement zélé pour l'égliſe Anglicane, expulſe de la Virginie ceux des habitans qui ne profeſſent pas ſon culte. Les diſſidens cherchent un aſile dans la province qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offenſe vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un reſſentiment injuſte, ils perſuadent aux ſauvages que leurs nouveaux voiſins ſont Eſpagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent ſans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher; ils maſſacrent ſans miſéricorde des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de temps, de patience, de ſacrifices pour détromper ces eſprits prévenus, pour ramener ces cœurs égarés!

Baltimore écoutant plutôt ſa raiſon que les inſtructions de ſon enfance, avoit voulu que toutes les communions chrétiennes euſſent une égale part au gouvernement. Les catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce lord fut dépouillé de ſon autorité. Ou le miniſtere Britannique ne voulut pas, ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatiſme. Son influence ſe réduiſit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fuſſent chaſſés, & qu'on ne mît en vigueur contre eux des loix pénales qui étoient ſans force en Angleterre.

La

La province eſt très-arroſée. On y voit couler de nombreuſes ſources, & cinq rivieres navigables la traverſent. L'air qui eſt beaucoup trop humide ſur les côtes, devient pur, léger & ſubtil à meſure que le terrein s'éleve. Le printemps & l'automne ſont de la plus heureuſe température : mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif, & l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins ſupportable, c'eſt une grande quantité d'inſectes dégoûtans.

IX. Etat actuel du Maryland. Ses cultures.

C'eſt une des plus petites provinces de l'Amérique Septentrionale. Auſſi tous ou preſque tous les terreins y ont-ils été concédés, & dans la plaine, & au milieu des montagnes. Ils furent long-temps en friche ou mal exploités : mais les travaux ſe ſont fort accrus depuis que, ſelon le dénombrement du congrès, la population s'eſt élevée à trois cents vingt mille habitans.

Beaucoup ſont catholiques, & beaucoup davantage ſont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceur que d'énergie : ce qui pourroit venir de ce que les femmes ne ſont pas exclues de la ſociété, comme dans la plupart des autres parties du continent. Les hommes libres & peu riches fixés dans les lieux élevés, qui originairement ne coupoient de bois, n'élevoient de troupeaux, ne cultivoient de grains que pour les beſoins de la colonie, ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes Occidentales. Cependant la proſpérité de l'établiſſement a été d'une maniere plus ſpéciale l'ouvrage des eſclaves, occupés à plus ou moins de diſtance de la mer, dans des plantations de tabac.

C'eſt une plante acre, cauſtique, que la médecine a beaucoup employée, qu'elle emploie quelquefois encore, & qui priſe intérieurement en

ſubſtance, eſt un véritable poiſon plus ou moins actif, ſelon la doſe. On la mâche ou on la fume en feuilles; & ſur-tout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabaſco, dans le golfe du Mexique. Tranſportée dans les iſles voiſines, elle parvint bientôt dans nos climats, où ſon uſage devint un objet de diſpute entre les ſavans. Les ignorans même prirent part dans cette querelle; & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont, avec le temps, prodigieuſement étendu la conſommation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige eſt droite, velue, gluante, haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles également velues & diſpoſées alternativement ſur la tige, ſont épaiſſes, mollaſſes, d'un verd pâle, larges, ovales, terminées en pointe, beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie ſa couronne de bouquets de fleurs légérement purpurines. Leur calice tubule à cinq dents, renferme une corolle alongée en entonnoir, évaſée par le haut, découpée en cinq parties, & chargée d'autant d'étamines. Le piſtil caché au fond de la fleur, & terminé par un ſeul ſtyle, devient, en mûriſſant, une capſule à deux loges, remplie de menues ſemences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte, mais graſſe, unie, profonde, & qui ne ſoit pas trop expoſée aux inondations. Un ſol vierge convient à ce végétal, avide de ſuc.

On ſeme les graines de tabac ſur des couches. Lorſque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins ſix feuilles, on les arrache doucement, dans un temps humide, & on les porte, avec précaution, ſur un ſol bien préparé, où elles ſont placées à trois pieds de diſtance les unes des autres.

Miſes en terre, avec ce ménagement, leurs feuilles ne ſouffrent pas la moindre altération, & elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour d'elle; l'étêter à deux pieds & demi, pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarraſſer des rejettons paraſites; lui ôter les feuilles les plus baſſes, celles qui ont quelque diſpoſition à la pourriture, celles que les inſectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges peuvent recevoir tant de ſoins d'un ſeul homme bien laborieux; & elles doivent rendre mille liv. peſant de tabac.

On le laiſſe environ quatre mois en terre. A meſure qu'il approche de ſa maturité, le verd riant & vif de ſes feuilles prend une teinte obſcure. Elles courbent la tête: mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'étend au loin. C'eſt alors que la plante eſt mûre & qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produits. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain, ils ſont dépoſés dans des magaſins conſtruits de telle maniere que l'air puiſſe y entrer librement de tous les côtés. Ils y reſtent ſéparément ſuſpendus tout le temps néceſſaire pour les bien ſécher. Etendus enſuite ſur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux ſemaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui ſont miſes dans des barils ou réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production, & qui changent avec le goût des nations, ſont étrangeres à ſa culture.

Les Indes Orientales & l'Afrique cultivent du tabac pour leur uſage. Elles n'en vendent ni n'en achetent.

Dans le Levant, Salonique eſt le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Péloponeſe, l'Egypte y verſent tout leur ſuperflu. De ce port, il eſt envoyé en Italie où on le fume, après que la cauſticité qui lui eſt naturelle, en a été adoucie par le mélange de ceux de Dalmatie & de Croatie.

Les tabacs de ces deux provinces ſont de très-bonne qualité : mais ſi forts qu'on ne peut les prendre ſans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie ſeroient aſſez bons, s'ils n'avoient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Pruſſe, la Poméranie récoltent une aſſez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, eſt mince & n'a ni ſaveur, ni conſiſtance. Dans la vue de l'améliorer, la cour de Ruſſie a fait ſemer dans ſes colonies de Sarratow, ſur le Volga, des graines apportées de Virginie & d'Hamesfort. L'expérience n'a eu aucun ſuccès ou n'en a eu que peu.

Le tabac du Palatinat eſt très-médiocre en lui-même : mais il a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleurs & d'en prendre le goût.

La Hollande fournit auſſi des tabacs. Celui que, dans la province d'Utrecht, produiſent Hamesfort & quatre ou cinq diſtricts voiſins, eſt d'une qualité ſupérieure. Sa feuille eſt grande, ſouple, onctueuſe & d'une bonne couleur Il a le rare avantage de communiquer ſon délicieux parfum aux tabacs inférieurs. On en voit beaucoup de ces dernieres claſſes ſur le territoire de la république. Cependant l'eſpece qui croît en Gueldre eſt la plus mauvaiſe de toutes.

La culture du tabac étoit autrefois établie en France, & avec plus de ſuccès qu'ailleurs, près du Pont-de-l'Arche, en Normandie ; à Verton, en

Picardie; & à Montauban, à Tonneins, à Clerac, dans la Guienne. On l'y défendit en 1721, excepté ſur quelques frontieres, dont on reſpecta les capitulations. Le Hainault, l'Artois, la Franche-Comté profiterent peu d'une liberté que la nature de leur ſol repouſſa opiniâtrément. Elle a été plus utile à la Flandre & à l'Alſace, dont les tabacs, quoique très-foibles, peuvent être mêlés, ſans inconvénient, avec des tabacs ſupérieurs.

Dans l'origine, les iſles du Nouveau-monde s'occuperent du tabac. Des productions plus riches les remplacerent ſucceſſivement dans toutes, excepté à Cuba qui eſt reſtée en poſſeſſion de fournir tout le tabac en poudre que conſomment les Eſpagnols des deux hémiſpheres. Son parfum eſt exquis, mais trop fort. La même couronne tire de Caraque, le tabac que ſes ſujets fument en Europe. On l'emploie auſſi dans le Nord & en Hollande, parce qu'il n'en exiſte nulle part qui lui ſoit comparable pour cet uſage.

Le Bréſil adopta de bonne heure cette production, & ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur conſtante dont ſon tabac a joui ſur les côtes occidentales de l'Afrique. Dans nos climats même, il eſt aſſez recherché par les gens qui fument. A raiſon de ſon âcreté, il ſeroit imprenable en poudre, ſans les préparations qu'on lui donne. Elles ſe réduiſent à tremper chaque feuille dans une décoction de tabac & de gomme de copal. Ces feuilles ainſi humectées, ſont formées en rouleau & enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraîcheur néceſſaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croiſſent dans le nord de l'Amérique; & dans cette partie du Nouveau-monde, il faut mettre au ſecond rang ceux qu'on récolte dans le Maryland. Cependant ils n'ont

pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la province. Les crus de Cheſter & de Chouptan approchent pour la qualité des tabacs de la Virginie, & ſont conſommés en France. Les crus de Patapſico & de Potuxant, très-propres à être fumés, trouvent leur débouché dans le Nord & dans la Hollande. Sur les rives ſeptentrionales du Potowmak, les tabacs ſont excellens dans la partie haute, & médiocres dans la partie baſſe.

Sainte-Marie, autrefois la capitale de l'état, n'eſt rien; & Annapolis, qui jouit maintenant de cette prérogative, n'eſt guère plus conſidérable. C'eſt à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-ſept pieds d'eau, que ſe traitent preſque toutes les affaires. Ces trois villes, les ſeules qui ſoient dans la colonie, ſont ſituées ſur la baie de Chéſapeak, qui s'enfonce deux cents cinquante milles dans les terres, & dont la largeur commune eſt de douze milles. Deux caps forment ſon entrée. Au milieu, eſt un banc de ſable. Le canal, voiſin du cap Charles, n'ouvre un paſſage qu'à de très-légers bâtimens : mais celui qui longe le cap Henri admet, dans tous les temps, les plus grands vaiſſeaux.

X. Ce que le Maryland peut devenir.

Entre les Apalaches & la mer, peu de terres ſont auſſi bonnes que celles du Maryland. Cependant elles ſont trop généralement légeres, ſablonneuſes & peu profondes, pour récompenſer les travaux & les avances du cultivateur, le même eſpace de temps que dans nos climats. La fécondité par-tout inſéparable des défrichemens, eſt rapidement ſuivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité, dans la qualité du bled. Le ſol eſt encore plutôt uſé par le tabac. Lorſqu'on en a demandé, ſans interruption, à un même lieu quelques récoltes, cette feuille perd beaucoup de ſa force. Pour cette raiſon, on créa, en 1733, des inſpecteurs autoriſés à faire brûler

tout ce qui n'auroit pas le parfum convenable Cette inſtitution fut ſage : mais elle ſemble annoncer qu'il faudra renoncer, un jour, à la plus importante production de la province, ou qu'inſenſiblement elle ſe réduira à peu de choſe.

Alors ou plutôt, on exploitera les mines de fer qui ſont très-abondantes dans la colonie. C'eſt un moyen de proſpérité que juſqu'ici, on n'a pas pouſſé au-delà de dix-ſept ou de dix-huit fourneaux. Une liberté nouvelle, de nouveaux beſoins communiqueront plus de force aux bras, aux eſprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'éleveront auſſi, ſans doute. Le Maryland n'en eut jamais d'aucune eſpece. Il tiroit de la Grande-Bretagne ce qui ſervoit aux uſages les plus ordinaires de la vie. C'étoit une des raiſons qui le faiſoit gémir ſous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas, des étoffes de ſoie & de laine, des toiles de coton, toutes les eſpeces de quincailleries, juſqu'à des armes à feu. Ces branches d'induſtrie, maintenant réunies dans un même atelier, avec de grands frais & une intelligence rare, ſe diſperſeront plus ou moins rapidement dans la province, & paſſant le Potowmak, iront ſe naturaliſer auſſi dans la Virginie.

XI. Par qui & comment a été établie la Virginie.

Cette autre colonie, avec le même ſol, avec le même climat que le Maryland, a ſur lui quelques avantages. Son étendue eſt beaucoup plus conſidérable. Ses fleuves reçoivent de plus gros navires & leur permettent une plus longue navigation. Ses habitans ont un caractere plus élevé, plus ferme, plus entreprenant : ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils ſont plus généralement d'origine Britannique.

La Virginie étoit, il y a deux ſiecles, tout le

pays que l'Angleterre ſe propoſoit d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale. Ce nom ne déſigne plus que l'eſpace borné d'un côté par le Maryland, & de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglois aborderent à cette plage ſauvage. James-Town fut leur premier établiſſement. Un malheureux haſard leur offrit au voiſinage un ruiſſeau d'eau douce, qui, ſortant d'un petit banc de ſable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un ſiecle qui ne ſoupiroit qu'après les mines, on prit pour de l'argent cette pouſſiere mépriſable. Le premier, l'unique ſoin des nouveaux colons fut d'en ramaſſer. L'illuſion fut ſi complete, que deux navires étant venus porter des ſecours, on les renvoya chargés de ces richeſſes imaginaires. A peine y reſtoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignerent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un ſi fol orgueil. De cinq cents hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que ſoixante à ce fléau terrible. Ce reſte malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorſque Delaware ſe préſenta avec trois vaiſſeaux, une nouvelle peuplade, & des proviſions de toute eſpece.

L'hiſtoire peint ce lord comme un génie élevé au-deſſus des préjugés de ſon temps. Son déſintéreſſement égaloit ſes lumieres. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit propoſé que cette ſatisfaction intérieure que trouve un honnête homme à ſuivre le penchant qu'il a pour la vertu; que l'eſtime de la proſpérité, ſeconde récompenſe de la généroſité, qui ſe dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractere lui donna l'empire des cœurs. Il retint des

hommes déterminés à fuir un ſol dévorant; il les conſola dans leurs peines; il leur en fit eſpérer la fin prochaine : & joignant à la tendreſſe d'un pere toute la fermeté d'un magiſtrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaiſſante, le dépériſſement de ſa ſanté obligea Delaware de retourner dans ſa patrie, mais il n'y perdit jamais de vue ſes colons chéris; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faiſoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inſéparable des privileges excluſifs. La compagnie qui les exerçoit fut proſcrite à l'avénement de Charles I au trône. Avant cette époque, l'autorité étoit toute entiere dans les mains du monopole. Alors la Virginie reçut le gouvernement Anglois. La couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 liv. 5 ſ. pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Juſqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au haſard, ou ſe fixoit dans l'endroit qui lui plaiſoit, ſans titres ni convention. Enfin des bornes furent poſées; & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette premiere loi de la ſociété fit tout changer de face. Les défrichemens ſe multiplierent de tous les côtés. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changerent la conſtitution Angloiſe, augmenterent encore ce concours d'une foule de monarchiſtes, qui allerent attendre auprès de Guillaume Berkley, gouverneur de la colonie, & dévoué comme eux au roi Charles,

la déciſion du deſtin ſur ce prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même ſoutenus par ce lieutenant zélé après que la fortune eut écraſé le monarque. Mais quelques habitans, ſéduits ou gagnés, ſe voyant ſecondés d'une puiſſante flotte, livrerent la colonie au protecteur. Si le chef ſe vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia ſous Cromwel, & le premier qui rompit ſes chaînes. Cet homme courageux gémiſſoit dans l'oppreſſion, lorſque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de ſon ſucceſſeur laiſſoit vacante. Loin de céder à des inſtances ſi flatteuſes, il déclara qu'il ne ſerviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un temps où l'on ne voyoit point de jour au rétabliſſement de la maiſon royale, fit tant d'impreſſion ſur les eſprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

XII. Obſtacles qui s'oppoſent aux proſpérités de la Virginie.

La colonie ne tira pas d'une démarche ſi généreuſe le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Le nouveau monarque y accorda, par foibleſſe ou par corruption, à des courtiſans avides, des terreins immenſes qui abſorboient les poſſeſſions d'un grand nombre de citoyens obſcurs. L'acte de navigation, imaginé par le protecteur, & dont le but étoit d'aſſurer à la métropole l'approviſionnement de tous ſes établiſſemens du Nouveau-Monde, le commerce excluſif de leurs productions, fut obſervé avec une rigueur qui fit preſque doubler de valeur ce que la Virginie devoit acheter, & avilit encore plus ce qu'elle avoit à vendre. Cette double oppreſſion fit tarir les reſſources & les eſpérances de la province. Pour comble de calamité, les ſauvages l'attaque-

rent avec une fureur & une intelligence qu'on ne leur avoit pas reconnues dans les guerres précédentes.

Les Anglois s'étoient à peine montrés dans cette région intacte, qu'ils avoient indiſpoſé le peuple indigene par la mauvaiſe foi qu'ils avoient miſe dans leurs échanges avec lui. Ce germe de diviſion pouvoit être étouffé, s'ils avoient voulu conſentir à prendre des compagnes Indiennes, comme on les en ſollicitoit. Mais, quoiqu'ils n'euſſent pas encore des femmes Européennes, ils repouſſerent ces liaiſons avec hauteur. Ce mépris irrita les Américains, que l'infidélité avoit aliénés, & ils devinrent ennemis irréconciliables. Leur haine ſe manifeſta par des aſſaſſinats ſecrets, par des hoſtilités publiques; &, en 1622, par une conſpiration qui coûta la vie à trois cents trente-quatre perſonnes; qui auroit même creuſé le tombeau de la colonie entiere, ſi les chefs n'euſſent été avertis du danger quelques heures avant l'inſtant arrêté pour le maſſacre général.

Depuis cette trahiſon, il ſe commit de part & d'autre des atrocités ſans nombre. Les treves entre les deux nations étoient rares & mal obſervées. C'étoient ordinairement les Anglois qui amenoient la rupture. Moins ils retiroient de bénéfice de leurs plantations, plus ils employoient de ruſes & de violences pour dépouiller le ſauvage de ſes fourrures. Cette inſatiable avidité, qui attaquoit ſans diſtinction toutes les peuplades fixes ou errantes au voiſinage de la colonie, leur mit de nouveau les armes à la main, vers la fin de 1675. Elles fondirent, de concert, ſur des établiſſemens imprudemment diſperſés, & trop éloignés les uns des autres pour pouvoir ſe ſoutenir réciproquement.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au déſeſ-

poir. Berkley, après avoir été long-temps leur idole, n'eut plus à leurs yeux ni assez de fermeté contre les vexations de la métropole, ni assez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards se tournerent vers Bacon, jeune officier, vif, éloquent, hardi, insinuant, d'une physionomie agréable. On le choisit tumultuairement, irréguliérement pour général. Quoique ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur qui, avec ce qui lui restoit de partisans, s'étoit retiré sur les bords du Potowmak, n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement si sévere, & qui, pour le moment, étoit une imprudence, détermina le proscrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets. Les mécontens, divisés par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne songerent qu'à demander grace. On ne souhaitoit que de l'accorder. La rebellion n'eut aucune suite fâcheuse; & la clémence assura la soumission.

La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que l'on s'occupa du soin de se rapprocher des Indiens. Toute liaison avoit cessé avec eux depuis quelque temps. L'assemblée générale de 1678 r'ouvrit les communications : mais elle ordonna que les échanges ne pourroient se faire que dans les marchés qu'elle fixoit. Cette innovation déplut aux sauvages; les choses ne tarderent pas à reprendre leur premier cours.

Un objet plus important, c'étoit de redonner de la valeur au tabac, la plus importante & presque l'unique production de la colonie. On pensa que rien ne contribueroit plus efficacement à le tirer de l'avilissement où il étoit tombé, que de re-

pouſſer de la province ceux que le Maryland & la Caroline y portoient, pour les faire paſſer en Europe. Si les légiſlateurs avoient été plus éclairés, ils auroient compris que cet entrepôt devoit faire tomber tôt ou tard dans leurs mains le fret de cette denrée, & les rendre les arbitres de ſon prix. En l'éloignant de leurs ports par une avarice mal raiſonnée, ils ſe donnerent, dans tous les marchés, des concurrens qui leur démontrerent d'une maniere bien amere le vice de leurs principes.

Ces arrangemens étoient à peine faits, qu'au printemps de 1679 il arriva un nouveau chef à la colonie. C'étoit le lord Colepepper. Les troubles qui avoient récemment bouleverſé cet établiſſement, l'enhardirent à propoſer un réglement qui condamneroit à un an de priſon, & à une amende de 11,250 liv. tous les citoyens qui parleroient ou qui écriroient contre leur gouverneur; à trois mois de priſon, & à une amende de 2,250 liv. ceux qui parleroient ou qui écriroient contre les membres du conſeil ou quelqu'autre magiſtrat.

Ce Colepepper avoit-il donc peur qu'on doutât des vices de l'adminiſtration & de l'infidélité des adminiſtrateurs? En quels lieux du monde les peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conſéquences du ſilence qu'on leur impoſoit? Eſt-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de ſe taire? Ces défenſes calomnient le gouvernement, s'il eſt bon; puiſqu'elles tendent à perſuader qu'il eſt mauvais. Mais comment réuſſir à les faire obſerver? Peut-on ignorer qu'il eſt dans la nature de l'homme de ſe porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de ſe plaindre, c'eſt une atrocité contre laquelle il ne manque jamais de ſe révolter. Comment con-

noîtrez-vous les rebelles à vos ordres? Par l'eſpionnage, par les délations, par les voies les plus ſûres de diviſer les citoyens, & de ſuſciter entre eux la méfiance & les haines. Qui punirez-vous? Les hommes les plus honnêtes & les plus généreux qui ne ſe tairont jamais, lorſqu'ils ſeront perſuadés qu'il eſt de leur devoir de parler. N'en doutez pas: ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prennent le premier parti, oſerez-vous les traîner dans une priſon? Si vous l'oſez, croyez-vous qu'ils tardent long-temps à trouver des vengeurs? Si vous ne l'oſez pas, vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer avec franchiſe, ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtiment les transformeront en libelles violens, amers & ſéditieux; & c'eſt votre tyrannie qui les aura rendus coupables. Souverains, ou vous dépoſitaires de leur autorité, votre adminiſtration eſt-elle bonne? livrez-la à toute la ſévérité de notre examen; elle n'y peut gagner que du reſpect & de la ſoumiſſion. Eſt-elle mauvaiſe? corrigez-la ou défendez-la par la force. Puiſque vous êtes d'abominables tyrans, ayez du moins aſſez d'audace pour l'avouer. Si vous êtes juſtes, laiſſez dire & dormez en paix. Si vous êtes oppreſſeurs, le repos & le ſommeil ne ſont pas faits pour vous, & malgré tous vos efforts, vous n'en jouirez pas. Souvenez-vous du ſort de celui qui conſentoit à être haï, pourvu qu'il fût craint. Vous le ſubirez, à moins que vous ne ſoyez environnés que de vils eſclaves, tels qu'étoient, ſans doute, alors les habitans de la Virginie. Les repréſentans de cette province accorderent, ſans balancer, leur conſentement à une loi qui aſſuroit l'impunité à tous les brigandages des adminiſtrateurs. D'autres

malheurs ne tarderent pas à aggraver les infortunes de la Virginie.

Dans l'origine de la colonie, la juſtice étoit adminiſtrée avec un déſintéreſſement qui garantiſſoit l'équité des jugemens. Une ſeule cour prenoit connoiſſance de tous les différends, & prononçoit en peu de jours avec le droit d'appel à l'aſſemblée générale qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Cet ordre de choſes laiſſoit trop peu d'influence aux gouverneurs ſur la fortune des particuliers, pour qu'ils ne cherchaſſent pas à l'intervertir. Par leurs manœuvres & ſous divers prétextes, ils firent régler que les évocations portées juſqu'alors aux repréſentans de la province, iroient excluſivement à leur conſeil.

Une innovation plus funeſte encore fut ordonnée en 1692, par le chevalier Androſſ. Il voulut que les loix, les tribunaux, les formalités, tout ce qui faiſoit un cahos de la juriſprudence Angloiſe, fût établi dans ſon gouvernement. Rien ne convenoit moins aux planteurs de la Virginie que des ſtatuts ſi bizarres, ſi compliqués, ſouvent ſi contradictoires. Auſſi ces hommes peu éclairés ſe trouverent-ils engagés dans un labyrinthe où ils ne voyoient point d'iſſue. Ils étoient généralement alarmés pour leurs droits, pour leurs propriétés; & cette inquiétude ralentit aſſez long-temps leurs travaux.

Ils ne furent pouſſés avec vigueur & avec ſuccès qu'après le commencement du ſiecle. Rien n'en arrêta l'accroiſſement. Seulement les frontieres de la colonie éprouverent dans les derniers temps quelques dégats de la part des ſauvages, irrités par des atrocités & des injuſtices. Ces démêlés furent terminés en 1774. On les auroit oubliés ſans le diſcours que tint Logan, chef des Shaweneſes à Dunmore, gouverneur de la province.

» Je demande aujourd'hui à tout homme blanc, » ſi preſſé par la faim, il eſt jamais entré dans la » cabane de Logan, ſans qu'il lui ait donné à man- » ger; ſi venant nud ou tranſi de froid, Logan ne » lui a pas donné de quoi ſe couvrir. Pendant le » cours de la derniere guerre, ſi longue & ſi ſan- » glante, Logan eſt reſté tranquille ſur ſa natte, » déſirant d'être l'avocat de la paix. Oui, tel étoit » mon attachement pour les blancs, que ceux mê- » me de ma nation, lorſqu'ils paſſoient près de » moi, me montroient au doigt, & diſoient : *Lo-* » *gan eſt ami des blancs.* J'avois même penſé à » vivre parmi vous : mais c'étoit avant l'injure que » m'a faite un de vous. Le printemps dernier, le » colonel Creſſop, de ſang-froid & ſans être pro- » voqué, a maſſacré tous les parens de Logan, ſans » épargner ni ſa femme, ni ſes enfans. Il ne coule » plus aucune goutte de mon ſang dans les veines » d'aucune créature humaine. C'eſt ce qui a excité » ma vengeance. Je l'ai cherchée. J'ai tué beaucoup » des vôtres. Ma haine eſt aſſouvie. Je me réjouis de » voir luire les rayons de la paix ſur mon pays. » Mais n'allez point penſer que ma joie ſoit la joie » de la peur. Logan n'a jamais ſenti la crainte. Il » ne tournera pas le dos pour ſauver ſa vie. Que » reſte-t-il pour pleurer Logan quand il ne ſera » plus? PERSONNE. «

Que cela eſt beau! comme cela eſt ſimple, énergique & touchant! Démoſthene, Cicéron, Boſſuet ſont-ils plus éloquens que ce ſauvage? Quelle meilleure preuve de cette ſentence ſi connue, que c'eſt le cœur qui rend l'homme diſert?

XIII. A quel point la Virginie a pouſſé ſa popula-

La Virginie, comme la plupart des autres colonies, n'attira d'abord que des vagabonds, qui n'avoient ni famille, ni fortune. Leur travail leur donna bientôt quelque aiſance, & ils déſirerent d'en

d'en partager les douceurs avec des compagnes. Comme il n'y avoit point de femmes dans la province, & qu'ils n'en vouloient que d'honnêtes, ils donnerent 2,250 livres pour chaque jeune perſonne qu'on leur amenoit d'Europe avec un certificat de ſageſſe & de vertu. Cet uſage ne dura pas long-temps. Lorſqu'il ne reſta plus de doute ſur la ſalubrité, ſur la fertilité du pays, des familles entieres, même d'une condition honorable, ſe tranſporterent dans la Virginie. La population augmentoit aſſez rapidement, lorſque le fanatiſme en vint arrêter les progrès.

tion & ſon commerce. Quelles ſont ſes mœurs.

La religion du gouvernement fut la premiere, & quelque temps la ſeule qu'on pratiqua dans cette contrée. Des non-conformiſtes paſſerent auſſi les mers. Leurs opinions ou leurs cérémonies révolterent; & la loi ſe permit en 1642, de chaſſer de la province ceux des habitans qui n'étoient pas de la communion Anglicane. L'impérieuſe loi de la néceſſité fit depuis révoquer ce décret funeſte : mais une tolérance ſi tardive, & qui étoit viſiblement accordée avec répugnance, ne produiſit pas le grand effet qu'on en attendoit. Il n'y eut qu'un petit nombre de Preſbytériens, de Quakers, de Réfugiés François qui oſaſſent ſe fier à ce repentir. Le culte de Henri VIII continua à être dominant & comme excluſif.

Cependant avec le temps, les hommes ſe multiplierent ſur cette terre dont la réputation de fécondité augmentoit toujours. La paſſion des richeſſes qui infeſtoit de plus en plus l'ancien continent, donna ſans interruption des citoyens à cette partie du nouveau. On y en compte ſix cents cinquante mille, ſi les calculs du congrès ne ſont pas exagérés. Dans ce dénombrement ſont compris les eſclaves. L'opinion commune les porte à cent cin-

quante mille. Ce fut en 1620 que les Hollandois introduisirent les premiers de ces malheureux dans la colonie.

Les travaux de ces hommes blancs, de ces hommes noirs, donnent aux deux hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du fer, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, du bray, des bois, des mâtures, & sur-tout des tabacs généralement supérieurs à ceux du Maryland, sans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la province. La préférence est accordée à ceux de la riviere d'York. On donne le second rang à ceux de la riviere James. Ceux qui croissent sur les bords du Rappahanok & au sud du Potowmak sont les moins estimés.

Depuis 1752 jusques & compris 1755, la Grande-Bretagne reçut de la Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cents un mille cent dix quintaux de tabac, ce qui fit, pour chacune des quatre années, huit cents soixante-quinze mille deux cents quatre-vingts quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cents quatre-vingt-neuf mille huit cents quintaux, ou sept cents quarante-sept mille quatre cents cinquante quintaux tous les ans, ce qui réduisit sa consommation annuelle à cent vingt-sept mille huit cents trente quintaux.

Depuis 1763, jusques & compris 1770, les deux colonies n'envoyerent à leur métropole que six millions cinq cents mille quintaux de tabac, ou huit cents douze mille cinq cents quintaux chacune des huit années. Il n'en fut vendu à l'étranger que cinq millions cent quarante-huit mille quintaux, ou six cents quarante-trois mille cinq cents quintaux par année, de sorte que la nation en consomma tous les ans cent soixante-neuf mille quintaux.

Dans l'intervalle des deux époques, l'importation

diminua donc, année commune, de ſoixante-deux mille ſept cents quatre-vingts quintaux, l'exportation de cent trois mille neuf cents cinquante quintaux; & la conſommation angloiſe augmenta de quarante-un mille cent ſoixante-dix quintaux chaque année.

L'uſage du tabac n'a pas diminué en Europe. La paſſion pour cette ſuperfluité s'eſt même accrue, malgré les gros droits dont tous les gouvernemens l'ont comme accablée. Si ce qu'en fourniſſoit l'Amérique Septentrionale trouve de jour en jour parmi nous moins de débouchés, c'eſt que la Hollande, c'eſt que l'Alſace, c'eſt que le Palatinat, c'eſt que principalement la Ruſſie en ont pouſſé la culture avec beaucoup de vivacité.

En 1769, la Virginie & le Maryland réunis, vendirent de leurs denrées pour 16,195,577 liv. 4 ſ. 7 d., ſomme dont les deux tiers appartenoient au premier de ces établiſſemens. Le tabac fut la principale des productions, puiſqu'une colonie en exporta cinquante-ſept millions trois cents trente-ſept mille ſept cents quatre-vingt-quinze livres peſant, & l'autre vingt-cinq millions ſept cents quatre-vingt-un mille ſept cents ſoixante-neuf livres.

En Virginie, les vaiſſeaux occupés de l'extraction de ces denrées, ne les trouvent pas réunies dans un petit nombre d'entrepôts, comme dans les autres états commerçans du globe. Ils ſont réduits à former leur chargement en détail dans les plantations même, placées à plus ou moins de diſtance de l'Océan ſur des rivieres navigables, depuis cent juſqu'à deux cents milles. Cet uſage fatigue les navigateurs, & ralentit leur marche. La Grande-Bretagne, qui ne perd jamais de vue la conſervation de ſes hommes de mer, & qui compte pour beaucoup la multiplication de leurs voyages, déſira, ordonna

même qu'à l'embouchure des fleuves fussent bâties des villes où seroient envoyées les productions de la province. Les voies d'insinuation, la contrainte des loix, tout fut presqu'également inutile. On ne vit s'élever que quelques foibles bourgades qui ne remplirent jamais que la moindre partie du but que la métropole s'étoit proposé. Williamsbourg même, quoique le siege du gouverneur, des assemblées, des cours de justice & des études; quoique décoré des plus beaux édifices publics du continent septentrional; quoique la capitale de la colonie depuis la ruine de James-Town, n'a pas deux mille habitans.

Des hommes qui préferent la tranquillité de la vie champêtre au tumultueux séjour des cités, devroient être naturellement économes & laborieux: il n'en fut jamais ainsi dans la Virginie. Toujours, ses habitans mirent beaucoup de recherche dans l'ameublement de leurs maisons. Toujours, ils se plurent à recevoir souvent leurs voisins, & à les recevoir avec ostentation. Toujours, ils aimerent à étaler le plus grand luxe aux yeux des navigateurs Anglois que les affaires conduisoient dans leurs plantations. Toujours, ils se livrerent à cette molesse, à cette incurie si ordinaire aux régions où l'esclavage est établi. Aussi les engagemens de la province furent-ils habituellement très-considérables. Au commencement des troubles, on les croyoit de 25,000,000 livres. Cette somme prodigieuse appartenoit aux négocians de la Grande-Bretagne pour des noirs ou pour d'autres objets qu'ils avoient fournis. La confiance de ces hardis prêteurs étoit spécialement fondée sur une loi injuste qui assuroit leur paiement de préférence à toutes les autres dettes, même antérieurement contractées.

La colonie a de grands moyens pour sortir d'une

ſituation, en apparence, ſi déſeſpérée. Elle en ſortira, lorſqu'elle mettra plus de ſimplicité dans ſes mœurs, plus de modération dans ſes dépenſes. Elle en ſortira, lorſque profitant des reſſources d'un ſol immenſe & aſſez fécond, elle variera, elle perfectionnera ſes cultures. Elle en ſortira, lorſqu'elle ne tirera pas de l'étranger les meubles les plus communs & de l'uſage le plus général. Elle en ſortira, lorſque ſes atteliers ne ſe borneront pas à employer quelques foibles portions d'un coton trop mauvais, pour être demandé par les manufactures de l'Europe. Elle en ſortira, lorſque ſes caiſſes publiques moins expoliées & mieux réglées, permettront la diminution des impôts, beaucoup plus conſidérables dans cette province que dans aucune autre de ce continent. Pluſieurs de ces conſeils peuvent intéreſſer les deux Carolines.

XIV. Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.

La vaſte contrée qu'elles occupent fut découverte par les Eſpagnols peu de temps après leurs premieres expéditions dans le Nouveau-Monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice : ils la mépriſerent. L'amiral de Coligny, plus ſage & plus habile, y ouvrit une ſource d'induſtrie aux proteſtans François : mais le fanatiſme, qui les pourſuivoit, ruina leurs eſpérances par l'aſſaſſinat de cet homme juſte, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacerent vers la fin du ſeizieme ſiecle. Un caprice inexplicable leur fit abandonner cet établiſſement naiſſant, pour aller cultiver une terre plus dure ſous un climat moins tempéré.

On ne voyoit pas un ſeul Européen dans la Caroline, lorſque les lords Berkley, Clarendon, Albemarle, Craven, Aſhley ; & meſſieurs Carteret, Berkley & Colleton obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le ſyſtême légiſlatif du nouvel état fut tracé par le fameux

Locke. Un philoſophe, ami des hommes, ami de la modération & de la juſtice, qui ont ſeules le droit de les gouverner, devoit ſaper juſqu'aux fondemens le fanatiſme qui les a diviſés dans toutes les régions, & qui les armera les uns contre les autres juſqu'à la fin des ſiecles.

L'intolérance, toute affreuſe qu'elle nous paroît, eſt une conſéquence néceſſaire de l'eſprit ſuperſtitieux. Ne convient-on pas que les châtimens doivent être proportionnés aux délits? Or, quel crime plus grand que l'incrédulité aux yeux de celui qui regarde la religion comme la baſe fondamentale de la morale? D'après ces principes, l'irréligieux eſt l'ennemi commun de toute ſociété; l'infracteur du ſeul lien qui unit les hommes entre eux; le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la ſévérité des loix. C'eſt lui qui étouffe les remords. C'eſt lui qui rompt le frein des paſſions. C'eſt lui qui tient école de ſcélérateſſe. Quoi! nous conduiſons au gibet un malheureux que l'indigence embuſque ſur un grand chemin, qui s'élance ſur le paſſant un piſtolet à la main, & qui demande un écu dont il a beſoin pour la ſubſiſtance de ſa femme & de ſes enfans expirant de miſere; & l'on fera grace à un brigand infiniment plus dangereux? Nous traitons comme un lâche celui qui ſouffre qu'en ſa préſence on parle mal de ſon ami; & nous exigerons que l'homme religieux laiſſe l'incrédule blaſphémer à ſon aiſe de ſon maître, de ſon pere, de ſon créateur. Il faut, ou dire que toute croyance eſt abſurde, ou gémir ſur l'intolérance comme ſur un mal néceſſaire. Saint Louis raiſonnoit très-conſéquemment, lorſqu'il diſoit à Joinville; *ſi tu entends jamais quelqu'un parler mal de Dieu, tire ton épée & perce-lui en le cœur; je te le permets.* Tant il eſt important, que dans

toutes les contrées, ainsi qu'on l'assure de la Chine, les souverains & les dépositaires de leur autorité ne soient attachés à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux.

Tout porte à penser que telle étoit l'opinion de Locke. Mais n'osant attaquer trop ouvertement les préjugés de son temps, également cimentés par des vertus & par des crimes, il voulut les concilier, autant qu'il étoit possible, avec un principe dicté par la raison & l'humanité. Comme les habitans sauvages de l'Amérique n'ont, disoit-il, aucune idée de la révélation, ce seroit le comble de la folie de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient, sans doute, une liberté de conscience que les prêtres & les princes leur refusent en Europe : ce seroit donc manquer à la bonne-foi, que de les persécuter après les avoir reçus. Les Juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejettés pour un aveuglement que la douceur & la persuasion pouvoient faire cesser.

C'est ainsi que raisonnoit le philosophe Anglois, avec des esprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de discuter. Par égard pour leur foiblesse, il mit à la tolérance qu'il établissoit, cette restriction, que toute personne au-dessus de dix-sept ans, qui prétendroit à la protection des loix, feroit inscrire son nom dans le registre de quelque communion. C'étoit une brèche à son système. La liberté de conscience ne souffre aucune sorte de modification. C'est un compte que l'homme doit à Dieu seul. De quelque maniere qu'on y fasse intervenir le magistrat, c'est une injustice. Un déiste pouvoit-il se soumettre à cette condition ?

Cependant la liberté civile fut beaucoup moins

favoriſée par Locke. Soit par complaiſance pour ceux qui l'employoient, eſpece de baſſeſſe dont on répugne à le ſoupçonner ; ſoit que plus métaphyſicien que politique ; il n'eût ſuivi la philoſophie que dans les ſentiers ouverts par Deſcartes & par Léibnitz : cet homme qui détruiſit, qui éloigna tant d'erreurs dans ſa théorie ſur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carriere de la légiſlation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éterniſera la gloire de la nation Françoiſe, même lorſque le deſpotiſme aura briſé tous les reſſorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes : Monteſquieu lui-même, ne s'eſt pas apperçu qu'il faiſoit des hommes pour les gouvernemens, au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philoſophe, donnoit aux huit propriétaires qui la fondoient & à leurs héritiers, non-ſeulement les prérogatives de la couronne : mais encore toute la puiſſance légiſlative.

Le premier uſage que firent de leur autorité ces ſouverains, ce fut de créer trois ordres de nobleſſe. Ils appellerent barons ceux qu'ils ne gratifioient que de douze mille acres de terre. On donna le nom de caciques à ceux qui en recevoient vingt-quatre mille, & le titre de landgrave fut déféré aux deux qui en obtinrent quatre-vingt mille chacun. Ces conceſſions ne pouvoient jamais être aliénées en détail, & leurs heureux poſſeſſeurs devoient ſeuls former la chambre des pairs. Les communes furent compoſées des repréſentans des villes & des comtés, mais avec les droits beaucoup moins conſidérables que dans la métropole. L'aſſemblée fut nommée

cour Palatine. Chaque tenancier étoit obligé à une redevance annuelle d'une livre deux ſols ſix deniers par acre : mais il lui étoit libre de la racheter.

De puiſſans obſtacles s'oppoſerent trop long-temps aux progrès de ce grand établiſſement.

Dès l'origine, la colonie avoit été ouverte à toutes les ſectes indiſtinctement; toutes avoient joui des mêmes prérogatives. On avoit compris que c'étoit l'unique moyen de faire arriver promptement un état naiſſant à de grandes proſpérités. Dans la ſuite les Anglicans, devenus jaloux des non-conformiſtes, voulurent les exclure du gouvernement, les obliger même à fermer leurs lieux de priere. Ces actes de folie & de violence furent annulés, en 1706, par la métropole, comme contraires à l'humanité, à la juſtice, à la raiſon, à la politique. Du choc de ces rêveries ſortirent des cabales & des tumultes qui détournerent les habitans des travaux utiles pour les occuper de mille fantômes qu'on ne mépriſera jamais autant qu'ils le méritent.

Deux guerres qu'on fit aux ſauvages furent preſque auſſi extravagantes, preſque auſſi deſtructives de tout bien. Sans intérêt & ſans motif, on attaqua, on maſſacra toutes les nations errantes ou fixées entre l'Océan & les Apalaches. Ce qui échappa au glaive, ſe ſoumit ou ſe diſperſa.

Cependant une conſtitution mal ordonnée fut la cauſe principale d'une inertie preſque générale. Les ſeigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au deſpotiſme. Les colons, éclairés ſur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la ſervitude. Il falloit, ou établir un nouvel ordre de choſes, ou conſentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation, dans la miſere & dans l'anarchie une vaſte contrée dont on s'étoit promis de ſi grands

avantages. Le ſénat Britannique prit enfin, en 1728, le parti de rendre ce beau domaine à la nation, & d'accorder à ſes premiers maîtres 540,000 livres de dédommagement. Grandville ſeul, par des conſidérations qui ne nous ſont pas connues, fut maintenu dans ſon huitieme, ſitué ſur les confins de la Virginie : mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer auſſi ſon indépendance. Le gouvernement Anglois, tel qu'il ſe trouvoit déjà établi dans d'autres provinces du Nouveau-Monde, fut ſubſtitué à l'arrangement bizarre que, dans des temps d'une extrême corruption, des favoris inſatiables avoient arraché à un monarque indolent & foible. Alors le pays put eſpérer des proſpérités. Dans la vue d'en ſimplifier l'adminiſtration, il fut partagé en deux gouvernemens indépendans, ſous le nom de Caroline Méridionale & de Caroline Septentrionale.

XV. Ce que les deux Caroline ont de commun.

Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cents milles ſur la côte, & environ deux cents milles dans l'intérieur des terres. C'eſt une plaine généralement ſablonneuſe que le débordement des rivieres, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuſe. Le ſol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, & il s'éleve toujours davantage juſqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu des pins qu'y a irréguliérement jettés la nature, ſe nourriſſent d'une herbe forte & groſſiere quelques moutons dont la chair & la toiſon ont extrêmement dégénéré ; un aſſez grand nombre de bêtes à corne qui n'ont pas conſervé toute leur force, toute leur beauté ; une multitude innombrable de porcs qui paroiſſent s'être perfectionnés.

Le pays eſt arroſé par un grand nombre de rivieres dont quelques-unes ſont navigables. Elles le

ſeroient dans un plus long cours, ſans les rochers & les chûtes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat ſoit auſſi variable que dans le reſte de l'Amérique Septentrionale, il eſt ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne ſe fait guere ſentir que le matin ou le ſoir, & les chaleurs ſont rarement fort vives. Si les brouillards ſont ordinaires, du moins ſe diſſipent-ils au milieu du jour. Malheureuſement dans les mois de juillet, août, ſeptembre & octobre regnent dans la plaine des fievres intermittentes, quelquefois funeſtes aux régnicoles même, & trop ſouvent mortelles pour des étrangers.

Telle eſt l'organiſation phyſique des deux Caroline. Il faut voir ce qui les diſtingue.

XVI. Ce qui diſtingue la Caroline Septentrionale.

La Caroline Septentrionale eſt une des plus grandes provinces du continent. Malheureuſement elle n'offre pas des avantages proportionnés à ſon étendue. Le ſol y eſt généralement plus plat, plus ſablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline Méridionale. Ces triſtes plaines ſont couvertes de pins ou de cedres, ce qui annonce un terrein ingrat; & ſemées, par intervalle, d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la conſtruction des vaiſſeaux. Les côtes, généralement barrées par un banc de ſable qui en écarte les navigateurs, n'appellent pas plus impérieuſement la population que l'intérieur des terres. Enfin le pays eſt plus expoſé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du ſud-eſt.

Ces motifs éloignerent, ſans doute, les Anglois de la Caroline Septentrionale, quoique ce fût la premiere plage qu'ils euſſent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractere ou leur ſituation pouſſoient dans

cet autre hémiſphere, n'y portoit ſa miſere ou ſon inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds, ſans aveu, ſans loix, ſans projets s'y fixerent. Mais, avec le temps, les terres devinrent rares dans les autres colonies; & alors les hommes, qui n'étoient pas en état d'en acheter, refluerent dans une région qui leur en offroit gratuitement. On voit aujourd'hui, dans la province, ſelon le congrès, trois cents mille ames, où l'on ne compte que très-peu d'eſclaves. Peu de ces habitans ſont Anglois, peu ſont Irlandois, peu ſont Allemands. La plupart ont une origine Ecoſſoiſe; & il faut en dire la raiſon.

Ces montagnards, dont un grand peintre a depuis peu ſi fiérement tracé le caractere, ne furent aſſervis ni par les Romains, ni par les Saxons, ni par les Danois. Leur bravoure repouſſa toute invaſion; & les coutumes étrangeres s'arrêterent au pied de leurs inacceſſibles demeures. Iſolés du reſte du globe; ils montroient dans leurs manieres la politeſſe des cours, ſans en avoir les vices; dans leur maintien, une fierté qui leur étoit inſpirée par la nobleſſe de leur origine; dans leur cœur toute la délicateſſe de notre point d'honneur, ſans ſes ombrages minutieux. Comme l'induſtrie n'en avoit pas fait des machines, & que la nature de leur ſol & de leur climat ne les appelloit que dans deux ſaiſons aux travaux champêtres, ils avoient de très-longs loiſirs. C'étoit la chaſſe, c'étoit la guerre, c'étoit la danſe qui les conſommoient, ou, à leur défaut, des converſations animées par des expreſſions pittoreſques, par des penſées originales. La plupart étoient muſiciens. Des écoles s'ouvroient par-tout pour la jeuneſſe. Sous chaque toit, on trouvoit au moins un hiſtorien pour rappeller les grands événemens, & un poëte pour les chanter. Les lacs,

les forêts, les antres, les cataractes; la majeſtueuſe grandeur de tous ces objets qui les entouroient, donnoit de l'élévation à leur eſprit, jettoit une teinte de mélancolie ſur leur caractere, & entretenoit un enthouſiaſme ſacré au fond de leur ame. Ces peuples s'eſtimoient ſans mépriſer les autres nations. Leur aſpect en impoſoit à l'homme civiliſé, dans lequel ils ne voyoient qu'un de leurs ſemblables, de quelque titre qu'il fût décoré. L'étranger qui ſe préſentoit étoit reçu avec une affection ſimple & cordiale. Ils conſervoient long-temps le reſſentiment de l'injure faite à l'un d'entre eux : les liens du ſang la rendoient commune à tous. Après un combat, ils panſoient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés, l'uſage habituel des inſtrumens homicides leur en ôtoit la crainte. Ils croyoient aux eſprits. Si l'éclair brilloit pendant la nuit; ſi le tonnerre grondoit ſur leur tête; ſi l'orage briſoit les arbres autour de leurs maiſons & en ébranloit la couverture, ils imaginoient qu'un héros oublié leur reprochoit leur ſilence. Ils prenoient leurs inſtrumens; ils entonnoient un hymne en ſon honneur; ils l'aſſuroient que ſa mémoire ne finiroit plus parmi les enfans des hommes. Ils ajoutoient foi aux preſſentimens & à la divination. Tous ſe ſoumettoient au culte établi. Jamais la ſuperſtition ne ſuſcita des querelles, ne répandit une goutte de ſang.

Ces mœurs ne changeoient point & ne pouvoient changer. Les Ecoſſois formoient un grand nombre de tribus appellées *clans*, dont chacune portoit un nom différent, & vivoit ſur les terres d'un ſeigneur particulier. C'étoit le patriarche héréditaire d'une famille dont ils deſcendoient tous, ſans qu'aucun ignorât à quel degré de deſcendance. Le château étoit comme un bien commun où chacun étoit aſ-

ſuré de trouver un accueil honorable, où chacun accouroit au bruit d'une guerre. Tous révéroient dans leur chef leur propre dignité; tous aimoient leur ſang dans les autres membres de la confédération. Tous ſupportoient patiemment leur ſort, parce qu'il n'avoit jamais rien d'humiliant. De ſon côté, le chef étoit un pere commun, autant par reconnoiſſance que par intérêt.

Cet ordre de choſes ſubſiſta pendant une longue ſuite de ſiecles, ſans la moindre altération. A la fin, les ſeigneurs contracterent l'habitude de paſſer une grande partie de leur vie, en voyages, à Londres, ou à la cour. Ces abſences répétées détacherent d'eux des vaſſaux qui les voyoient moins, & qui n'en étoient plus ſecourus. Alors des hommes, qu'aucun lien d'affection ne retenoit plus dans leurs ſtériles & ſauvages montagnes, ſe diſperſerent. Pluſieurs allerent chercher une autre patrie dans pluſieurs provinces Américaines Le plus grand nombre ſe réfugia dans la Caroline Septentrionale.

Ces colons ſont rarement raſſemblés. Auſſi ſont-ils les moins inſtruits des Américains, les plus indifférens pour l'intérêt public. La plupart vivent épars ſur leurs plantations, ſans ambition & ſans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement ſont-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils aient le gouvernement Anglois, les loix n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domeſtiques ſont meilleures que leurs mœurs ſociales; & il eſt preſque ſans exemple qu'un homme ait eu quelque liaiſon avec une eſclave. C'eſt le porc, c'eſt le lait, c'eſt le maïs qui font leur nourriture; & l'on n'a d'autre intempérance à leur reprocher qu'une paſſion démeſurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux, qu'un ſort errant jetta ſur ces ſauvages rives, ſe bornoient à couper du

bois qu'ils livroient aux navigateurs qui ſe préſentoient pour l'acheter. Bientôt, ils demanderent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des ſillons qui, prolongés juſqu'à ſon pied, aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron? Ils élevoient une platte-forme circulaire de terre glaiſe, où ils entaſſoient des piles de pin : on mettoit le feu à ce bois, & la réſine en découloit dans des barils placés au-deſſous. Le goudron ſe réduiſoit en poix, ſoit dans de grandes chaudieres de fer où on le faiſoit bouillir, ſoit dans des foſſes de terre glaiſe où on le jettoit en fuſion. Avec le temps, la province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un peu de cire, quelques fourrures, dix ou douze millions peſant d'un tabac inférieur; & aux Indes Occidentales, beaucoup de cochon ſalé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes ſecs, une petite quantité de mauvaiſes farines, & pluſieurs objets de moindre importance. Cependant, les exportations de la colonie ne paſſoient pas douze ou quinze cents mille livres.

Le ſoin de voiturer ſes propres denrées n'a pas occupé la Caroline Septentrionale. Ce que ſon ſol fournit au nouvel hémiſphere a été enlevé juſqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique qui lui portoient en échanges des eaux-de-vie de ſucre, dont elle n'a pas diſcontinué de faire une conſommation immenſe. Ce qu'elle livre pour l'ancien a paſſé par les mains des Anglois qui lui fourniſſoient ſon vêtement, les inſtrumens de ſa culture, & quelques negres.

Dans toute l'étendue des côtes, il n'y a que Brunſwick qui puiſſe recevoir les navires deſtinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que ſeize pieds

d'eau abordent à cette ville bâtie preſqu'à l'embouchure de la riviere du cap Fear, vers l'extrémité méridionale de la province. Wilgminton, ſa capitale, placée plus haut ſur le même fleuve, n'admet que des bâtimens beaucoup plus petits.

XVII. Ce qui diſtingue la Caroline Méridionale.

La Caroline Méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline Septentrionale : mais en moindre quantité. Elle a principalement tourné ſes travaux vers le riz & vers l'indigo.

Le riz eſt une plante aſſez ſemblable au bled par ſon port, la couleur, la forme & la diſpoſition de ſon feuillage. La panicule qui termine la tige, eſt compoſée de petites fleurs diſtinctes les unes des autres, qui ont quatre écailles inégales, ſix étamines & un piſtil ſurmonté de deux ſtyles. Ce piſtil devient une graine blanche, très-farineuſe, couverte de deux écailles intérieures, qui ſont plus grandes, jaunâtres, chargées de petites aſpérités, & relevées de pluſieurs côtes ſaillantes, dont la moyenne ſe termine par une arête ou barbe aſſez longue. Cette plante ne ſe plaît que dans les terreins bas, humides, même marécageux & un peu inondés. L'époque de ſa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Egypte s'en occupa dans les premiers temps, malheureuſement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture la rendit la contrée la plus mal-ſaine du monde connu, ſans ceſſe ravagée par des épidémies, & conſtamment affligée de maladies cutanées, qui paſſerent de cette région dans les autres, où elles ſe ſont perpétuées pendant des ſiecles, & où elles n'ont ceſſé que par la cauſe contraire à celle qui les avoit produites, le deſſéchement des marais, la ſalubrité de l'air & des eaux. La Chine & les Indes Orientales doivent éprouver les mêmes calamités,

calamités, ſi l'art n'oppoſe des préſervatifs à la nature, dont les bienfaits ſont quelquefois accompagnés de maux, ou ſi la chaleur de la Zone-Torride ne diſſipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizieres. Ce qui eſt connu, c'eſt que celles du Milanez n'offrent que des cultivateurs livides & hydropiques.

On n'eſt pas d'accord ſur la maniere dont le riz s'eſt naturaliſé à la Caroline. Mais ſoit qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y ait porté avec des eſclaves, ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre: toujours eſt-il certain que le ſol ſembloit l'appeller. Cependant, il ſe multiplia très-lentement, parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les tranſportoit en Eſpagne & en Portugal où s'en faiſoit la conſommation, retiroient un ſi mince prix de leur denrée, qu'à peine rendoit-elle les frais de culture. En 1730, une adminiſtration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finiſtere. Quelques années après, elle la permit aux Indes Occidentales; & alors la province, aſſurée de vendre avantageuſement le bon riz en Europe, & le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'en occupa capitalement. Cette production croît, par les ſoins des Negres, dans les marais voiſins des côtes. A une plus grande diſtance de l'Océan, les mêmes bras font naître, mais avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indoſtan, réuſſit d'abord au Mexique, puis aux Antilles, & enfin dans la Caroline Méridionale. Dans cette province, les premiers eſſais ne donnerent que des produits d'une qualité très-inférieure : mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne déſeſperent pas même de

ſupplanter, avec le temps, les Eſpagnols & les François dans tous les marchés. Ils fondent leur eſpoir ſur l'étendue de leur ſol, ſur l'abondance & le bon marché des ſubſiſtances, principalement ſur l'uſage où ils ſont de labourer leurs champs avec des animaux, & d'y ſemer l'indigo comme le bled; tandis que dans les Indes Occidentales, c'eſt l'eſclave qui prépare les terres, c'eſt l'eſclave qui jette la graine dans des trous diſpoſés de diſtance en diſtance pour la recevoir.

Si, contre toute apparence, cette révolution dans le commerce arrivoit ſouvent, la Caroline Méridionale, qui compte annuellement deux cents cinquante mille habitans, moitié blancs, moitié noirs, & dont les exportations, en y comprenant celles de la Caroline Septentrionale, s'éleverent, en 1769, à 10,601,336 livres, la Caroline Méridionale verroit bientôt doubler ſa population & ſes cultures. C'eſt déjà, de toutes les provinces du continent ſeptentrional, la plus riche. Auſſi le goût des commodités y eſt-il général : auſſi les dépenſes s'y élevent-elles juſqu'au luxe. Cette magnificence ſe faiſoit ſur-tout remarquer naguere dans les enterremens. On y raſſembloit le plus grand nombre de citoyens qu'il étoit poſſible; on leur ſervoit des mets recherchés; on leur prodiguoit les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares. Aux vaſes précieux qu'on avoit, étoient ajoutés ceux des parens, des voiſins, des amis. Il étoit ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les ſanglans & ruineux démêlés des colonies avec leur métropole, ont mis fin à ces profuſions : mais ſans abolir un uſage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établiſſement, les miniſtres de la religion imaginerent de louer indiſtinctement

dans le temple toutes celles de leurs ouailles, qui termineroient leur carriere. Jamais ce ne furent les actions ou les vertus du mort qui furent la mesure des éloges : mais la rétribution plus ou moins forte qui devoit suivre l'oraison funebre. Ainsi donc, tandis que le prêtre catholique trafiquoit, dans nos contrées, de la priere; le ministre hétérodoxe, plus odieux, trafiquoit dans l'autre hémisphere de la louange pour les morts.

Etoit-il un moyen plus sûr d'avilir la vertu, d'affoiblir l'horreur du vice, & de corrompre dans les esprits, les vraies notions de l'une & de l'autre? Quoi de plus scandaleux pour un auditoire chrétien, que l'impudence d'un orateur évangélique, préconisant un citoyen abhorré pour son avarice, sa dureté, ses débauches; un mauvais pere, un fils ingrat, des époux dissolus, & plaçant dans le ciel ceux que le juge tout-puissant avoit précipités dans le fond des enfers, si sa bonté lui a permis d'en creuser.

La Caroline Méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom; & elles sont en même temps des ports.

Georges-Town, situé à l'embouchure de la riviere de Black, est encore peu de chose : mais sa situation doit le rendre un jour plus considérable.

Beaufort ou Port-Royal, ne sortira pas de sa médiocrité, quoique sa rade puisse recevoir les plus grands vaisseaux & les mettre en sureté.

C'est Charles-Town, capitale de la colonie, qui est actuellement le marché important, & qui le deviendra nécessairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit, est semé de récifs & embarrassé par un banc de sable : mais avec le secours d'un bon pilote, on arrive sûrement au port. Il peut recevoir jusqu'à trois cents voiles; & les

navires de trois cents cinquante à quatre cents tonneaux y entrent dans tous les temps avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand espace au confluent de l'Ashley & de la Coper, deux rivieres navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maisons commodes, & quelques édifices publics, qui passeroient pour beaux, en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées, & de tout ce qu'elle peut consommer de marchandises étrangeres, y entretient un mouvement rapide & y a successivement élevé des fortunes fort considérables.

Les deux Carolines sont encore bien éloignées du point de grandeur où il leur est permis d'aspirer. Celle du Nord ne demande pas à son sol toutes les productions qu'il lui offre; & celles dont elle paroît s'occuper un peu, sont comme abandonnées au hasard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du Sud : Mais elle n'a pas vu ou assez vu, jusqu'où la culture de l'olivier & de la soie pourroit pousser sa fortune. Ni l'une, ni l'autre n'ont défriché le quart du terrein, qui peut être utilement exploité. C'est un travail réservé aux générations futures, & à une plus grande population. Alors sans doute, il s'établira quelque industrie dans des provinces où il n'en existeroit pas de trace, si les réfugiés François n'y avoient porté une manufacture de toiles.

XVIII. Par qui, à quelle occasion & de quelle maniere fut fondée la Georgie?

Entre la Caroline & la Floride est une langue de terre, qui occupe soixante milles le long de la mer, acquiert peu-à-peu une largeur de cent cinquante milles, & a trois cents milles de profondeur jusqu'aux Apalaches. Ce pays est borné au Nord par

la riviere de Savannah, & au Midi, par la riviere d'Alatamaha.

Depuis long-temps le miniſtere Britannique penchoit à occuper ce déſert, regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaiſance, que la liberté, même des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que partout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatiſſant & riche, voulut, qu'après la fin de ſes jours, ſes biens fuſſent employés à rompre les fers des débiteurs inſolvables, que leurs créanciers détenoient en priſon. Quel eſt ailleurs, & parmi nous, celui qui ſe propoſera d'expier ainſi le long abus de ſes proſpérités? Pluſieurs mourront, après avoir diſſipé des millions, ſans pouvoir ſe rappeller une ſeule action honnête. Pluſieurs mourront, en laiſſant à des héritiers, qui ſoupirent après leur décès, des tréſors acquis par l'uſure & les concuſſions, ſans réparer, par quelque inſtitution honorable & utile, le crime de leur opulence Un des effets de l'or ſeroit-il donc d'endurcir l'ame juſqu'à la fin & d'étouffer le remords? preſque aucun qui ait ſu en faire un digne uſage pendant ſa vie; aucun qui l'emploie à acquérir la paix du dernier moment. La ſageſſe politique, ſecondant le vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres, ſeroient tranſportés dans la terre inhabitée, qu'on ſe propoſoit de peupler. Ce pays fut appellé Georgie, en l'honneur du ſouverain, qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation; l'exécution d'une entrepriſe vraiment utile à l'état: tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 225,000 liv. au legs ſacré d'un citoyen. Une ſouſcription volontaire produiſit des ſommes encore plus conſidérables. Un homme qui

s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par ſon goût pour les choſes brillantes, par ſon amour pour la patrie, par ſa paſſion pour la gloire, fut chargé de diriger un ſi digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de ſe montrer égal à ſa réputation, Oglethorpe voulut conduire lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faiſoit paſſer. Il y arriva au mois de janvier 1733, & plaça ſes compagnons à dix milles de la mer, ſur les bords de la Savannah. Cette riviere donna ſon nom au foible établiſſement, qui pouvoit devenir un jour la capitale d'une colonie floriſſante. La peuplade, bornée à cent perſonnes, fut groſſie avant la fin de l'année, juſqu'au nombre de ſix cents dix-huit, dont cent vingt-ſept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cents vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'eſpérance d'une nombreuſe poſtérité.

Ces fondemens s'accrurent, en 1735, de quelques montagnards Ecoſſois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établiſſement qu'on leur offrit ſur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entrepriſes de l'Eſpagnol voiſin. Ils y fonderent la bourgade de Darien, à cinq lieues de l'iſle de Saint-Simon, où étoit déjà établi le hameau de Frédérica.

La même année, un grand nombre de laboureurs Proteſtans, chaſſés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allerent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Ebenezer, placé ſur la riviere de Savannah, à ſeize lieues de l'Océan, dut ſon origine à ces victimes d'une odieuſe ſuperſtition.

Des Suiſſes imiterent les ſages Salzburgeois, ſans avoir été perſécutés comme eux. Ils s'établirent auſſi

ſur la Savannah : mais trois lieues plus bas, mais ſur une rive qui les mettoit ſous les loix de la Caroline. Leur peuplade, formée de cent maiſons, s'appella Purysbourg, du nom de Pury, qui ayant fait la dépenſe de leur tranſplantation, méritoit bien cette marque de reconnoiſſance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il ſe trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit ſortir, pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'Océan, la ville d'Auguſta. Ce n'étoit pas la bonté du ſol qu'ils cherchoient ; ils vouloient partager avec la Virginie, avec les deux Carolines, les pelleteries que ces provinces obtenoient des Creeks, des Chickeſaws, des Cherokees, les nations ſauvages les plus nombreuſes de ce continent. Leur projet réuſſit ſi bien, que, dès 1739, ces liaiſons occupoient ſix cents perſonnes. L'extraction de ces fourrures d'une qualité inférieure, étoit d'autant plus facile que, durant la plus grande partie de l'année, la Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux juſqu'aux murs d'Auguſta.

La métropole pouvoit, ce ſemble, beaucoup eſpérer d'un établiſſement qui, dans un temps très-borné, avoit reçu cinq mille habitans, qui avoit coûté 1,485,000 liv. au fiſc, & beaucoup davantage aux zélés patriotes. Quel dut être ſon étonnement, lorſqu'en 1741 on l'inſtruiſit, que la plupart des malheureux, qui étoient allé chercher un aſile dans la Georgie, s'en étoient ſucceſſivement retirés ; & que le peu, qui y reſtoit encore, ſoupiroit ſans ceſſe après un ſéjour moins inſupportable. On chercha les cauſes d'un événement ſi ſingulier, & on les trouva.

XIX. Obſtacles qui s'oppo-

Dans ſa naiſſance même, cette colonie avoit porté le germe de ſon dépériſſement. On avoit aban-

ſerent aux progrès de la Georgie.

donné la juriſdiction avec la propriété de la Georgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence : mais chez les nations, comme chez les individus, les fautes du paſſé ſont perdues pour l'avenir. Le plus ſouvent, les faits ſont ignorés. Sont-ils connus, on en impute les fâcheuſes conſéquences à des prédéceſſeurs mal habiles; ou l'on trouve, dans quelques légeres différences entre les circonſtances & dans quelques précautions frivoles, le moyen de colorer des opérations radicalement vicieuſes. D'où il arrive qu'un gouvernement éclairé, ſurveillé par la nation, n'eſt pas même à l'abri des ſurpriſes qu'on fait à ſa confiance. Le miniſtere Britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier uſage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité ſans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une légiſlation qui mettoit dans leurs mains, non-ſeulement la police, la juſtice, & les finances du pays, mais la vie & les biens de ſes habitans. On ne laiſſoit aucun droit au peuple, qui, dans l'origine, a tous les droits. Contre ſes intérêts & ſes lumieres, on vouloit qu'il obéît. C'étoit ſon devoir & ſon ſort.

Comme les grandes poſſeſſions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Georgie, chaque famille n'auroit d'abord que cinquante acres de terre, & n'en poſſéderoit jamais plus de cinq cents; qu'elle ne pourroit pas les aliéner; qu'ils ne paſſeroient pas même en héritage aux filles. Il eſt vrai que cette ſubſtitution aux ſeuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laiſſoit ſubſiſter encore trop d'obſtacles à l'émulation.

Lorſqu'un homme n'eſt ni pourſuivi par les loix,

ni chaſſé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuſe, par l'acharnement de ſes créanciers, par la honte de la miſere, par le manque de toutes les ſortes de reſſources dans ſon pays, il ne renonce pas à ſes parens, à ſes amis, à ſes concitoyens ; il ne s'expatrie pas ; il ne traverſe pas les mers ; il ne va pas chercher une terre éloignée, ſans y être attiré par des eſpérances qui l'emportent ſur l'attrait du ſol qui le retient, ſur le prix qu'il attache à ſon exiſtence, & ſur les périls auxquels il s'expoſe. Se jetter ſur un vaiſſeau, pour être dépoſé ſur une plage inconnue, eſt l'action d'un déſeſpéré, à moins que l'imagination ne ſoit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre alarme diſſipera. Si l'on ébranle, de quelque maniere que ce ſoit, la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans ſon induſtrie, qui compoſe toute ſa fortune, il reſtera ſur le rivage. Et tel devoit être néceſſairement l'effet des limites impoſées à chaque plantation. Il y avoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloiſes, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens ; encore n'eſt-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut, dès le berceau, ſoumiſe aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes devoient s'accroître outre meſure, avec le temps. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une province peuplée & floriſſante, les enrichiroit bien plus que les taxes les plus multipliées ſur une terre inculte & déſerte.

A ce genre d'oppreſſion, ſe joignit un arrangement qui devint une nouvelle cauſe d'inaction. Les

déſordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, fit défendre l'importation des eaux-de-vie de ſucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la ſeule boiſſon qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout malſaines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faiſoient par des ſueurs continuelles : elle leur fermoit encore la navigation aux Indes Occidentales, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs, les bois, les grains, les beſtiaux, qui devoient être leurs premieres richeſſes.

Toutes foibles qu'étoient ces reſſources, elles devoient s'accroître très-lentement, à cauſe d'une défenſe digne d'éloge, ſi le ſentiment de l'humanité & non la politique l'avoit dictée. L'uſage des eſclaves fut interdit aux colons de la Georgie. D'autres colonies avoient été fondées ſans la main des negres. On penſa qu'une contrée deſtinée à être le boulevard de ces poſſeſſions ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition auroit eu lieu, ſi l'on eût prévu que des colons, moins favoriſés de la métropole que leurs voiſins, placés ſur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui exigeoit plus d'encouragement ?

Les demandes des peuples & les refus des gouvernemens peuvent être également inſenſés. Les peuples ne ſont conſeillés que par leurs beſoins ; les ſouverains ne conſultent que leur intérêt perſonnel. Les premiers, aſſez communément indifférens, principalement dans les contrées éloignées, ſur la puiſſance à laquelle ils appartiennent & ſur

celle qu'ils recevroient d'une invaſion, négligent leur ſureté politique, pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci, tout au contraire, ne balanceront jamais entre la félicité des peuples & la ſolidité de leur poſſeſſion, & préféreront toujours une autorité ferme & conſtante ſur des miſérables, à une autorité incertaine & précaire ſur des hommes heureux. D'après une méfiance, que de longues vexations n'ont que trop bien autoriſée, ils regarderont les peuples comme des eſclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite; & il ne viendra dans la penſée d'aucun d'eux que ce ſentiment habituel de haine qu'ils nous ſuppoſent, parce qu'ils l'ont mérité, & qui n'eſt que trop réel, s'éteindroit par l'expérience de quelques années d'une adminiſtration douce & paternelle: car rien ne s'aliene plus difficilement que l'amour des peuples. Il eſt fondé ſur les avantages rarement ſentis, mais toujours avoués, d'une autorité ſuprême, quelle qu'elle ſoit, qui dirige, qui veille, qui protege & qui défende. Par la même raiſon, rien ne ſe recouvre plus facilement, quand il eſt aliéné. Le trompeur eſpoir d'un meilleur avenir ſuffit ſeul, pour calmer notre imagination & prolonger ſans fin nos miſeres. Ce que j'avance, le ſpectacle preſque général du monde le confirme. A la mort d'un tyran, toutes les nations ſe promettent un roi. Les tyrans continuent d'opprimer & de mourir paiſiblement, & les peuples de gémir, d'attendre en patience un roi qui ne vient point. Le ſucceſſeur, élevé comme ſon pere ou ſon aïeul, eſt préparé, dès ſon enfance, à ſe modeler ſur lui, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie, un courage d'ame, une rectitude de jugement, un fonds de bienfaiſance & d'équité, qui étouffent le vice de ſon éducation. Sans cet heureux caractere,

il ne demandera dans aucune circonſtance ce qu'il eſt juſte de faire, mais ce qu'on faiſoit avant lui ; non ce qui conviendroit au bien de ſes ſujets qu'il regardera comme ſes plus proches ennemis, ſur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître ſon deſpotiſme & leur ſervitude. Il ignorera toute ſa vie la plus ſimple & la plus évidente des vérités ; c'eſt que leur force & la ſienne ne peuvent ſe ſéparer. L'exemple du paſſé ſera ſon unique regle, & dans les occaſions où il eſt ſage de le ſuivre, & dans les occaſions où il ſeroit ſage de s'en affranchir. Il en eſt en politique comme en religion. L'opinion la plus abſurde en religion ſera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle ſera plus unie avec le reſte du ſyſtême. En politique, le parti que le miniſtere prendra, ſera toujours le plus analogue à l'eſprit tyrannique, le ſeul qu'on ait décoré du nom de grand art de gouverner. Lors donc que les Georgiens demanderent des eſclaves, pour ſavoir s'ils leur ſeroient accordés ou refuſés, il n'étoit queſtion que d'examiner, ſi la meilleure culture de leur terre, ou la propriété la plus aſſurée de la colonie l'exigeoit.

Cependant, la ſituation vraiment déſeſpérée du nouvel établiſſement publioit avec trop d'énergie les imprudences du miniſtere, pour qu'on pût perſévérer dans de ſi fatales combinaiſons. La province reçut enfin le gouvernement qui faiſoit proſpérer les autres colonies. Ceſſant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une poſſeſſion vraiment nationale.

XX. Situation & eſpérances de la Georgie.

Depuis cette heureuſe révolution, la Georgie a fait d'aſſez grands progrès, ſans être auſſi rapides qu'on les eſpéroit. A la vérité, on n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la ſoie, comme la métropole l'auroit déſiré : mais ſes marais ont fourni une

assez grande quantité de riz; & sur son sol plus élevé a été récolté un indigo supérieur à celui de la Caroline. Avant le premier janvier 1768, six cents trente-sept mille cent soixante-dix acres de terre y avoient été concédés. Ceux qui ne valoient que 3 liv. 7 den. en 1763, étoient vendus 67 liv. 10 s. en 1776. En 1769, les exportations de la colonie s'éleverent à 1,625,418 livres 9 s. 5 deniers, elles ont beaucoup augmenté depuis.

Cette prospérité augmentera sans doute. A mesure que les forêts seront abattues, l'air deviendra plus salubre; & les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne passe pas maintenant trente mille hommes, la plupart esclaves. Cependant, comme en Georgie, les terres sont moins étendues que dans la plupart des autres provinces, & que, dans les proportions, il y en a moins de susceptibles de culture, les richesses auront toujours des bornes assez circonscrites. Voyons si la Floride doit s'attendre à une destinée plus brillante.

XXI. La Floride devient une possession Espagnole.

Sous ce nom, l'ambition Espagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Mais la fortune qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis longtemps cette domination illimitée, dans la péninsule que la mer a formée entre la Georgie & la Louysiane.

Ce fut Luc Velasquès, dont la mémoire soit à jamais dévouée à l'exécration dans ce monde, & pour le châtiment duquel je serois tenté de regretter des feux éternels dans l'autre : ce fut ce monstre, à qui je répugne de donner le nom d'homme, qui débarqua le premier sur cette plage, avec le projet d'en tirer des esclaves, par la ruse ou par la violence. La nouveauté du spectacle attira les

ſauvages voiſins. On les invita à monter ſur les vaiſſeaux; on les enivra; on les mit aux fers; on leva l'ancre; & l'on tira le canon ſur tout ce qui reſtoit d'Indiens au rivage. Pluſieurs de ces malheureux, ſi cruellement arrachés à leur patrie, refuſerent la nourriture qui leur étoit offerte & périrent d'inanition. D'autres moururent de chagrin. Ceux qui ſurvécurent à leur déſeſpoir, furent enterrés dans les mines du Mexique.

Ces gouffres inſatiables appelloient de nouvelles victimes. Le perfide Velaſquès alla les chercher encore dans la même contrée. On l'y reconnut. La moitié de ſes infames compagnons fut maſſacrée, à leur arrivée. Ceux qui fuyoient la fureur d'un ennemi juſtement implacable, devinrent la proie des tempêtes. Lui-même, il n'échappa aux flots en courroux que pour couler des jours déteſtés dans l'opprobre, dans les remords & dans la miſere. Juſtice en fut faite ſur la terre; que juſtice en ſoit faite aux enfers.

On avoit oublié en Eſpagne cette partie du Nouveau-Monde, lorſqu'un établiſſement qu'y formerent les François en rappella le ſouvenir. La cour de Madrid jugea qu'il lui convenoit d'éloigner de ſes riches poſſeſſions une nation ſi active; & elle ordonna la deſtruction de la colonie naiſſante. Ce commandement fut exécuté en 1565; & le vainqueur occupa la place que ſes cruautés venoient de rendre abſolument déſerte. Il étoit menacé d'une mort lente & douloureuſe, lorſque le ſaſſafras vint à ſon ſecours.

Cet arbre, toujours verd, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans le reſte de cet hémiſphere, croît également ſur les bords de la mer & ſur les montagnes: mais toujours dans un terrein qui n'eſt, ni trop ſec, ni trop humide.

Ses racines ſont à fleur de terre. Son tronc, fort droit, nud, peu élevé, ſe couvre d'une écorce épaiſſe, fangeuſe, de couleur cendrée, & pouſſe au ſommet quelques branches qui s'étendent ſur les côtes. Les feuilles ſont diſpoſées alternativement, vertes au-deſſus, blanchâtres en-deſſous, & diſtinguées en trois lobes : quelquefois il s'en trouve d'entieres, ſur-tout dans les jeunes individus. Des bouquets de petites fleurs jaunes terminent les rameaux. Elles offrent les mêmes caracteres que celles du laurier ou du cannelier. Les fruits, qui ſuccedent, ſont de petites baies bleues, pendantes, attachées à un pédicule rouge & à un calice de même couleur.

Sa fleur ſe prend en infuſion, comme le bouillon blanc & le thé. La décoction de ſa racine eſt employée avec ſuccès dans les fievres intermittentes. L'écorce du tronc a un goût âcre, aromatique, une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Le bois eſt blanchâtre & moins odorant. La médecine emploie l'un & l'autre pour exciter la tranſpiration, réſoudre les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, lever les obſtructions, guérir la goutte, la paralyſie. Le ſaſſafras étoit autrefois d'un grand uſage dans les maladies vénériennes.

Les premiers Eſpagnols auroient peut-être péri de cette derniere infirmité ; ils auroient ſuccombé du moins aux fievres dangereuſes, dont ils furent preſque tous attaqués à leur arrivée dans la Floride, ſoit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaiſe qualité des eaux. Mais les ſauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun, & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de ſaſſafras, ils pouvoient être aſſurés d'une prompte guériſon. L'expérience fut tentée & réuſſit.

Pourquoi donc, ce médicament & tant d'autres

qui produiſent des cures merveilleuſes dans ces contrées éloignées, ſemblent-ils avoir perdu preſque toute leur efficacité, tranſportés dans les nôtres? La cauſe en eſt vraiſemblablement dans le climat plus favorable à la tranſpiration; dans la nature de la plante qui dégénere & perd de ſa force dans une longue traverſée; ſur-tout dans le caractere du mal qui ſe combine avec notre intempérance, & dont l'opiniâtreté s'accroît par les vices ſans nombre de nos conſtitutions.

Les Eſpagnols établirent de petits poſtes à San-Matheo, à Saint-Marc & à Saint-Joſeph : mais ce ne fut qu'à Saint-Auguſtin & à Penſacole qu'ils formerent proprement des établiſſemens : l'un, à leur arrivée dans le pays, & l'autre en 1696.

Le dernier fut attaqué & pris par les François, durant les courtes diviſions qui, en 1718, brouillerent les deux branches de la maiſon de Bourbon. On ne tarda pas à le reſtituer.

En 1740, les Anglois aſſiégerent vainement le premier. Les montagnards Ecoſſois, chargés de couvrir la retraite, furent battus & maſſacrés. Un de leurs ſergens fut ſeul épargné par les ſauvages Indiens, qui, combattant avec les Eſpagnols, le réſerverent pour les ſupplices qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe ſanguinaire en ces termes :

» Héros & patriarches du monde occidental, » vous n'étiez pas les ennemis que je cherchois; » mais enfin vous avez vaincu. Le ſort de la guerre » m'a mis dans vos mains. Uſez à votre gré du droit » de la victoire. Je ne vous le diſpute pas. Mais » puiſque c'eſt un uſage de mon pays d'offrir une » rançon pour ſa vie, écoutez une propoſition qui » n'eſt pas à rejetter.

» Sachez

» Sachez donc, braves Américains, que dans le » pays où je ſuis né, certains hommes ont des con- » noiſſances ſurnaturelles. Un de ces ſages, qui » m'étoit allié par le ſang, me donna, quand je me » fis ſoldat, un charme qui devoit me rendre » invulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé » à tous vos traits : ſans cet enchantement, aurois- » je pu ſurvivre à tous les coups mortels dont vous » m'avez aſſailli ? Car j'en appelle à votre valeur ; » la mienne n'a ni cherché le repos, ni fui le dan- » ger. C'eſt moins la vie que je vous demande au- » jourd'hui, que la gloire de vous révéler un ſe- » cret important à votre conſervation, & de ren- » dre invincible la plus vaillante nation du monde. » Laiſſez-moi ſeulement une main libre, pour les » cérémonies de l'enchantement dont je veux » faire l'épreuve ſur moi-même en votre pré- » ſence. »

Les Indiens ſaiſirent avec avidité ce diſcours, qui flattoit en même-temps & leur caractere belli- queux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délierent un bras au priſonnier. L'Ecoſſois pria qu'on remît ſon ſabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'aſſemblée ; & dépouillant ſon cou, après l'avoir frotté en bal- butiant quelques paroles avec des ſignes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : « Voyez, » maintenant, ſages Indiens, une preuve inconteſta- » ble de ma bonne-foi. Vous, guerrier, qui tenez » mon arme tranchante, frappez de toute votre » force : loin de ſéparer ma tête de mon corps, » vous n'entamerez pas ſeulement la peau de mon » cou. »

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit ſauter à vingt pas la tête du ſergent. Les ſauvages étonnés

resterent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger; puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant admirant la ruse qu'avoit employée le prisonnier pour se dérober aux tourmens en abrégeant sa mort, ils accorderent à son cadavre les honneurs funebres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que semble lui assurer sa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les relations des voyageurs.

XXII. La Floride est cédée par la cour de Madrid à la Grande-Bretagne.

Le traité de paix de 1763 fit passer au pouvoir des Anglois la Floride, qui, vingt-trois ans auparavant, avoit résisté à la force de leurs armes. Il n'y avoit alors que six cents habitans. C'est par la vente de leurs cuirs; c'est avec les denrées qu'ils fournissoient à leur garnison, qu'ils devoient pourvoir à leur vêtement & à un petit nombre d'autres besoins excessivement bornés. Ces misérables passerent tous à Cuba, quoique convaincus qu'ils y seroient réduits au pain de l'aumône, si un monarque touché de tant d'attachement ne fournissoit à leur subsistance.

Quel fut le motif qui put déterminer ces Espagnols à préférer un gouvernement oppresseur à un gouvernement libre? Seroit-ce la superstition qui ne peut souffrir les autels de l'hérétique à côté des siens? Seroit-ce le préjugé qui rend suspectes les mœurs & la probité de celui qui professe une autre religion que la nôtre? Seroit-ce la crainte de la séduction pour eux-mêmes & plus encore pour leurs enfans? Accoutumés à une longue oisiveté, s'imaginerent-ils qu'on les forceroit à travailler? Ou l'homme a-t-il si mauvaise opinion de l'homme, qu'il aime mieux disposer lui-même de son sort que de l'abandonner à la merci de son semblable? quoi

qu'il en ſoit, il ne reſta à l'acquéreur qu'un déſert : mais n'étoit-ce pas un gain que de voir s'éloigner des habitans rebelles à la fatigue, & qui n'auroient jamais été bien affectionnés ?

La Grande-Bretagne ſe félicita d'avoir acquis la propriété d'une province immenſe, dont les limites étoient encore reculées juſqu'au Miſſiſſipi, par la ceſſion d'une partie de la Louyſiane. Depuis long-temps, cette puiſſance brûloit de s'établir ſur un territoire qui devoit lui ouvrir une communication facile avec les plus riches colonies de l'Eſpagne. L'eſpoir d'un grand commerce interlope ne la quitta pas : mais elle ſentit que cette utilité précaire & momentanée ne ſuffiſoit pas pour rendre ſes conquêtes floriſſantes. C'eſt vers la culture que ſes ſoins & ſes eſpérances ſe tournerent principalement.

XXIII. Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut eſpérer de faire dans la Floride.

La nouvelle acquiſition fut partagée en deux gouvernemens. On penſa que c'étoit un moyen puiſſant pour pouſſer avec plus d'ardeur, pour mieux diriger les défrichemens. Le miniſtere put être auſſi décidé à cette diviſion par l'eſpoir de trouver, dans tous les temps, plus de ſoumiſſion dans deux provinces que dans une ſeule.

Saint-Auguſtin devint le chef-lieu de la Floride Orientale, & Penſacole de la Floride Occidentale. Ces capitales, qui étoit en même temps d'aſſez bons ports, ne réuniſſoient pas ſans doute toutes les commodités dont elles étoient ſuſceptibles : mais c'étoit toujours un grand bonheur d'avoir trouvé ce qu'elles en poſſédoient. Les autres colonies ne jouirent pas, à leur origine, de cet avantage.

Ces contrées eurent pour premiers colons des officiers réformés & des ſoldats congédiés. Tous ceux d'entre eux qui avoient ſervi en Amérique, & qui y étoient établis, obtinrent gratuitement un

terrein proportionné à leur grade. Cette faveur ne s'étendit pas à tous les gens de guerre qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde. On auroit craint que les militaires des trois royaumes, qui étoient dans la même situation, n'eussent été tentés de quitter la mere-patrie, déjà trop épuisée par les dernieres hostilités.

La nouvelle colonie reçut aussi des cultivateurs des établissemens voisins. Elle en reçut de la métropole & de divers états protestans. Il lui en arriva même qui furent un sujet d'étonnement pour les deux hémispheres.

Les Grecs gémissent sous la tyrannie Ottomane. Ils doivent être disposés à secouer ce joug détesté. Ainsi le pensoit le docteur Turnbull, lorsqu'en 1767, il alla offrir à ceux du Péloponnese un asile dans l'Amérique Angloise. Beaucoup se rendirent à ses sollicitations; & pour une centaine de louis, il obtint du gouvernement local la liberté de les embarquer à Modon. Il aborda en Corse; il aborda à Minorque; & il persuada encore à quelques habitans de ces deux isles de le suivre.

Les émigrans, au nombre de mille, arriverent avec leur sage guide à la Floride Orientale, où il leur fut accordé soixante mille acres de terre. C'eût été une très-vaste possession, quand même le climat n'en eût dévoré aucun. Malheureusement, ils avoient été si opiniâtrément contrariés par les vents, qu'ils ne purent débarquer que durant l'été, saison dangereuse qui en fit périr le quart. Ce furent principalement les vieillards qui succomberent. Ils étoient nombreux, parce que le judicieux Turnbull n'avoit voulu amener avec lui que des familles toutes entieres.

Ce qui échappa de ce premier désastre a joui depuis d'une santé qui n'a été altérée que par quel-

ques fievres. La conſtitution des hommes s'eſt fortifiée. Les femmes qui, à raiſon du changement de climat, n'accouchoient d'abord que rarement, ſont actuellement très-fécondes. On préſume que les enfans auront une taille plus élevée qu'ils ne l'auroient eue dans le lieu de leur origine.

La petite peuplade a reçu de ſon fondateur des inſtitutions qu'elle-même a approuvées, & qui s'obſervent. Ce n'eſt encore qu'une famille où l'eſprit de concorde doit durer long-temps. Au premier janvier 1776, elle avoit déjà défriché deux mille trois cents acres d'un ſol aſſez fertile. Elle avoit aſſez d'animaux pour ſa nourriture & pour ſes travaux. Ses récoltes ſuffiſoient à ſa conſommation; & elle vendoit pour 67,500 livres d'indigo. L'induſtrie & l'activité qui la diſtinguent font beaucoup eſpérer du temps & de l'expérience.

Pourquoi Athenes & Lacédémone ne renaîtroient-elles pas un jour dans l'Amérique Septentrionale? Pourquoi la ville de Turnbull ne ſeroit-elle pas dans quelques ſiecles le ſéjour de la politeſſe, des beaux-arts & de l'éloquence? La nouvelle colonie eſt moins éloignée de cet état floriſſant que les barbares Pelaſges ne l'étoient des concitoyens de Periclès. Quelle différence entre un établiſſement conçu & fondé par un homme ſage & pacifique, & les conquêtes d'une longue ſuite d'hommes avares, inſenſés & ſanguinaires; entre l'état actuel de l'Amérique Méridionale, & ce qu'elle ſeroit devenue, ſi ceux qui la découvrirent, qui s'en emparerent & qui la dévaſterent, euſſent été animés de l'eſprit du bon Turnbull? Son exemple n'apprendra-t-il pas aux nations que la fondation d'une colonie demande plus de ſageſſe que de dépenſes? L'univers s'eſt peuplé avec un homme & une femme.

Les Florides qui, en 1769, n'exporterent que

pour 673,209 livres 18 ſols 9 deniers de denrées, ont un avantage marqué ſur le reſte de ce grand continent. Situées, en grande partie, entre deux mers, elles n'ont rien à craindre de ces vents glacés, de ces variations imprévues dans la température de l'air qui, en toute ſaiſon, cauſent à leur voiſinage des dégats ſi fréquens & ſi funeſtes. Auſſi eſt-il permis d'eſpérer que la vigne, que l'olivier, que le coton, que d'autres plantes délicates y proſpéreront plutôt & mieux que dans les provinces limitrophes. En 1774, la ſociété formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, donna à Mr. Strachey une médaille d'or, pour avoir récolté d'auſſi bel indigo que celui de Guatimala. Si, dans un premier mouvement d'enthouſiaſme, on ne s'eſt que médiocrement exagéré les qualités de cette production, elle deviendra une ſource de richeſſes pour la colonie.

Cependant le terrein beaucoup trop ſablonneux de la Floride Orientale en écartoit opiniâtrément tout ce qui étoit avide de fortune. Il n'y avoit qu'un événement extraordinaire qui pût la peupler. Les troubles qui ont agité, qui agitent encore l'Amérique Septentrionale, ont pouſſé ſur ce ſol, communément ingrat, quelques citoyens paiſibles qui avoient un éloignement décidé pour les diſſentions, & un plus grand nombre d'hommes qui, par ambition, par habitude, ou par préjugé étoient dévoués aux intérêts de la métropole.

Les mêmes motifs ont donné des colons à l'autre Floride, beaucoup plus féconde, principalement ſur les bords rians du Miſſiſſipi. Cette province a eu l'avantage de fournir à la Jamaïque & à pluſieurs iſles Britanniques des Indes Occidentales des bois & des objets variés, qu'antérieurement elles rece-

voient des diverſes contrées de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement auroit été plus rapide ſi les côtes de Penſacole euſſent été plus acceſſibles, & ſi ſon port eût été moins infeſté de vers.

Combien ſeroient accélérés les progrès des deux provinces, ſi leurs nouveaux maîtres, s'écartant des maximes trop conſtamment ſuivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes! Pourquoi ce moyen de civiliſer les nations barbares, qui a été ſi heureuſement employé par les politiques les plus éclairés, ne ſeroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moiſſons brûlées & leurs cultivateurs maſſacrés, ou de pourſuivre ſans relâche, d'exterminer ſans pitié des hordes errantes? Ne devroient-ils pas préférer à des hoſtilités meurtrieres & ſans gloire, un moyen humain & infaillible, de déſarmer un ennemi humilié & implacable?

Les conquérans ſe flattent que, ſans le ſecours de ces alliances, ils doivent bientôt ſe voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur reſtent. C'eſt, diſent-ils, le deſtin des peuples ſauvages, de s'éteindre à meſure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant ſe réſoudre à cultiver la terre, & les ſubſiſtances que leur fourniſſoit la chaſſe diminuant tous les jours, ils ſe voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'induſtrie & l'activité veulent défricher. C'eſt, en effet, le parti que prennent tous les jours les Américains, qui erroient au voiſinage des établiſſemens Européens. Ils reculent; ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois; ils ſe replient vers les Aſſinipoils, vers la baie d'Hudſon, où ſe nuiſant néceſ-

ſairement les uns aux autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels ne peuvent-ils pas précéder cette deſtruction totale? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoiſonnée, ils vouloient abſolument qu'on rejettât un préſent ſi ſuſpect. *Comment ſe pourroit-il*, leur dit leur général, *qu'un homme qui eſt ſûr de mon eſtime, & auquel j'ai rendu des ſervices ſignalés, pût ſonger à m'ôter le jour?* & il avala la boiſſon d'un air auſſi aſſuré que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé ſur Pontheack les yeux des nations ſauvages. Il vouloit les réunir toutes ſous les mêmes drapeaux, pour faire reſpecter leur territoire & leur indépendance. Des circonſtances malheureuſes firent avorter ce grand projet : mais il peut être repris, & il n'eſt pas impoſſible qu'il réuſſiſſe. Alors les uſurpateurs réduits à couvrir leurs frontieres contre un ennemi qui n'a à ſoutenir aucune des dépenſes de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages acquis au prix de tant de tréſors, au prix de tant de ſang. Si les Anglois dédaignent un conſeil que la juſtice & l'humanité leur adreſſent par ma bouche, puiſſe un autre Pontheack ſortir de ſes cendres & conſommer ſon plan!

XXIV. Etendue des poſſeſ-

Les deux Floride, une partie de la Louyſiane, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même

époque, & par le même traité, acheverent de mettre ſous la domination de la Grande-Bretagne, l'eſpace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. Ainſi, quand cette puiſſance n'auroit pas eu encore la baie d'Hudſon, Terre-Neuve, & les autres iſles de l'Amérique Septentrionale, elle n'auroit pas laiſſé de poſſéder une des dominations les plus étendues qui euſſent été ſur la ſurface du globe.

ſions Angloiſes dans l'Amérique Septentrionale.

Ce vaſte empire eſt coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes, qui, s'éloignant alternativement, & ſe rapprochant des côtes, laiſſent entre elles & l'Océan un territoire de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches eſt un déſert immenſe, dont quelques voyageurs ont parcouru juſqu'à huit cents lieues ſans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux ſauvages, vont ſe perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'eſt pas ſans probabilité, venoit à ſe réaliſer, l'Angleterre embraſſeroit dans ſes colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En paſſant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ſes propres terres, elle toucheroit, pour ainſi dire, à la fois, aux quatre parties du globe. De tous ſes ports de l'Europe, de ſes comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaiſſeaux pour le Nouveau-Monde. Des poſſeſſions qu'elle a dans les mers Orientales, elle pourroit ſe tranſporter aux Indes Occidentales par la mer Pacifique. C'eſt elle qui découvriroit les langues de terre ou les bras de mer, l'iſthme ou le détroit qui lient l'Aſie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ſes mains par de vaſtes colonies; elle en au-

roit toutes les clefs par ſes nombreuſes flottes. Elle aſpireroit, peut-être, à prédominer ſur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la deſtinée d'un ſeul peuple. Interrogez les Romains. Eſt-il donc ſi flatteur d'exercer une immenſe domination, puiſqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis? Interrogez les Eſpagnols. Eſt-on donc ſi puiſſant d'embraſſer dans ſes états une étendue de terres que le ſoleil ne ceſſe d'éclairer, s'il faut languir obſcurément dans un monde quand on regne dans un autre?

Les Anglois ſeront heureux, s'ils peuvent conſerver, par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du ſang. Mais puiſque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'eſt au commerce de féconder les conquêtes d'une puiſſance maritime. Rarement la guerre valut-elle au vainqueur des champs plus dociles à l'induſtrie humaine, que ceux du continent ſeptentrional de l'Amérique. Quoiqu'il ſoit, en général, ſi bas proche de la mer, que le plus ſouvent on a peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes, cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas-fonds, ou cette profondeur, diminue inſenſiblement à meſure qu'on avance. Ainſi l'on peut, avec le ſecours de la ſonde, connoître exactement à quelle diſtance on eſt du continent. Le navigateur en eſt même averti par les arbres, qui, paroiſſant ſortir de l'Océan, forment un ſpectacle enchanteur à ſes yeux, ſur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports ſans nombre, pour recevoir & protéger des vaiſſeaux.

Les productions viennent en abondance ſur un ſol nouvellement défriché, mais arrivent lente-

ment à la saison de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir si tard, que l'hiver en prévient la récolte; tandis que, sous une latitude plus septentrionale, on en recueille sur notre continent, & le fruit, & la graine. Quelle est la raison de ce phénomene? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de sa chasse & de sa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout son pays étoit hérissé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croissoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaisseur de trois ou quatre pouces. L'été venoit avant que les eaux eussent entiérement pourri cette espece d'engrais; & la nature, abandonnée à elle-même, entassoit sans cesse, les uns sur les autres, les fruits de sa fécondité. Les plantes ensevelies sous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de temps, se sont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des siecles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, si long-temps ignoré ou négligé par les hommes, offre aussi des dédommagemens qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

XXV. Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.

Il a presque tous les arbres qui sont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui seul, entre autres l'érable & le cirier.

Celui-ci, ainsi nommé à cause de son produit, est un arbrisseau rameux, tortu, assez irrégulier, qui se plaît dans un sol humide. Aussi ne s'éloigne-t-il guere de la mer ou des grands fleuves. Ses feuilles, disposées alternativement, sont étroites, entieres ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés presqu'imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur deux indivi-

dus différens. Les premieres forment des chatons, dont chaque écaille porte ſix étamines. Les ſecondes, diſpoſées de même ſur les jeunes rameaux, ont, au-lieu d'étamines, un ovaire ſurmonté de deux ſtyles, qui devient une coque très-petite, dure, ſphérique, recouverte d'une ſubſtance grenue, blanche & onctueuſe. Ces fruits, dont l'aſſemblage a l'apparence d'une grappe, ſont raſſemblés à la fin de l'automne & jettés dans l'eau bouillante. La ſubſtance, dont ils ſont enduits ſe détache, ſurnage & s'enleve avec une écumoire. Lorſqu'elle eſt figée, elle eſt communément d'un verd ſale. On la fait fondre une ſeconde fois pour la purifier. Elle devient alors tranſparente & d'un verd agréable.

Cette matiere, mitoyenne entre le ſuif & la cire, pour la conſiſtance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'uſage, depuis que les animaux ſe ſont multipliés. Cependant, comme elle brûle plus lentement que le ſuif, qu'elle eſt moins ſujette à ſe fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur déſagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, ſans la payer trop cher. Mêlée avec un quart de ſuif, elle brûle beaucoup mieux. Cette propriété n'eſt pas la ſeule. On en compoſe d'excellent ſavon & de bons emplâtres pour les bleſſures. On s'en ſert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puiſqu'on l'appelle l'arbre à ſucre.

Elevé par la nature, près des ruiſſeaux & dans des lieux humides, cet arbre croit juſqu'à la hauteur du chêne. Son tronc droit & cylindrique, eſt revêtu d'une écorce aſſez fine. Ses rameaux, toujours oppoſés, ſe couvrent de feuilles qui ont la

même diſpoſition, & ſont blanchâtres en deſſous, découpées en cinq lobes aigus. Ces fleurs, raſſemblées en bouquets, ont un calice à cinq diviſions, chargé d'autant de pétales & de huit étamines qui avortent quelquefois. Leur centre eſt occupé par le piſtil qui devient un fruit compoſé de deux capſules comprimées & réunies par le bas, écartées & ailées par le haut, remplies d'une ſeule graine.

On fait, dans le mois de mars, au bas du tronc de l'érable, une inciſion de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on inſere dans la plaie, reçoit le ſuc qui coule, & le conduit dans un vaſe placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres eſt ſi abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une inciſion ou deux, au plus: une plus grande perte l'épuiſe & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur eſt un ſuc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'éclat du ſucre, on la fait évaporer par l'action du feu, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance d'un ſirop épais. On la verſe enſuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le ſirop ſe durcit en ſe refroidiſſant, & ſe change en ſucre roux, preſque tranſparent & aſſez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment: mais cette préparation altere toujours ſon goût. Ce ſucre ſert au même uſage que celui des cannes: mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainſi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel eſt le ſucre des ſauvages de nos landes; l'érable eſt le ſucre des ſau-

vages de l'Amérique. La nature a par-tout ſes douceurs ; elle a par-tout ſes merveilles.

XXVI. Oiſeaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.

Parmi la multitude d'oiſeaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en eſt un extrêmement ſingulier ; c'eſt l'oiſeau-mouche, qui tire ſon nom de ſa petiteſſe. Son bec eſt long, pointu comme une aiguille ; ſes pattes n'ont que la groſſeur d'une épingle ordinaire. On voit ſur ſa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine eſt couleur de roſe, & ſon ventre eſt blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate ſur ſon dos, ſur ſes ailes & ſur ſa queue. Le duvet qui regne ſur tout le plumage de cet oiſeau, lui donne un air ſi délicat, qu'il reſſemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur ſe fane au moindre attouchement.

Le printemps eſt l'unique ſaiſon de ce charmant oiſeau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, eſt revêtu en-dehors d'une mouſſe griſe & verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramaſſé ſur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, ſur un pouce environ de diametre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a ſouvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile : mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre ſemaines au plus.

L'oiſeau-mouche ne ſe nourrit que du ſuc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il ſe plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement ſemblable à celui d'un rouet à filer. Lorſqu'il eſt las, il ſe repoſe ſur un arbre ou ſur un pieu voiſin ; il y reſte quelques minutes, & revole aux fleurs. Malgré ſa foibleſſe, il ne paroît pas méfiant ; les

hommes peuvent s'approcher de lui, juſqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être ſi petit fût méchant, colere & querelleur? On voit ſouvent ces oiſeaux ſe livrer une guerre acharnée, & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec ſont ſi vifs & ſi redoublés, que l'œil ne peut les ſuivre. Leurs ailes s'agitent avec tant de vîteſſe, qu'ils paroiſſoient immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit. Ils pouſſent un cri ſemblable à celui du moineau.

L'impatience eſt l'ame de ces petits oiſeaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & ſans ſuc, ils lui arrachent toutes ſes feuilles. La précipitation de leurs coups de bec, décele, dit-on, le dépit qui les anime. On voit, ſur la fin de l'été, des milliers de fleurs, que la rage des oiſeaux-mouche a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de reſſentiment ne ſoit pas une ſorte de faim, plutôt qu'un inſtinct deſtructeur ſans beſoin.

Tous les êtres ont une eſpece ennemie. Celle de l'oiſeau-mouche eſt une groſſe araignée très-friande de ſes œufs, contre laquelle il ne les défend pas ſans peine. C'eſt l'épée que le tyran voit toujours ſuſpendue ſur ſa tête.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'inſectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matiere animée avoit envahi, ſans obſtacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui diſputoit. Aucune de ces eſpeces n'étoit utile à l'homme. Une ſeule aujourd'hui ſert à ſes beſoins : c'eſt l'abeille. Mais on croit qu'elle a été tranſportée de l'ancien-monde au nouveau. Les ſauvages l'appellent mouche-an-

gloiſe ; on ne la trouve qu'au voiſinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangere. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux eſſaims ſur le nouvel hémiſphere. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens uſages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient, de jour en jour, une branche conſidérable de commerce.

XXVII. L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domeſtiques.

L'abeille n'eſt pas le ſeul préſent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domeſtiques. Les ſauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient ſoumis aucune eſpece vivante à leur domination : ils ne ſavoient que les détruire. La domeſticité des animaux n'a jamais dû précéder la ſociété des humains. La premiere conquête de l'homme, eſt celle qu'il a faite ſur ſes ſemblables. Juſqu'à cette fatale époque de ſervitude univerſelle, chaque individu avoit été trop occupé de ſon exiſtence, & ſa vie entiere avoit été toute employée aux moyens de la conſerver. Mais auſſi-tôt qu'une partie des hommes eut ſubjugué l'autre, & que celle-ci ſe vit aſſujettie à travailler pour des maîtres, le loiſir fut connu pour la premiere fois ſur la terre. Ce loiſir fut le pere des arts, qui conſolerent, peut-être, le genre-humain de la perte de ſa liberté. La domeſticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, ſans doute, une invention des ſociétés.

Peut-être, n'eſt-elle pas le moindre ouvrage de l'induſtrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de temps, le plus de haſards. Car, enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des ſociétés & des empires avancés, même juſqu'aux arts du luxe : mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus diſpoſés, par leur foibleſſe ou leur inſtinct, à recevoir le joug de

de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du Nouveau-Monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de ſociété auquel ils étoient appellés par la nature; c'eſt qu'ils vivoient ſans maître. L'homme ne les avoit pas aſſujettis à ſa voix menaçante, à ſon coup-d'œil terrible, à ſa main toujours prête à frapper. Il étoit eſclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Le roi de la nature connut donc la ſervitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en ſoit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération eſt trop compliquée, pour qu'il ſoit aiſé de découvrir dans quel ordre & comment ils ſont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore aſſocié les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorſque les Européens y tranſporterent des bœufs, des brebis, des chevaux. Ils y furent d'abord, ainſi que les hommes, expoſés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas comme leur fier ſouverain, à la racine même de leur génération, du moins pluſieurs eſpeces eurent-elles beaucoup de peine à ſe reproduire. Toutes, à l'exception du porc, perdirent une grande partie de leur force, de leur groſſeur. Ce ne fut que tard & dans quelques lieux ſeulement, qu'elles recouvrerent leurs qualités originaires. L'air & le ſol s'oppoſoient ſans doute au ſuccès de leur tranſplantation. C'eſt la loi des climats qui veut que chaque peuple, chaque eſpece vivante & végétante croiſſe & meure dans ſon pays natal. L'amour de la patrie ſemble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conſervation.

XXVIII. Les grains de l'Europe

Cependant, il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre la tranſ-

ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.

plantation des animaux & des plantes. Lorſque les Anglois aborderent dans l'Amérique Septentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées ſolitaires ne cultivoient, qu'à regret, un peu de maïs, plante qui a le port du roſeau. Ses feuilles, aſſez larges & fort longues, entourent à leur baſe la tige qui eſt ronde & noueuſe par intervalles. Un panicule de fleurs mâles la termine. Chacun des paquets, dont elle eſt compoſée, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines, renfermées entre deux écailles propres. A l'aiſſelle des feuilles inférieures ſe trouvent les fleurs femelles, diſpoſées en épi très-ſerré ſur un axe épais & charnu, caché ſous pluſieurs enveloppes. Le piſtil de ces fleurs, entouré de quelques petites écailles & ſurmonté d'un long ſtyle, devient une graine farineuſe, preſque ſphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa maturité eſt annoncée par ſa couleur, & par l'écartement des enveloppes qui laiſſent appercevoir l'épi.

Cette eſpece de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit la ſeule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile. Les ſauvages ſe contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jetter dans chacun un grain de maïs qui en produiſoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre; & réduit en pâte, il étoit cuit ſous la cendre. Souvent même, grillé ſeulement, il étoit mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille eſt très-favorable à la nourriture des beſtiaux; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne ſont pas communes. Un terrein maigre,

léger & ſablonneux, eſt celui qui convient le mieux à cette plante. Sa ſemence peut être gelée au printemps, même à deux ou trois repriſes, ſans que les récoltes ſoient moins abondantes. Enfin, c'eſt de tous les grains, celui qui peut ſoutenir le plus longtemps la ſéchereſſe & l'humidité.

Ces raiſons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminerent les Anglois à le conſerver, à le multiplier dans leurs établiſſemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe, dans les Indes Occidentales, & s'en ſervirent pour leur propre uſage. Cependant ils ne négligerent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réuſſirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du ſuperflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formerent un commerce, qui embraſſoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole voyant que ſes colonies ſeptentrionales lui enlevoient l'approviſionnement des établiſſemens qu'elle avoit au midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des ſalaiſons & des bleds, réſolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fuſſent plus utiles. L'occaſion ne tarda pas de ſe préſenter.

XXIX. L'Amérique Septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.

La Suede étoit en poſſeſſion de vendre aux Anglois la plus grande partie du brai & du goudron, dont ils avoient beſoin pour leurs armemens. En 1703, cette puiſſance méconnut ſes vrais intérêts, au point de plier & de réduire ſous un privilege excluſif, cette importante branche de ſon commerce. Une augmentation de prix, ſubite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea, par

des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante, qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout-à-la fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complete d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine, à toutes les clauses & les restrictions qui devoient en hausser le prix. Ce fut un système de convention entre elles, qui devint public en 1718 : temps où toutes les puissances maritimes souffroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le Nouveau-Monde des hommes assez éloquens, pour persuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mere-patrie ; assez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais, qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin-d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, aborderent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profusion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier essor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies, sur celles qui venoient de la mer Baltique, sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoir supprimer les encouragemens. Mais il n'avoit

pas fait entrer dans ſes calculs, la différence du fret qui étoit tout en faveur de ſes rivaux. L'interruption totale qui ſurvint dans cette veine de commerce, l'avertit de ſon erreur. Il reprit, en 1729, le ſyſtême des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles ſuffirent pour aſſurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande ſupériorité ſur celles du Nord.

Les bois, qui faiſoient pourtant une des principales richeſſes des colonies, fixerent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-temps les Américains en portoient en Eſpagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres uſages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, aſſez de marchandiſes pour compléter leur cargaiſon, les Hambourgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de fretter les vaiſſeaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit conſidérablement augmenté la navigation Britannique. Le parlement inſtruit de ce ſuccès, ſe hâta de décharger, en 1722, les bois que le Nouveau-Monde pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Ruſſie, de Suede & de Danemarc. Cette premiere faveur fut ſuivie d'une gratification, qui, comprenant en général, toute ſorte de bois, portoit ſpécialement ſur ceux qui étoient deſtinés à la conſtruction des vaiſſeaux. Malheureuſement, les matériaux du Nouveau-Monde ſe trouverent très-inférieurs à ceux de l'Ancien. Cependant ils furent employés de préférence par la marine Angloiſe. Elle devoit au nord de l'Amérique ſes ver-

gues & ſes mâtures. On voulut qu'elle en reçût encore ſes voiles & ſes cordages.

Les proteſtans François qui, chaſſés de leur patrie, par un roi tombé dans le bigotiſme, avoient apporté par-tout à ſes ennemis, l'induſtrie de leur climat, firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, deux objets ſouverainement importans pour une puiſſance maritime. L'Irlande & l'Ecoſſe cultiverent ces plantes avec quelque ſuccès: mais les manufactures nationales tiroient encore principalement l'une & l'autre de la Ruſſie. Pour mettre fin à cette importation ruineuſe, le gouvernement imagina d'accorder 135 livres de gratification par tonneau, de ces matieres, à l'Amérique Septentrionale. C'étoit beaucoup; & cependant un encouragement ſi conſidérable n'eut que peu de ſuite. Dans cette partie du Nouveau-Monde, peu de terres ſe trouverent aſſez bonnes pour une production qui ne proſpere que ſur un ſol excellent. Cette région eſt plus abondante en fer, en fer deſtiné à conquérir l'or & l'argent du Midi.

XXX. Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.

Ce premier métal, ſi néceſſaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorſque les Européens leur en apprirent le plus funeſte uſage, celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligerent longtemps les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richeſſes, en le chargeant de droits énormes. Cette impoſition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, ſoutenus des propriétaires des bois-taillis, qui devoient ſervir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les ſophiſmes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient ſoutenir. Enfin le gouvernement fit un

premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres : mais en défendant de le tranſporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura juſqu'en 1757. Alors des milliers de voix ſe réunirent pour engager le ſénat de la nation à faire ceſſer le vice d'une adminiſtration ſi viſiblement oppoſée à tous les bons principes, & à étendre à tout le royaume une liberté excluſivement accordée à la capitale.

Une demande ſi raiſonnable trouva la plus vive oppoſition. Les intérêts particuliers ſe réunirent pour repréſenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, ſans y comprendre celles d'Ecoſſe, produiſoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles; que ces mines qui étoient inépuiſables, auroient conſidérablement augmenté leur produit, ſi l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute impoſition; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre, conſommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois-taillis, & que ces taillis fourniſſoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtimens; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des inſtrumens tranchans, à fournir le plus grand nombre des uſtenſiles de navigation, ne diminueroit guere l'importation étrangere, & ſe borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines conſidérations n'arrêterent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baiſſât le prix des matieres premieres, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier, qui l'enrichiſſoient depuis ſi long-temps, & qu'il

n'y avoit pas de temps à perdre pour arrêter les progrès de cette induſtrie chez les autres peuples. On ſe détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette réſolution pleine de ſageſſe, fut accompagnée d'un acte de juſtice. Une loi portée ſous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois-taillis de défricher leurs terres. Le gouvernement les autoriſa à faire de leurs propriétés l'uſage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces diſpoſitions, la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Eſpagne, à la Norwege, à la Suede & à la Ruſſie, 10,000,000 livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut diminua, & devoit diminuer encore. Le minerai eſt ſi abondant en Amérique, ſi facile à tirer de la ſuperficie de la terre, que les Anglois ne déſeſpéroient pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes Orientales, à tous les pays de l'univers, où l'intérêt de leur commerce étendoit leurs relations.

Peut-être cette nation exagéroit-elle aux autres ou à elle-même, les avantages qu'elle ſe promettoit de tant d'objets utiles à ſa navigation. Mais il lui ſuffiſoit que ſes colonies la tiraſſent de la dépendance, où les puiſſances du nord de l'Europe, pouvoient, en rigueur, la tenir pour la facilité, pour la multiplication de ſes armemens. Rien à ſes yeux n'étoit plus capable de ſuſpendre ſon eſſor naturel vers l'empire des mers, qui ſeul devoit lui aſſurer l'empire du Nouveau-Monde.

XXXI. Peut-on eſpérer que le vin & la ſoie réuſſi-

Après s'en être applani le chemin, par la création d'une marine libre, indépendante & ſupérieure à toutes les marines, l'Angleterre prit tous les moyens de jouir de cette eſpece de conquête qu'elle avoit

faite en Amérique, encore plus par ſon induſtrie que par ſes armes. A meſure que par une pente naturelle, les établiſſemens s'étoient avancés du Nord au Sud, les entrepriſes & les projets s'étoient multipliés en raiſon du ſol & du climat. Aux bois, aux grains, aux beſtiaux qui avoient été les productions premieres, s'étoient joints ſucceſſivement le riz, le tabac, l'indigo, d'autres richeſſes. Les Anglois, qui n'avoient point de vin en Europe, réſolurent de le demander auſſi au nouvel hémiſphere. ront dans l'Amérique Septentrionale.

On trouve ſur le continent ſeptentrional de l'Amérique, une quantité prodigieuſe de ſeps ſauvages, qui produiſent des raiſins, dont la couleur, la groſſeur & la quantité varient, mais qui ſont tous d'un goût âcre & déſagréable. On penſa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refuſée ; & l'on appella des vignerons François dans un pays où ſes impôts & les corvées ne leur ôteroient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tenterent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuſes. Le ſuc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conſerver. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font ſéjourner les brouillards humides & brûlans ; les ſaiſons étoient trop inconſtantes ; les inſectes trop multipliés autour des forêts, pour laiſſer éclore & proſpérer une culture ſi chere à la nation Angloiſe, à tous les peuples qui ne la poſſedent point. Un jour viendra peut-être où ces régions fourniront une boiſſon dont la préparation occupe pluſieurs parties du globe, & dont l'uſage fait les délices de tant d'autres : mais cet événement n'arrivera qu'après des ſiecles & de eſſais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités, la récolte du vin ſera précédée par

celle de la ſoie, ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans ſon ſein.

Cette riche matiere coûtoit à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-conſidérable. On réſolut de la tirer de la Caroline, qui, par la douceur de ſon climat & l'abondance de ſes mûriers, ſembloit favorable à cette production. Des eſſais que haſarda le gouvernement, en attirant des Vaudois dans la colonie, urent plus heureux & plus productifs qu'on avoit oſé l'eſpérer. Cependant les progrès de cette branche d'induſtrie reſterent au-deſſous d'une ſi riante promeſſe. On en rejetta la faute ſur les habitans, qui n'achetant que des negres, dont ils tiroient une utilité prompte & ſûre, négligerent d'avoir des négreſſes qu'on auroit pu deſtiner avec leurs enfans à élever des vers à ſoie: occupation convenable à la foibleſſe du ſexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémiſphere dans un pays inculte & ſauvage, donneroient leurs premiers ſoins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des beſtiaux, aux travaux de premier beſoin. C'eſt la marche naturelle & conſtante des états bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élevent aux arts de luxe; & les arts de luxe nourriſſent le commerce, enfant de l'induſtrie & pere de la richeſſe. En 1769, le parlement jugea cette époque enfin arrivée. Il arrêta que pour toutes les ſoies crues qui ſeroient portées des colonies dans la métropole, il ſeroit donné pendant ſept ans une gratification de vingt-cinq pour cent; pendant les ſept années ſuivantes, une gratification de vingt pour cent; & pendant ſept années encore, une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonnier, de l'olivier, de beaucoup d'autres plan-

tes, ne devoit pas tarder à ſuivre. La nation penſoit que l'Europe & l'Aſie avoient peu de productions qui ne puſſent être naturaliſées avec plus ou moins de ſuccès dans quelqu'une des vaſtes contrées de l'Amérique Septentrionale. Il n'y falloit que des hommes; & l'on ne négligeoit aucun des moyens propres à les y multiplier.

XXXII. De quelles eſpeces d'hommes ſe ſont peuplées les provinces de l'Amérique Septentrionale.

Ce furent les Anglois qui, perſécutés dans leur iſle pour leurs opinions civiles & religieuſes, aborderent les premiers dans cette région déſerte & ſauvage.

Il étoit difficile que cette premiere émigration eût des ſuites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne ſont tellement attachés au ſol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puiſſent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs ou de l'induſtrie. Ainſi le rétabliſſement de la tranquillité publique dans la métropole, devoit mettre des obſtacles inſurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans, n'étoient guere propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aiſance, à beaucoup de commodités; il n'y avoit que l'enthouſiaſme religieux ou politique qui pût les ſoutenir dans les travaux, les miſeres, les privations, les calamités inſéparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette puiſſance de fonder des colonies, de les rendre floriſſantes, de s'enrichir de leurs productions : mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le ſacrifice de ſa population.

Heureuſement pour cette nation, l'intolérance & le deſpotiſme, qui peſoient ſur la plupart des contrées de l'Europe, pouſſerent de nombreuſes victimes ſur une plage inculte, qui, dans ſon abandon, ſembloit offrir & demander en même-temps du ſecours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en paſſant les mers, perdoient tout eſpoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur ſervant d'aſile, leur fourniſſoit à peu de frais une ſubſiſtance paiſible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que ſe propoſoient les émigrans, c'étoit de ſe trouver citoyens dans toute l'étendue de l'empire Britannique, après ſept ans de domicile dans quelqu'une de ſes colonies.

Tandis que la tyrannie & la perſécution déſoloient & deſſéchoient la population en Europe, l'Amérique Angloiſe ſe rempliſſoit de trois ſortes d'habitans. Les hommes libres forment la premiere claſſe. C'eſt la plus nombreuſe.

Les Européens, qui parcourent & tourmentent le globe depuis trois ſiecles, ont ſemé des colonies dans la plupart des points de ſa circonférence; & preſque par-tout leur race s'eſt plus ou moins abâtardie. Les établiſſemens Anglois de l'Amérique Septentrionale paroiſſoient avoir ſubi la loi commune. Leurs habitans étoient univerſellement jugés moins robuſtes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le ſoin de défricher la terre, de purifier l'air, de changer le climat, d'améliorer la nature abſorboit toutes les facultés de ce peuple tranſplanté ſous un autre ciel, on en concluoit ſa dégradation & ſon impuiſſance de s'élever à des ſpéculations un peu compliquées.

Pour diſſiper ce préjugé injuſte, il falloit qu'un Franklin enſeignât aux phyſiciens de notre continent étonné à maîtriſer la foudre. Il falloit que les éleves de cet homme illuſtre, réunis en ſociété, jettaſſent un jour éclatant ſur pluſieurs branches des ſciences naturelles. Il falloit que l'éloquence renouvellât dans cette partie du Nouveau-Monde ces impreſſions fortes & rapides qu'elle avoit opérées dans les plus fieres républiques de l'antiquité. Il falloit que les droits de l'homme, que les droits des nations y fuſſent ſolidement établis dans des écrits originaux qui feront le charme & la conſolation des ſiecles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination & de goût ne tarderont pas à ſuivre ceux de raiſonnement & d'obſervation. Bientôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ſes Homeres, ſes Théocrites, ſes Sophocles. On n'y manque plus de ſecours, de maîtres, de modeles. L'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les proportions on y voit plus de gens bien nés; plus de loiſir & de moyens pour ſuivre ſon talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'inſtitution même de la jeuneſſe eſt ſouvent contraire au progrès & au développement du génie & de la raiſon.

Par un contraſte ſingulier avec l'ancien monde, où les arts ſont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau le Nord éclairer le Midi. Juſqu'à nos jours, l'eſprit a paru s'énerver comme le corps dans les Indes Occidentales. Vifs & pénétrans de bonne heure, les hommes y conçoivent promptement : mais n'y réſiſtent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Preſque tous ont de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils ſont bien loin de la carriere quand nous touchons

au terme. La gloire & le bonheur de les changer doit être l'ouvrage de l'Amérique Angloiſe. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble deſſein, & qu'elle cherche, par des voies juſtes & louables, une population digne de créer un monde nouveau. C'eſt ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une ſeconde claſſe de colons fut autrefois compoſée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être tranſportés en Amérique, & qui devoient un ſervice forcé de ſept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de juſtice. On s'eſt univerſellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigens, que l'impoſſibilité de ſubſiſter en Europe pouſſoit dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté & vendu le negre, le crime n'avoit plus qu'un pas à faire : c'étoit de vendre ſon compatriote ſans l'avoir acheté, & de trouver quelqu'un qui l'achetât ; il l'a fait. Embarqués ſans être en état de payer leur paſſage, ces malheureux ſont à la diſpoſition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui ſemble. Cette eſpece d'eſclavage eſt plus ou moins long : mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il ſe trouve des enfans, leur ſervitude doit durer juſqu'à leur majorité, qui eſt fixée à vingt-un ans pour les garçons, & à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de ſe marier ſans l'aveu de ſon maître, qui met le prix qu'il veut à ſon conſentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape, il doit ſervir une ſemaine pour chaque jour de ſon abſence, un mois pour chaque ſemaine, & ſix mois pour un ſeul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre ſon déſerteur, peut le

vendre à qui bon lui ſemble : mais ce n'eſt que pour le temps de ſon premier engagement. Du reſte, ce ſervice n'a rien d'ignominieux ; & l'acquéreur fait tout ce qu'il peut pour affoiblir la tache de la vente & de l'achat. A l'expiration de ſa ſervitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec ſon affranchiſſement, il reçoit du maître qu'il a ſervi, ou des inſtrumens de labourage, ou les outils néceſſaires à ſon induſtrie.

Cependant de quelque apparence de juſtice que l'on colore cette eſpece de trafic, la plupart des étrangers qui paſſent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands ſortis des marais de la Hollande ſe répandent dans le Palatinat, dans la Souabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent, avec enthouſiaſme, les délices du Nouveau-Monde, & les fortunes qu'il eſt aiſé d'y faire. Des hommes ſimples, ſéduits par des promeſſes ſi magnifiques, ſuivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce qui les livrent à des négocians d'Amſterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci ſoudoyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entieres ſont vendues, ſans le ſavoir, à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la néceſſité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuſer. L'Amérique forme des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec les mêmes artifices : mais un but moins honnête, & peut-être plus inhumain : car qui ſait le rapport de ceux qui meurent & de ceux qui ſurvivent à leurs eſpérances ! L'illuſion ſe perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de ſupprimer les lettres qui pourroient

dévoiler un myſtere d'impoſture & d'iniquité ; trop bien couvert par l'intérêt qui en eſt l'inventeur.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'eſt l'oppreſſion des gouvernemens qui fait adopter ces chimeres de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre ſous un ciel étranger, ſe livrent aiſément à la perſpective d'un meilleur ſort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne ſont propres qu'à irriter en eux le déſir d'en ſortir. C'eſt par des prohibitions, par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner : on ne fait que les aigrir, les pouſſer à la déſertion par la défenſe même. Il faudroit les attacher par des ſoulagemens & des eſpérances : on les empriſonne, on les garotte ; on empêche l'homme, né libre, d'aller reſpirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un aſile. On aime mieux l'étouffer dans ſon berceau, que de le laiſſer chercher ſa vie en quelque climat ſecourable. On ne veut pas même lui donner le choix de ſon tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix : peuples, où ſont vos droits ?

Faut-il révéler aux nations les trames qui ſe forment contre leur liberté ? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques puiſſances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute reſſource au déſeſpoir ? Depuis deux ſiecles, tous les princes de l'Europe fabriquoient entre eux, dans les ténebres du cabinet, cette longue & peſante chaîne dont les peuples ſe ſentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artificieuſement imaginé.

imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les ſujets plus ſoumis, en ſubſtituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats ſe fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées : humiliés & défaits, ils commandoient par la miſere à des ſujets puſillanimes. Ennemis ou jaloux entre eux par ambition, ils ne ſe liguoient ou ne s'allioient que pour appeſantir la ſervitude. Soit qu'ils vouluſſent ſouffler la guerre ou conſerver la paix, ils étoient aſſurés de tourner au profit de leur autorité, l'agrandiſſement ou l'affoibliſſement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuiſoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour ſe dédommager de ſa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au dehors étoit au dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, ſoit de la guerre, ſoit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractere des nations : comme ſi l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les aſſujettir les unes par les autres au deſpotiſme qu'ils avoient ſu leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémiſſez tous, plus ou moins ſourdement, de votre condition. Ceux qui ne vous ont jamais aimés, en ſont venus à ne vous plus craindre. Une ſeule iſſue vous reſtoit dans l'extrémité du malheur : celle de l'évaſion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des princes ſont convenus entre eux de ſe rendre, non-ſeulement les déſerteurs, qui, la plupart

enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper : non-ſeulement les brigands qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part; mais indiſtinctement tous leurs ſujets, quel que ſoit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainſi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni ſubſiſtances, ni travail dans les pays ravagés & deſſéchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître; il n'eſt plus d'aſile pour vous que ſous terre. Vous tous artiſans, ouvriers de toute eſpece, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuſe le droit de travailler librement, ſans avoir acheté des maîtriſes : vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier pour enrichir un entrepreneur privilégié : vous qu'un deuil de cour laiſſe des mois entiers ſans ſalaire & ſans pain; n'eſpérez pas de vivre hors d'une patrie où des ſoldats & des gardes vous tiennent empriſonnés : errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Oſez gémir; vos cris ſeront repouſſés & perdus au fond d'un cachot; fuyez, on vous pourſuivra, même au-delà des monts & des fleuves; vous ſerez renvoyés ou livrés pieds & poings liés à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naiſſant. Vous encore, à qui la nature a donné un eſprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs; qui oſez penſer & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Applaudiſſez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un ſilence profond dans l'obſcurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naiſſez dans ces états barbares, où la condition réciproque entre les princes de ſe rendre les transfuges, vient d'être ſcellée par un traité; ſouvenez-vous de l'inſ-

cription que le Dante a gravée ſur la porte de ſon enfer :

LASCIATE OGNI SPERANZA, VOI CH'ENTRATE.

VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi ! ne reſte-t-il pas un aſile même au-delà des mers ? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas ſon ſein aux malheureux, qui préféreront volontairement ſa liberté au joug inſupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle beſoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle ſurprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes ſe ſervent pour groſſir leurs armées ? Qu'a-t-elle beſoin de ces êtres encore plus miſérables, dont elle forme une autre claſſe de ſa population ?

Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle ſembloit moins néceſſaire, les provinces ſeptentrionales ont eu recours au trafic, à l'eſclavage des noirs. On ne diſconviendra pas qu'ils ne ſoient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux iſles. Les loix les protegent plus efficacement, & il eſt très-rare qu'ils ſoient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une ſervitude éternelle ? Des ſectaires humains ; des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont ſouvent voulu rendre à leurs eſclaves la liberté que rien ne peut remplacer : mais ils ont été long-temps retenus par une loi qui ordonnoit d'aſſigner aux affranchis un revenu ſuffiſant pour leur ſubſiſtance.

Disons plutôt : l'habitude commode d'être servi par des esclaves ; ce penchant à la domination, justifié par les douceurs dont on prétend alléguer leur servitude ; l'opinion où l'on se plaît à rester, qu'ils ne se plaignent pas d'une condition que le temps a changée pour eux en nature : ce sont là les sophismes de l'amour-propre pour appaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux que la nature semble avoir formés justes & bons, il en est peu qui aient assez de désintéressement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelque sacrifice.

Cependant les Quakers ont donné récemment un exemple qui doit faire époque dans l'histoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces assemblées où tout fidele qui se croit mû par l'impulsion de l'Esprit-Saint, a droit de parler, un de ces freres (celui-là, sans doute, étoit inspiré) s'est levé & a dit : « Jusques à quand aurons-nous deux » consciences, deux mesures, deux balances ; l'une » en notre faveur, l'autre à la ruine du prochain ; » toutes deux également fausses ? Est-ce à nous, » mes freres, de nous plaindre en ce moment que » le parlement d'Angleterre veut nous asservir, » nous imposer le joug du sujet, sans nous laisser » le droit du citoyen ; tandis que depuis un siecle » nous faisons tranquillement l'œuvre de la tyran- » nie, en tenant dans les fers du plus dur escla- » vage des hommes qui sont nos égaux & nos fre- » res ? Que nous ont fait ces malheureux que la » nature avoit séparés de nous par des barrieres si » redoutables, & que notre avarice est allé cher- » cher au travers des naufrages, jusques dans leurs » sables brûlans, ou leurs sombres forêts, au mi- » lieu des tigres ? Quel étoit leur crime pour être

» arrachés d'une terre qui les nourriſſoit ſans tra-
» vail, & tranſplantés par nous ſur une terre où
» ils meurent dans les labeurs de la ſervitude?
» Quelle famille as-tu donc créée, Pere céleſte,
» où les aînés, après avoir ravi les biens de leurs
» freres, veulent encore les forcer, la verge à la
» main, d'engraiſſer du ſang de leurs veines, de
» la ſueur de leur front, ce même héritage dont
» on les a dépouillés? Race déplorable, que nous
» abrutiſſons pour la tyranniſer; en qui nous étouf-
» fons toutes les facultés de l'ame pour accabler
» ſes bras & ſon corps de fardeaux; en qui nous
» effaçons l'image de la divinité, & l'empreinte de
» l'humanité! race mutilée & déshonorée dans les
» facultés de ſon eſprit & de ſon corps, dans toute
» ſon exiſtence : & nous ſommes chrétiens, & nous
» ſommes Anglois! Peuple favoriſé du ciel, &
» reſpecté ſur les mers; quoi, tu veux être libre
» & tyran tout-à-la-fois? Non, mes freres; il eſt
» temps de nous accorder avec nous mêmes. Af-
» franchiſſons ces miſérables victimes de notre or-
» gueil; rendons aux negres la liberté que l'homme
» ne doit jamais ôter à l'homme. Puiſſent, à no-
» tre exemple, toutes les ſociétés chrétiennes, ré-
» parer une injuſtice cimentée par deux ſiecles de
» crimes & de brigandages! Puiſſent enfin des
» hommes trop long-temps avilis, élever au ciel
» des bras libres de chaînes, & des yeux baignés
» des pleurs de la reconnoiſſance! Hélas! ces mal-
» heureux n'ont connu juſqu'ici que les larmes du
» déſeſpoir! »

Ce diſcours réveilla les remords, & le petit nombre d'eſclaves qui appartenoient aux Quakers, furent libres. Si la chaîne de ces malheureux ne fut pas rompue par les autres colons de l'Amérique Septentrionale, du moins la Penſilvanie, la Nou-

velle Jerſey & la Virginie demanderent-elles, avec inſtance, que cet infâme trafic d'hommes fût prohibé. Toutes les colonies de ce vaſte continent paroiſſoient diſpoſées à ſuivre cet exemple : mais elles furent arrêtées par l'ordre que donna la métropole à ſes délégués, de rejetter toutes les ouvertures qui tendroient à ce but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces nations, qui ſont auſſi barbares par les liens du vice, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement ſacerdotal & militaire a mis tout ſous le joug, même les opinions ; quand l'homme impoſteur a perſuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'eſt plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas ſur les peuples de la Zone-Torride ? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la légiſlation la plus heureuſement combinée qui ait jamais exiſté, a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ſes négocians, au cri de la nature, de la raiſon & de la vertu.

XXXIII. A quel degré la population s'eſt-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale ?

L'Amérique Septentrionale compte environ quatre cents mille noirs. Le nombre de blancs s'y éleve à deux millions cinq ou ſix cents mille, ſi les calculs du congrès ne ſont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou ſeize ans dans quelques-unes de ces colonies, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication ſi rapide doit avoir deux ſources. La premiere, eſt cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Salzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuſes qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La ſeconde ſource de cette étonnante multiplication, eſt dans le climat même des colonies, où l'expérience a démon-

tré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin rendront cette vérité ſenſible.

Le peuple, dit ce philoſophe, s'accroît par-tout, en raiſon du nombre des mariages; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à ſoutenir une famille. Dans un pays où les moyens de ſubſiſtance abondent, plus de perſonnes ſe hâtent de ſe marier. Dans une ſociété vieillie par ſes progrès même, les gens riches, effrayés des dépenſes qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établiſſement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens ſans fortune paſſent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domeſtiques n'en ont point; & les artiſans craignent d'en avoir. Ce déſordre eſt ſi ſenſible, ſur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduiſent même pas aſſez pour entretenir la population à ſon niveau, & qu'on y voit conſtamment plus de morts que de naiſſances. Heureuſement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laiſſe un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres ſont occupées & miſes à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, ſont aux gages de celui qui poſſede. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix; & la modicité du gain leur ôte le déſir, l'eſpérance, & les facultés de ſe reproduire par les mariages. Tel eſt l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aſpect tout oppoſé. Le terrein, vaſte & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à ſi bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de temps, un eſpace, qui,

pouvant ſuffire à l'entretien d'une nombreuſe famille, y nourrira long-temps ſa poſtérité. Ainſi les habitans du Nouveau-Monde ſe marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il ſe fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; & ſi l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit aumoins dans le nouvel hémiſphere. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, & l'on trouvera qu'avant deux ſiecles, l'Amérique Septentrionale doit avoir une population immenſe, à moins que des obſtacles qu'il n'eſt pas aiſé de prévoir, n'en ralentiſſent les progrès naturels.

XXXIV. Quelles ſont, dans l'Amérique Septentrionale, les mœurs actuelles?

Elles ſont peuplées aujourd'hui d'hommes ſains & robuſtes, dont la taille eſt avantageuſe. Ces créoles ſont plutôt formés que les Européens: mais ils vivent auſſi moins long-temps. Le bas prix des viandes, du poiſſon, des grains, du gibier, des fruits, de la biere, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choſes relatives à la nourriture. On eſt obligé de s'obſerver davantage ſur le vêtement, qui eſt toujours fort cher, ſoit qu'il arrive de l'ancien-monde, ſoit qu'il ſoit fabriqué dans le pays même. Les mœurs ſont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'eſt ni poli, ni corrompu par le ſéjour des grandes cités: il regne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces paſſions de l'opulence oiſive, alterent rarement cette heureuſe tranquillité. Les femmes ſont encore ce qu'elles doivent être, douces, modeſtes, compatiſſantes & ſecourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes ſont occupés de leurs premiers devoirs, du

ſoin & du progrès de leurs plantations, qui feront le ſoutien de leur poſtérité. Un ſentiment de bienveillance, unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aiſance; comme la ſécurité qui naît de la propriété; comme l'eſpérance & la facilité communes d'augmenter ſes poſſeſſions; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes ſont pour leurs beſoins, jointe au beſoin mutuel de ſociété pour leurs plaiſirs. A la place du luxe, qui traîne la miſere à ſa ſuite; au lieu de ce contraſte affligeant & hideux, un bien-être univerſel, réparti ſagement par la premiere diſtribution des terres, par le cours de l'induſtrie, a mis dans tous les cœurs le déſir de ſe plaire mutuellement : déſir plus ſatisfaiſant, ſans doute, que la ſecrete envie de nuire, qui eſt inſéparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne ſe voit jamais ſans plaiſir, quand on n'eſt, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité, qui eſt près de la haine. On ſe rapproche, on ſe raſſemble, on mene enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la premiere deſtination de l'homme, la plus convenable à la ſanté, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouiſſances recherchées, dont l'apprêt & les frais uſent & fatiguent tous les reſſorts de l'ame, amenent les vapeurs de la mélancolie, après les ſoupirs de la volupté : mais les plaiſirs domeſtiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour ſi pur, ſi délicieux, pour qui ſait le goûter & mépriſer les autres amours. C'eſt-là le ſpectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique Septentrionale : c'eſt dans les bois de la Floride &

de la Virginie; c'eſt dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute ſa vie cè qu'on aima pour la premiere fois; l'innocence & la vertu, qui ne laiſſent jamais périr la beauté toute entiere.

Si quelque choſe manque à l'Amérique Angloiſe, c'eſt qu'elle ne forme pas préciſément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparſes, des familles des diverſes contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le haſard ou leur choix les ait fixés, conſervent avec une prédilection indeſtructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des égliſes ſéparées, les empêchent de ſe confondre avec le peuple hoſpitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les ſentimens; ils couvent des germes de diſſention, qui peuvent un jour cauſer la ruine & le bouleverſement des colonies. Le ſeul préſervatif qui doive prévenir ce déſaſtre, dépend tout entier du régime des gouvernemens.

XXXV. Nature des gouvernemens établis dans l'Amérique Septentrionale.

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces conſtitutions bizarres de l'Europe, qui ſont un mélange inſenſé de loix ſacrées & profanes. L'Amérique Angloiſe fut aſſez ſage ou aſſez heureuſe, pour ne pas admettre une puiſſance eccléſiaſtique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires, qui, dans d'autres régions, reſſortiſſent d'un tribunal ſacerdotal, furent portées devant le magiſtrat ou dans les aſſemblées nationales. Les efforts que firent les Anglicans pour établir leur hiérarchie, échouerent toujours, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant, ils participerent à l'adminiſtration, ainſi que les autres ſectes. Les ſeuls catholiques en furent exclus, parce qu'ils ſe refuſoient aux ſermens

que paroiſſoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique mérita les plus grands éloges : mais ſous d'autres points de vue, il n'étoit pas ſi bien combiné.

La politique reſſemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeuneſſe. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, ſe reſſembler par les moyens. Les peuples ſauvages, quand ils ſe ſont réunis en ſociété, veulent, ainſi que les enfans, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui ſeule forme la raiſon, incapables de ſe gouverner eux-mêmes dans la viciſſitude des événemens & des rapports qu'amene l'état d'une ſociété naiſſante ; le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité juſqu'à l'âge des lumieres. Auſſi les peuples barbares ſe trouvent-ils naturellement ſous les liſieres & la verge du deſpotiſme, juſqu'à ce que les progrès de la ſociété leur aient appris à ſe conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, ſemblables aux adoleſcens plus ou moins avancés, non en raiſon de leurs facultés, mais du régime de leur premiere inſtitution, dès qu'ils ſentent leur force & leurs droits, veulent être ménagés & même reſpectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entreprendre ſans conſulter ſon pere : un prince au contraire, ne doit rien établir ſans conſulter ſon peuple. Il y a plus : le fils, dans les réſolutions où il prend conſeil de ſon pere, ſouvent ne haſarde que ſon propre bonheur : un prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il ſtatue. L'opinion publique, chez une nation qui penſe & qui parle, eſt la regle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter ſans des raiſons publiques, ni la contrarier, ſans l'avoir déſabuſée. C'eſt d'après cette

opinion, que le gouvernement doit modifier toutes ſes formes. L'opinion, comme on le ſait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumieres. Ainſi tel prince pourra faire, ſans trouver la moindre réſiſtance, un acte d'autorité que ſon ſucceſſeur ne renouvelleroit pas ſans exciter l'indignation. D'où vient cette différence? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née; le ſecond l'aura bleſſée ouvertement un ſiecle plus tard. L'un aura fait, pour ainſi dire, à l'inſu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les ſuccès heureux de ſon gouvernement: l'autre aura peut-être comblé les malheurs publics par des volontés injuſtes, qui devoient perpétuer les premiers abus de ſon autorité. La réclamation publique eſt conſtamment le cri de l'opinion; & l'opinion générale eſt la regle du gouvernement: c'eſt parce qu'elle eſt la reine du monde, que les rois ſont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & ſe perfectionner, comme les opinions. Mais quelle eſt la regle des opinions, chez les peuples éclairés? L'intérêt permanent de la ſociété, le ſalut & l'utilité de la nation. Cet intérêt ſe modifie au gré des événemens & des ſituations; l'opinion publique & la forme du gouvernement, ſuivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement, que les Anglois, libres & penſeurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecoſſe, d'une province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jerſey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, eſt nommé royal; parce que le roi d'Angleterre y exerce la ſuprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre baſſe, comme dans la métropole.

Un conſeil choiſi, approuvé par la cour, établi pour ſoutenir les prérogatives de la couronne, y repréſente la chambre des pairs, & ſoutient cette repréſentation par la fortune & l'état des perſonnes les plus diſtinguées du pays, qui ſont ſes membres. Un gouverneur y convoque, y proroge, y termine les aſſemblées; donne ou refuſe le conſentement à leurs délibérations, qui reçoivent de ſon approbation force de loi, juſqu'à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait rejettées.

La ſeconde eſpece de gouvernement qui regne dans les colonies, eſt connue ſous le nom de gouvernement propriétaire. Lorſque la nation Angloiſe s'établit dans ces régions éloignées; un courtiſan avide, actif, accrédité, obtenoit ſans peine, dans des déſerts auſſi grands que des royaumes, une propriété, une autorité ſans bornes. Un arc & des pelleteries, ſeul hommage qu'exigeât la couronne, valoient à un homme puiſſant le droit de régner ou de gouverner à ſon gré, dans un pays inconnu. Telle fut la premiere origine du gouvernement de la plupart des colonies. Le Maryland & la Penſilvanie, ſont reſtés ſeuls aſſervis à cette forme ſinguliere, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne differe-t-il des autres provinces voiſines, qu'en ce qu'il reçoit ſon gouverneur de la maiſon de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Penſilvanie même, le gouverneur nommé par la maiſon propriétaire, & confirmé par la couronne, n'eſt point appuyé d'un conſeil qui lui donne de l'aſcendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troiſieme régime, que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la conſtitution. Après avoir été celui

de toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre, il ne ſubſiſte plus que dans Connecticut, & dans Rhode-Iſland. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens éliſent, dépoſent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, ſans qu'elles aient beſoin de l'approbation du monarque, ſans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l'acquiſition de la Floride, a fait naître une légiſlation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laiſſé ces provinces ſous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors abſolue. Sans avoir le droit de s'aſſembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulſion de la cour de Londres.

Cette diverſité de gouvernement n'eſt pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une légiſlation raiſonnée, uniforme & réguliere. C'eſt le haſard, le climat; ce ſont les préjugés du temps & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de conſtitutions. Ce n'eſt pas à des hommes jettés par la fortune ſur des plages déſertes, qu'il appartient de former une légiſlation.

Toute légiſlation doit aſpirer, par ſa nature, au bonheur d'une ſociété. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & ſublime, dépendent tous de ſes facultés phyſiques. Le climat, c'eſt-à-dire, le ciel & le ſol, eſt la premiere regle du légiſlateur. Ses reſſources lui dictent ſes devoirs. C'eſt d'abord ſa poſition locale qu'il doit conſulter. Une peuplade jettée ſur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, ſelon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir ſur la ſubſiſtance des habitans qui peupleront cette côte déſerte. Si la nouvelle colonie eſt portée par

le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un législateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, soit au dedans du pays, soit au dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à sa prospérité.

Mais c'est, sur-tout, dans la distribution de la propriété, qu'éclatera la sagesse de la législation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'est-à-dire, à chacun une étendue suffisante pour l'entretien d'une famille; en distribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances nécessaires pour les mettre en valeur; en réserver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le temps, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naissante, est la subsistance & la population; le second est la prospérité qui doit naître de ces deux sources. Éviter les sujets de guerre, soit offensive ou défensive; tourner d'abord son industrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de soi que les relations indispensables & proportionnées avec la consistance que donnent à la colonie, & le nombre de ses habitans, & la nature de ses ressources; introduire sur-tout un esprit particulier & local chez une nation qui s'établit, esprit d'union au dedans, & de paix au dehors; ramener toutes les institutions à un but éloigné, mais durable; & subordonner toutes les loix du moment à la loi constante, qui seule doit opérer la multiplication & la stabilité : ce n'est encore que l'ébauche d'une législation.

Elle formera la morale sur le physique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de

la facilité des ſubſiſtances. La ſainteté des mœurs, doit s'établir par l'opinion. Dans une iſle ſauvage, qu'on peupleroit d'enfans, on n'auroit qu'à laiſſer éclore les germes de la vérité dans les développemens de la raiſon. Avec des précautions contre les vaines terreurs, qui naiſſent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la ſuperſtition juſqu'à l'âge où la fougue des paſſions naturelles, heureuſement combinée avec les forces de la raiſon, chaſſe tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple, déjà vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la légiſlation conſiſte à ne lui laiſſer que les opinions & les habitudes nuiſibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne ſe tranſmettent? Que l'on veille à la ſeconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un légiſlateur, ne devroit jamais fonder une colonie, ſans y envoyer d'avance des hommes ſages pour l'inſtitution de la jeuneſſe; c'eſt-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs: car il s'agit moins d'enſeigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard, chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu, que l'on ſeme dans l'enfance des générations déjà viciées, ſont étouffées dans l'adoleſcence & la jeuneſſe par le débordement & la contagion des vices, qui ſont paſſés en mœurs dans la ſociété. Les jeunes gens les mieux élevés, ne peuvent entrer dans le monde ſans y contracter les engagemens & les liens d'où dépend le reſte de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profeſſion, une carriere; ils y trouvent par-tout les ſemences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions; une conduite entiérement oppoſée à leurs principes, des exemples & des diſcours qui déconcertent & combattent leurs réſolutions.

Mais

Mais dans une colonie naiſſante, l'influence de la premiere génération, peut être corrigée par les mœurs de la ſeconde. Tous les eſprits ſont préparés à la vertu par le travail. Les beſoins de la vie écartent tous les vices qui naiſſent du loiſir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle ſans ceſſe les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités ſont ouvertes aux précautions du légiſlateur qui veut épurer le ſang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ſes mains inſpireront à ſon ame un plan de ſociété qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une maniere vague & ſujette à l'inſtabilité des hypotheſes, qui varient & ſe compliquent avec une infinité de circonſtances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une ſociété cultivatrice ou commerçante, eſt la propriété. C'eſt-là le germe du bien & du mal, ſoit phyſique ou moral, qui ſuit l'état ſocial. Toutes les nations ſemblent diviſées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'eſt-à-dire, les maîtres & les eſclaves, forment deux claſſes de citoyens, malheureuſement oppoſées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des ſophiſmes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais: par-tout le pauvre voudra mettre ſon travail à haut prix; & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De-là vient le ſyſtême des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme ſacrée; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer ſa pente naturelle à tout en-

gloutir. Ces contre-forces ont été preſque toujours mal aſſiſes; parce qu'elles n'étoient qu'un foible remede du mal originel de la ſociété. C'eſt donc à la répartition des terres, qu'un légiſlateur donnera la plus grande attention. Plus cette diſtribution ſera ſagement économiſée, plus les loix civiles qui tendent, la plupart, à conſerver la propriété, ſeront ſimples, uniformes & préciſes.

Les colonies Angloiſes ſe reſſentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne conſtitution de leur métropole. Comme ſon gouvernement actuel n'eſt qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conſervé beaucoup d'uſages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'eſclavage, ſont plus ſenſibles encore par leur contraſte avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laiſſoient beaucoup de droits à la nobleſſe, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent ces droits féodaux. De-là tant de loix d'exception, pour une loi de principe; tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale; tant de loix nouvelles, qui combattent avec les loix anciennes. Auſſi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code auſſi diffus, auſſi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus ſages de cette nation éclairée, ont ſouvent élevé la voix contre ce déſordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changemens qui ſont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confuſion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette maſſe informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ont groſſi ce fatras obſcur, par

toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de temps & de mœurs y devoit ajouter. De ce mélange, a réſulté le cahos le plus difficile a débrouiller ; un amas de contradictions pénibles à concilier. Auſſi-tôt eſt née une multitude de juriſconſultes, qui ſont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquiſes en très-peu de temps, ont mis ſous le joug de leur rapacité, la claſſe précieuſe des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts & des travaux qui ſont les plus indiſpenſables dans toute ſociété : mais preſque uniquement eſſentiels à une ſociété naiſſante. Après le fléau de la chicane, qui s'eſt attaché aux branches pour s'emparer des fruits, eſt venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

XXXVI. Monnoies qui ont eu cours dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale.

A la naiſſance des colonies, les eſpeces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hauſſer d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des eſpeces qui venoient des colonies Eſpagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire paſſer en Angleterre, pour y payer les marchandiſes dont on avoit beſoin. C'étoit un gouffre qui tariſſoit la circulation dans les colonies. Il falloit pourtant un moyen d'échange. A l'exception de la Virginie toutes les provinces le chercherent dans la création d'un papier-monnoie.

L'uſage qu'en firent les divers gouvernemens fut d'abord aſſez modéré. Mais les brouilleries avec les ſauvages ſe multiplierent : mais on eut des guerres contre le Canada : mais des eſprits ardens formerent des projets compliqués & vaſtes : mais le tréſor public fut confié à des mains rapaces ou peu exercées. Alors cette reſſource fut pouſſée plus loin qu'il ne convenoit. Inutilement, il fut créé, dans les pre-

miers temps, des impôts pour payer l'intérêt des obligations, pour retirer, à des époques convenues, les obligations elles-mêmes. De nouveaux besoins occasionnerent de nouvelles dettes. Les engagemens furent poussés presque généralement au-delà de tous les excès. Dans la Pensilvanie seule, les billets d'état conserverent, sans interruption, leur valeur entiere. Leur réputation fut altérée dans deux ou trois autres colonies, sans y être tout-à-fait détruite. Mais dans les deux Carolines & dans les quatre provinces qui forment ce qu'on appelle plus particuliérement la Nouvelle-Angleterre, ils se trouverent tellement avilis par leur abondance, qu'ils n'y avoient plus de cours à aucun prix. Massachuset, qui avoit pris l'Isle-Royale sur la France, reçut de la métropole, en dédommagement, 4,050,000 liv. Avec ce numéraire, il retira de son papier une somme douze fois plus forte; & ceux qui reçurent l'argent crurent avoir fait un très-bon marché. Le parlement, qui voyoit le désordre, fit quelques efforts pour y remédier. Jamais ces mesures ne réussirent que très-imparfaitement. Une combinaison plus efficace, que toutes celles qu'une politique bonne ou mauvaise enfanta, auroit été, sans doute, de briser les fers qui enchaînoient l'industrie intérieure, le commerce extérieur de tant de grands établissemens.

XXXVII. Regles auxquelles on avoit assujetti l'industrie intérieure & le commerce extérieur de l'Amérique Septentrionale.

Les premiers colons qui peuplerent l'Amérique Septentrionale, se livrerent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossieres. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méri-

toit. Il y eut des hommes assez courageux, pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce seroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le temps que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chasse ne fournissant pas à toute l'étendue de leurs besoins, c'étoit les réduire à la misere, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie; enfin, que la prohibition des manufactures, ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naissant, qu'à en diminuer ou en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient songer à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes, étoit sans replique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des restrictions qui laissoient percer les regrets de l'avidité, à travers les dehors de la justice. Toute communication, à cet égard, fut sévérement interdite entre les provinces. On leur défendit, sous les peines les plus graves, de verser de l'une dans l'autre, aucune espece de laine, soit en nature, soit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux oserent franchir ces barrieres. Pour arrêter ce qu'on appelloit un désordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient, si petit & si cruel, des réglemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après sept ans d'apprentissage; un maître ne put avoir plus de deux apprentis à la fois, ni employer aucun esclave dans son attelier.

Les mines de fer, qui semblent mettre sous la main des hommes le sceau de leur indépendance, furent soumises à des restrictions plus sévères encore. Il

ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuſes dans la métropole. Sans creuſets pour le fondre, ſans machines pour le tourner, ſans marteaux & ſans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne fût dans un péril évident de naufrage, ou chargé d'or & d'argent, ne devoit pas entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaiſſeaux Anglois, eux-mêmes, n'y étoient pas reçus, s'ils ne venoient directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui alloient en Europe, ne pouvoient rapporter chez elles que des marchandiſes tirées de la métropole. On n'exceptoit de cette proſcription que les vins de Madere, des Açores ou des Canaries, & les ſels néceſſaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient originairement aboutir toutes en Angleterre. Des conſidérations puiſſantes engagerent le gouvernement à ſe relâcher de cette extrême ſévérité. Il fut permis aux colons de porter directement au ſud du cap Finiſtere, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poiſſon ſalé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions étoient réſervées pour la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur fut fermée par un acte parlementaire.

Le ſénat, qui repréſente la nation, vouloit avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'eſt par cette autorité qu'il prétendoit régler les liaiſons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, en-

tre les parties éparſes d'un empire immenſe. Une puiſſance, en effet, devoit ſtatuer, en dernier reſſort, ſur les relations qui pouvoient nuire ou ſervir au bien général de la ſociété toute entiere. Le parlement étoit le ſeul corps qui pût s'arroger ce pouvoir important. Mais il devoit l'exercer, à l'avantage de tous les membres de la confédération ſociale. Cette maxime eſt inviolable, ſur-tout dans un état où tous les pouvoirs ſont inſtitués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'écarta de ce principe d'impartialité, qui ſeul peut conſerver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre; lorſqu'on obligea les colonies à verſer dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être conſommées; lorſqu'on les força à tirer de la métropole toutes les marchandiſes, même celles qui lui venoient des nations étrangeres. Cette impérieuſe & ſtérile contrainte, chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus, arrêta néceſſairement leur activité, & diminua par conſéquent leur aiſance; & c'eſt pour enrichir quelques marchands ou quelques commiſſionnaires de la métropole, qu'on ſacrifia les droits & les intérêts des colonies! Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit conſommer; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandiſes qui ſortoient de ſes fabriques. Juſques-là, toute ſoumiſſion étoit reconnoiſſance; au delà, toute obligation étoit violence.

Auſſi la tyrannie enfanta-t-elle la contrebande. La tranſgreſſion eſt le premier effet des loix injuſtes. En vain on répéta cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe

fondamental de leur établiſſement, à toute raiſon politique, aux vues expreſſes de la loi. En vain on établit dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas ; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le fruſtrant de ſon gain légitime. En vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raiſon & de l'équité, prévalut ſur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiſcal. Les marchandiſes de l'étranger, clandeſtinement introduites dans le nord de l'Amérique Angloiſe, monterent au tiers ou plus de celles qui payoient les droits.

Une liberté indéfinie, ou ſeulement reſtreinte à de juſtes bornes, auroit arrêté les liaiſons prohibées, dont on ſe plaignoit ſi fortement. Alors les colonies ſeroient arrivées à un état d'aiſance, qui leur eût permis de ſe libérer d'une dette de cent vingt à cent trente millions de livres qu'elles avoient contractée envers la métropole. Alors, elles en auroient tiré, chaque année, pour plus de quarante-cinq millions de marchandiſes, ſomme à laquelle leurs demandes s'étoient élevées, aux époques les plus proſperes. Mais, au-lieu de voir adoucir leur ſort comme ils ne ceſſoient de le demander, ces grands établiſſemens ſe virent menaçés d'une impoſition.

XXXVIII. Etat de détreſſe où ſe trouve l'Angleterre en 1763.

L'Angleterre ſortoit d'une longue & ſanglante guerre, où ſes flottes avoient arboré le pavillon de la victoire ſur toutes les mers, où une domination déjà trop vaſte s'étoit accrue d'un territoire immenſe dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en impoſer au dehors : mais au dedans la nation étoit réduite à gémir de ſes acquiſitions & de ſes triomphes. Ecraſée ſous le fardeau d'une dette de

5,330,000,000 livres qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 livres, elle pouvoit à peine ſuffire aux dépenſes les plus néceſſaires avec 130,000,000 livres qui lui reſtoient de ſon revenu; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une conſiſtance aſſurée.

Les terres reſtoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un temps de paix. On avoit mis de nouvelles taxes ſur les maiſons & ſur les fenêtres. Le contrôle des actes peſoit ſur tous les biens fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer: tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amuſement payoit plus qu'on ne l'auroit cru poſſible. Pour ſe dédommager du ſacrifice qu'il avoit fait à la conſervation des citoyens, en prohibant les liqueurs ſpiritueuſes, le fiſc s'étoit jetté ſur la dreche, ſur le cidre, ſur la biere, ſur toutes les boiſſons à l'uſage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la ſortie. Les matieres premieres & la main-d'œuvre étoient montées à ſi haut prix dans la Grande-Bretagne, que ſes négocians ſe voyoient ſupplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé juſqu'alors de concurrence. Les bénéfices de ſon commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au deſſus de cinquante-ſix millions; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des ſommes placées par les étrangers dans ſes fonds publics.

Les reſſorts de l'état étoient forcés. Les muſcles du corps politique éprouvant à la fois une tenſion violente, étoient en quelque maniére ſortis de leur place. C'étoit un moment de criſe. Il falloit laiſſer reſpirer les peuples. On ne pouvoit pas les ſoula-

ger par la diminution des dépenſes. Celles que faiſoit le gouvernement étoient néceſſaires, ſoit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de ſang, au prix de tant d'argent; ſoit pour contenir la maiſon de Bourbon, aigrie par les humiliations de la derniere guerre, par les ſacrifices de la derniere paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer, & la ſécurité du préſent, & la proſpérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au ſecours de la métropole. Cette vue étoit ſage & juſte.

XXXIX. L'Angleterre appelle ſes colonies à ſon ſecours.

Les membres d'une confédération doivent tous contribuer à ſa défenſe & à ſa ſplendeur, ſelon l'étendue de leurs facultés, puiſque ce n'eſt que par la force publique que chaque claſſe peut conſerver l'entiere & paiſible jouiſſance de ce qu'elle poſſede. L'indigent y a ſans doute moins d'intérêt que le riche : mais il y a d'abord l'intérêt de ſon repos, & enſuite celui de la conſervation de la richeſſe nationale qu'il eſt appellé à partager par ſon induſtrie. Point de principe ſocial plus évident; & cependant point de faute politique plus commune que ſon infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumieres & la conduite des gouvernemens?

Du vice de la puiſſance légiſlative qui exagere l'entretien de la force publique, & uſurpe pour ſes fantaiſies une partie des fonds deſtinés à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la ſubſiſtance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes, au nom de l'état, proſtitués dans les cours à l'intérêt & au vice, vont groſſir le faſte d'une troupe d'hommes qui flattent, haïſſent & corrompent leur maître; vont dans des mains plus viles encore payer le ſcandale & la honte de ſes plaiſirs. On les prodigue pour un appareil de

grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle ; pour des fêtes, ressource de l'oisiveté impuissante au milieu des soins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une portion, il est vrai, se donne aux besoins publics ; mais l'incapacité distraite les applique sans jugement comme sans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour cesser de l'être, souffre dans l'impôt une distribution injuste, une perception qui n'est elle-même qu'une oppression de plus. Alors tout sentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le prince & les sujets. Ceux qui levent les revenus de l'état ne paroissent plus que les ennemis du citoyen. Il défend sa fortune de l'impôt, comme il la défendroit d'une invasion. Tout ce que la ruse peut dérober à la force, paroît un gain légitime ; & les sujets corrompus par le gouvernement usent de représailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils sont eux-mêmes dupes & victimes. Le fisc insatiable & ardent, moins satisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuse, poursuit avec cent mains ce qu'une seule ose lui dérober. Il joint l'activité de la puissance à celle de l'intérêt. Les vexations se multiplient. Elles se nomment châtiment & justice ; & le monstre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichissent. Heureux le souverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à son peuple un compte fidele de l'emploi des sommes qu'il en exigeroit. Mais ce souverain n'a point encore paru ; & sans doute il ne se montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'état qui le protege, n'en est pas moins nécessaire & sacrée ; &

aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple ; & jamais le miniſtere Britannique n'avoit eu recours à elles, ſans en obtenir les ſecours qu'il ſollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes, puiſque la conceſſion étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les aſſemblées de chaque établiſſement. La mere-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres diſpendieuſes & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé ſa tranquillité. Elle avoit eu des adminiſtrateurs audacieux & corrompus, malheureuſement diſpoſés à élever l'autorité du trône ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient ſuccédées, ſans qu'on eût ſongé à attaquer un uſage affermi par deux ſiecles d'une heureuſe expérience.

Les provinces du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette maniere de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuſe ou erronée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité eſt un art délicat qui demande plus de circonſpection qu'on ne penſe. Ceux qui gouvernent ſont trop accoutumés peut-être à mépriſer les hommes. Ils les regardent trop comme des eſclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le ſont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne ſe redreſſent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puiſſance n'a d'autre appui que l'opinion ; que la force de ceux qui gouvernent n'eſt réellement que la force de ceux qui ſe laiſſent gouverner. N'avertiſſez pas les peuples diſtraits par les travaux, ou endormis

dans les chaînes, de lever les yeux jusqu'à des vérités trop redoutables pour vous ; & quand ils obéissent ne les faites pas souvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible sera venu ; dès qu'ils auront pensé qu'ils ne sont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs sont faits pour eux ; dès qu'une fois ils auront pu se rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime : *Nous ne voulons pas de cette loi, cet usage nous déplaît* ; point de milieu, il vous faudra par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans ; & votre autorité désormais détestée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choisir de la part des peuples que l'insolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une administration sage est donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions sont la propriété la plus chere des peuples, propriété plus chere que leur fortune même. Elle peut travailler sans doute à les rectifier par les lumieres, à les changer par la persuasion, si elles diminuent les forces de l'état. Mais il n'est pas permis de les contrarier sans nécessité ; & il n'y en eut jamais pour rejetter le système adopté par l'Amérique Septentrionale.

En effet, soit que les diverses contrées de ce Nouveau-Monde fussent autorisées, comme elles le souhaitoient, à envoyer des représentans au parlement, pour y délibérer avec leurs concitoyens sur les besoins de tout l'empire Britannique ; soit qu'elles continuassent à examiner dans leur propre sein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution ; il n'en pouvoit résulter aucun embarras pour le fisc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude ; & ces provinces se seroient vues légalement chargées de

la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le ſecond, le miniſtere diſpoſant des dignités, des emplois, des penſions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de réſiſtance à ſes volontés dans cet autre hémiſphere que dans le nôtre.

Cependant les maximes conſacrées en Amérique avoient une autre baſe que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes; ils s'appuyoient plus ſolidement encore ſur le droit qu'a tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de ſon aveu ou de celui de ſes repréſentans. Ce droit, qui devroit être celui de tous les peuples, puiſqu'il eſt fondé ſur le code éternel de la raiſon, remontoit par ſon origine juſqu'au regne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, ſous des rois féroces comme ſous des rois imbécilles, dans des momens de ſervitude comme dans des temps d'anarchie, il le réclama ſans ceſſe. On vit l'Anglois, ſous les Tudors, abandonner ſes droits les plus précieux & livrer ſa tête ſans défenſe à la hache des tyrans: mais jamais renoncer au droit de s'impoſer lui-même. C'eſt pour le défendre qu'il répandit des flots de ſang, qu'il détrôna ou punit ſes rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut ſolemnellement reconnu dans l'acte célébre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chaſſoit un roi deſpote, tracer les conditions du contrat entre une nation & le nouveau ſouverain qu'elle venoit de choiſir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus ſacrée, ſans doute, que tant de droits imaginaires que la ſuperſtition voulut ſanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'inſtrument & le rempart de ſa liberté. Elle penſoit, elle ſentoit que c'étoit la ſeule digue

qui pût à jamais arrêter le deſpotiſme ; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilege, le condamne à l'oppreſſion ; que les fonds levés en apparence pour ſa ſureté, ſervent tôt ou tard à ſa ruine. L'Anglois, en fondant ſes colonies avoit porté ces principes au-delà des mers ; & les mêmes idées s'étoient tranſmiſes à ſes enfans.

Ah ! ſi dans ces contrées même de l'Europe, où l'eſclavage ſemble depuis long-temps s'être aſſis au milieu des vices, des richeſſes & des arts ; où le deſpotiſme des armées ſoutient le deſpotiſme des cours ; où l'homme, enchaîné dès ſon berceau, garotté des doubles liens & de la ſuperſtition & de la politique n'a jamais reſpiré l'air de la liberté : ſi dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au ſort des états, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuſe qui a ſu en faire le fondement & la baſe de ſa conſtitution ; combien plus les Anglois, enfans de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs peres ? Ils ſavent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le ſol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un ſentiment favorable à ces idées. Diſperſés dans un continent immenſe ; libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vaſtes plaines de leurs déſerts, aux bords de ces forêts où tout eſt encore ſauvage & où rien ne rappelle ni la ſervitude ni la tyrannie de l'homme, ils ſemblent recevoir de tous les objets phyſiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs ces peuples livrés preſque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élevent & fortifient l'ame en donnant des mœurs ſimples, auſſi éloignés juſqu'à préſent de la richeſſe que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par

l'excès du luxe, ni par l'excès des beſoins. C'eſt dans cet état ſur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & ſe montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui ſemble être le garant le plus ſûr de tous les autres. Telle étoit la réſolution des Américains.

XL. L'Angleterre exige de ſes colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le miniſtere Britannique ignorât ces diſpoſitions; ſoit qu'il eſpérât que ſes délégués réuſſiroient à les changer, il ſaiſit le moment d'une paix glorieuſe pour exiger une contribution forcée de ſes colonies. Car, qu'on le remarque bien, la guerre heureuſe ou malheureuſe ſert toujours de prétexte aux uſurpations des gouvernemens, comme ſi les chefs des nations belligérantes s'y propoſoient moins de vaincre leurs ennemis que d'aſſervir leurs ſujets. L'an 1764 vit éclore ce fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit ſur du papier marqué & vendu au profit du fiſc.

Les provinces Angloiſes du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette uſurpation de leurs droits les plus précieux & les plus ſacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la conſommation de ce que leur fourniſſoit la métropole, juſqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppreſſeur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foibleſſe, ſont les plus ardentes à faire le ſacrifice de ce qui ſervoit à leur parure; & les hommes animés par cet exemple renoncent de leur côté à d'autres jouiſſances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue, pour ſe former à l'induſtrie dans des atteliers; & la laine, le lin, le coton, groſſiérement travaillés, ſont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette eſpece de conſpiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négocians dont les marchandiſes

chandiſes ſont ſans débouché, augmentent ſon inquiétude. Les ennemis du miniſtere appuyent ces mécontentemens ; & l'acte du timbre eſt révoqué après deux années d'un mouvement convulſif, qui dans d'autres temps auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies eſt de courte durée. Le parlement qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance, veut en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, ſoit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui ſont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent ſeptentrional ne ſont pas moins révoltés de cette innovation que de la premiere. Vainement leur dit-on que perſonne ne peut conteſter à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir ſur ſes exportations les droits qui conviennent à ſes intérêts, puiſqu'elle n'ôte point à ſes établiſſemens, ſitués au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandiſes aſſervies aux nouvelles taxes. Ce ſubterfuge paroît une dériſion à des hommes, qui purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent, ni ſe procurer par leur induſtrie, ni par des liaiſons étrangeres, les objets qu'on vient d'impoſer. Que ce ſoit dans l'Ancien ou dans le Nouveau-Monde que ce tribut ſoit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la choſe, & que leur liberté ne ſeroit pas moins attaquée de cette maniere que de celle qu'on a repouſſée avec ſuccès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper ; & ils ne veulent pas l'être. Ces ſophiſmes politiques leur paroiſſent ce qu'ils ſont, le maſque de la tyrannie.

Les nations, en général, ſont plus faites pour ſentir que pour penſer. La plupart ne ſe ſont jamais

aviſées d'analyſer la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéiſſent ſans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premieres aſſociations nationales leur étant inconnus, toute réſiſtance à leur volonté leur paroît un crime. C'eſt principalement dans les états où les principes de la légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement eſt ordinaire. L'habitude de croire favoriſe l'habitude de ſouffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un ſeul objet, il ſemble que la nature ſe venge de celui qui oſe ainſi la dégrader. Cette diſpoſition ſervile de l'ame s'étend à tout. Elle ſe fait un devoir de réſignation comme de baſſeſſe, & baiſant toutes les chaînes avec reſpect, tremble d'examiner ſes loix comme ſes dogmes. De même qu'une ſeule extravagance dans les opinions religieuſes ſuffit pour en faire adopter ſans nombre à des eſprits une fois déçus, une premiere uſurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins, qui peut le plus, peut le moins. C'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les abſurdités, en matiere de culte & de politique, ſe ſont introduites dans le monde pour écraſer les hommes. Auſſi le premier ſignal de la liberté chez les nations les a portées à ſecouer ces deux jougs à la fois; & l'époque où l'eſprit humain commença à diſcuter les abus de l'égliſe & du clergé, eſt celle où la raiſon ſentit enfin les droits des peuples, & où le courage eſſaya de poſer les premieres bornes au deſpotiſme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloiſes en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y ſavoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme; & le miniſtere Britannique la violant, il falloit néceſſairement qu'un

peuple tout compoſé de citoyens ſe ſoulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulerent, ſans qu'aucune des taxes, qui bleſſoient ſi vivement les Américains, fût perçue. C'étoit quelque choſe : mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné ; & cette ſatisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réſerve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entiérement la ſupériorité de la métropole ſur ſes colonies : car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

XLI. Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ſes colonies. Meſures qu'elles prennent pour lui réſiſter.

Le miniſtere, trompé par ſes délégués, croyoit ſans doute les diſpoſitions changées dans le Nouveau-Monde, lorſqu'en 1773, il ordonna la perception de l'impôt ſur le thé.

A cette nouvelle, l'indignation eſt générale dans l'Amérique Septentrionale. Dans quelques provinces, on arrête des remercîmens pour les navigateurs qui avoient refuſé de prendre ſur leurs bords cette production. Dans d'autres, les négocians auxquels elle eſt adreſſée refuſent de la recevoir. Ici, on déclare ennemi de la patrie quiconque oſera la vendre. Là, on charge de la même flétriſſure ceux qui en conſerveront dans leurs magaſins. Pluſieurs contrées renoncent ſolemnellement à l'uſage de cette boiſſon. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reſte de cette feuille, juſqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou ſix millions ; & il n'en fut pas débarqué une ſeule caiſſe. Boſton fut le principal théâtre de ce ſoulevement. Ses habitans détruiſirent, dans le port même, trois cargaiſons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ſes droits que le reſte de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ſes privileges, étoit repouſſée ſans ménagement. Cette réſiſtance, quelquefois accompagnée de troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le miniſtere qui avoit des vengeances à exercer, ſaiſit trop vivement la circonſtance d'un excès blâmable; & il en demanda au parlement une punition ſévere.

Les gens modérés ſouhaitoient que la cité coupable fût ſeulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans ſa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légere; & le 13 Mars 1774, il fut porté un bill qui fermoit le port de Boſton, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudiſſoit d'une loi ſi rigoureuſe, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Boſtoniens à cet eſprit de ſervitude qu'on avoit travaillé vainement juſqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis perſéveroient dans leurs prétentions, leurs voiſins profiteroient avec empreſſement de l'interdit jetté ſur le principal port de la province. Au pis aller, les autres colonies, depuis long-temps jalouſes de celles de Maſſachuſet, l'abandonneroient avec indifférence à ſon triſte ſort, & recueilleroient le commerce immenſe que ſes malheurs feroient refluer ſur elles. De cette maniere ſeroit rompue l'union de ces divers établiſſemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de conſiſtance, au gré de la métropole.

L'attente du miniſtere fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impoſe quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faiſoit que

gronder au loin, ſe ſoumettent ſouvent lorſqu'il vient à fondre ſur eux. C'eſt alors qu'ils peſent les avantages & les déſavantages de la réſiſtance; qu'ils meſurent leurs forces & celles de leurs oppreſſeurs; qu'une terreur panique ſaiſit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner; qu'ils élevent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent; que la diviſion s'éleve entre les eſprits, & que la ſociété ſe partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent ſous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce ſang avec une douce ſatisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guere de complices que chez les peuples déjà corrompus. Ce ſont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'eſt la molleſſe qui s'épouvante & n'oſe faire l'échange de ſon repos contre des périls honorables. C'eſt la vile ambition de commander qui prête ſes bras au deſpotiſme, & conſent à être eſclave pour dominer; à livrer un peuple pour partager ſa dépouille; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'eſt ſurtout l'indifférente & froide perſonnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'eſt toujours le gouvernement qui la fait naître : c'eſt elle qui, par principe, ſacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un ſiecle & de la poſtérité à la jouiſſance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une ſociété opulente & voluptueuſe, d'une ſociété vieillie & parvenue à ſon dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurerent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la réſolution de ſoutenir leurs droits avec plus d'accord & de conſtance.

A Boſton, les eſprits s'exaltent de plus en plus.

Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentiſſent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit ſans doute un ſpectacle intéreſſant pour la philoſophie de voir que dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la ſuperſtition a béni les chaînes des peuples, où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit ſa voix pour défendre les privileges d'une nation opprimée; & ſi l'on peut croire que la divinité daigne abaiſſer ſes regards ſur les malheureuſes querelles des hommes, elle aimoit mieux ſans doute voir ſon ſanctuaire conſacré à cet uſage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adreſſoient ſes miniſtres. Ces diſcours devoient produire un grand effet; & lorſqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppreſſion, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Maſſachuſet dédaignent juſqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du déſaſtre de la capitale. Ils ne ſongent qu'à reſſerrer avec les Boſtoniens les liens qui les uniſſent, diſpoſés à s'enſevelir ſous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laiſſer porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cauſe de Boſton; & leur affection augmente à proportion du malheur & des ſouffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de choſe près d'une réſiſtance ſi ſévérement punie, elles ſentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'eſt que différée; & que toute la grace, dont peut ſe flatter la plus favoriſée, ſera d'être la derniere ſur qui s'appeſantira un bras oppreſſeur.

Ces diſpoſitions à un ſoulevement général ſont augmentées par l'acte contre Boſton, qu'on voit cir-

culer dans tout le continent ſur du papier bordé de noir, emblême du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude ſe communique d'une maiſon à l'autre. Les citoyens ſe raſſemblent & converſent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, ſortent de toutes les preſſes.

» Les ſévérités du parlement Britannique contre » Boſton, dit-on dans ces imprimés, doivent faire » trembler toutes les provinces Américaines. Il ne » leur reſte plus qu'à choiſir entre le fer, le feu, » les horreurs de la mort, & le joug d'une obéiſ- » ſance lâche & ſervile. La voilà enfin arrivée cette » époque d'une révolution importante, dont l'é- » vénement heureux ou funeſte fixera à jamais les » regrets ou l'admiration de la poſtérité.

» Serons-nous libres, ſerons-nous eſclaves? C'eſt » de la ſolution de ce grand problême que va dé- » pendre, pour le préſent, le ſort de trois millions » d'hommes, & pour l'avenir la félicité ou la mi- » ſere de leurs innombrables deſcendans.

» Réveillez-vous donc, ô Américains! jamais la » région que vous habitez ne fut couverte d'auſſi » ſombres nuages. On vous appelle rebelles, parce » que vous ne voulez être taxés que par vos re- » préſentans. Juſtifiez cette prétention par votre » courage, ou ſcellez-en la perte de tout votre » ſang.

» Il n'eſt plus temps de délibérer. Lorſque la » main de l'oppreſſeur travaille ſans relâche à vous » forger des chaînes, le ſilence ſeroit un crime & » l'inaction une infamie. La conſervation des droits » de la république : voilà la loi ſuprême. Celui-là » ſeroit le dernier des eſclaves qui, dans le péril » où ſe trouve la liberté de l'Amérique, ne feroit » pas tous ſes efforts pour la conſerver. »

Cette diſpoſition étoit commune : mais l'objet

important, la choſe difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il ſe formât un concert de volontés qui donnât aux réſolutions de la dignité, de la force, de la conſiſtance. C'eſt ce concert qui, d'une multitude de parties éparſes & toutes faciles à briſer, compoſe un tout dont on ne vient point à bout, ſi l'on ne réuſſit à le diviſer, ou par la force ou par la politique. La néceſſité de ce grand enſemble fut ſaiſie par les provinces de New-Hamsphire, de Maſſachuſet, de Rhode-Iſland, de Connecticut, de New-York, de New-Jerſey, des trois comtés de la Delaware, de Penſilvanie, de Maryland, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auxquelles ſe joignit depuis la Georgie, envoyerent dans le mois de ſeptembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ſes colonies prennent, à cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne ſont plus quelques particuliers qui oppoſent une réſiſtance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'eſt la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les réſolutions priſes de part & d'autre échauffent de plus en plus les eſprits. L'animoſité augmente. Tout eſpoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés on aiguiſe le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémiſphere s'occupe de ſa défenſe. Les citoyens y deviennent ſoldats. Les matériaux de l'incendie s'amaſſent, & bientôt va ſe former l'embraſement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boſton, dans la nuit du 18 avril 1775, un dé-

tachement chargé de détruire un magaſin d'armes & de munitions, aſſemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il diſſipe ſans beaucoup d'efforts, continue rapidement ſa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il ſe voit aſſailli, dans un eſpace de quinze milles, par une multitude furieuſe, à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le ſang Anglois, tant de fois verſé en Europe par des mains Angloiſes, arroſe à ſon tour l'Amérique, & la guerre civile eſt engagée.

Sur le même champ de bataille ſont livrés, les mois ſuivans, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes de ces actions meurtrieres & dénaturées. Le congrès honore ſa cendre.

» Il n'eſt point mort, dit l'orateur, il ne mourra » pas cet excellent citoyen. Sa mémoire ſera éter- » nellement préſente, éternellement chere à tous » les gens de bien, à tous ceux qui aimeront leur » patrie. Dans le cours borné d'une vie de trente- » trois ans, il avoit déployé les talens de l'homme » d'état, les vertus d'un ſénateur, l'ame du héros. »

» Vous tous, qu'un même intérêt anime, appro- » chez-vous du corps ſanglant de Warren. Lavez » de vos pleurs ſes bleſſures honorables : mais ne » vous arrêtez pas trop long-temps auprès de ce » cadavre inanimé. Retournez dans vos demeures » pour y faire déteſter le crime de la tyrannie. » Qu'à cette peinture horrible, les cheveux de vos » enfans ſe dreſſent ſur leurs têtes; que leurs yeux » s'enflamment; que leurs fronts deviennent mena- » çans; que leurs bouches expriment l'indignation. » Alors, alors, vous leur donnerez des armes; & » votre dernier vœu ſera qu'ils reviennent vain- » queurs, ou qu'ils finiſſent comme Warren. »

Les troubles qui agitoient Maſſachuſet ſe répétoient dans les autres provinces. Les ſcenes n'y étoient pas, à la vérité, ſanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques : mais par-tout les Américains s'emparoient des forts, des armes, des munitions; par-tout ils expulſoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement; par-tout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroiſſoient favorables à la cauſe de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace juſqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François ſur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, juſqu'à faire une irruption dans cette vaſte région.

Tandis que de ſimples particuliers ou des diſtricts iſolés ſervent ſi utilement la cauſe commune, le congrès s'occupe du ſoin d'aſſembler une armée. Le commandement en eſt donné à George Waſington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuſes dans les guerres précédentes. Auſſi-tôt le nouveau général vole à Maſſachuſet, pouſſe de poſte en poſte les troupes royales, & les force à ſe renfermer dans Boſton. Six mille de ces vieux ſoldats, échappés au glaive, à la maladie, à toutes les miſeres, & preſſés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 mars 1776 avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un aſile dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtée, ainſi que la Floride, fidelle à ſes anciens maîtres.

XLII. Les colonies étoient en droit de ſe ſéparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.

Ce ſuccès fut le premier pas de l'Amérique Angloiſe vers la révolution. On commença à la déſirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la juſtifioient. Ces principes, nés en Europe & particuliérement en Angleterre, avoient été tranſplantés en Amérique par la philoſophie. On ſe ſervoit contre la métropole de ſes propres lumieres, & l'on diſoit :

Il faut bien ſe donner de garde de confondre enſemble les ſociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jetté comme au haſard ſur ce globe; environné de tous les maux de la nature; obligé ſans ceſſe de défendre & de protéger ſa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la ſtérilité de la terre qui lui refuſe des alimens, ou ſa malheureuſe fécondité qui fait germer ſous ſes pas des poiſons, enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui diſputent ſon ſéjour & ſa proie, & le combattant lui-même, ſemblent vouloir ſe rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître : l'homme dans cet état, ſeul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour ſa conſervation. Il a donc fallu qu'il ſe réunît & s'aſſociât avec ſes ſemblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'eſt par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à ſon uſage, contenu les fleuves, aſſervi les mers, aſſuré ſa ſubſiſtance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le ſervir, & repouſſé les autres loin de ſon empire, au fond des déſerts ou des bois, où leur nombre diminue de ſiecle en ſiecle. Ce qu'un homme ſeul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous enſemble ils conſervent leur ouvrage. Telle eſt l'origine, tels ſont l'avantage & le but de la ſociété.

Le gouvernement doit ſa naiſſance à la néceſſité de prévenir & de réprimer les injures que les aſſociés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'eſt la ſentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne ſoient troublés.

Ainſi la ſociété eſt née des beſoins des hommes, le gouvernement eſt né de leurs vices. La ſociété tend toujours au bien; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La ſociété eſt la premiere, elle eſt dans ſon origine indépendante & libre; le gouvernement a été inſtitué pour elle & n'eſt que ſon inſtrument. C'eſt à l'une à commander : c'eſt à l'autre à la ſervir. La ſociété a créé la force publique; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la conſacrer toute entiere à ſon uſage. Enfin, la ſociété eſt eſſentiellement bonne; le gouvernement, comme on le ſait, peut être & n'eſt que trop ſouvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux : cela n'eſt pas. Que nous avions tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'eſt que des droits, où il y a inégalité de talens ou de force, & nulle garantie, nulle ſanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes reſſources : cela n'eſt pas. Que nous étions doués indiſtinctement des mêmes moyens de défenſe : cela n'eſt pas; & je ne ſais pas en quel ſens il peut être vrai que nous jouiſſons des mêmes qualités d'eſprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure légiſlation, ce n'eſt pas de la détruire; c'eſt d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ſes enfans en marâtre; en créant des enfans débiles & des enfans forts, la nature n'a-t-elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie? Je ne crois pas qu'on puiſſe le nier; ſurtout ſi l'on remonte à un temps antérieur à toute légiſlation, temps où l'on verra l'homme auſſi paſſionné, auſſi déraiſonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les légiſla-

teurs ſe ſont-ils donc propoſé? D'obvier à tous les déſaſtres de ce germe développé, par une ſorte d'égalité artificielle, qui ſoumît ſans exception les membres d'une ſociété à une ſeule autorité impartiale. C'eſt un glaive qui ſe promene indiſtinctement ſur toutes les têtes: mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être phyſique qui le tînt.

Qu'en eſt-il réſulté? C'eſt que l'hiſtoire de l'homme civiliſé n'eſt que l'hiſtoire de ſa miſere. Toutes les pages en ſont teintes de ſang, les unes du ſang des oppreſſeurs, les autres du ſang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme ſe montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes eſpeces d'animaux ſubſiſtent aux dépens les unes des autres: mais les ſociétés des hommes n'ont pas ceſſé de s'attaquer. Dans une même ſociété, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne ſoit dévorée, quelles qu'aient été ou que ſoient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait oppoſées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque ſanction qu'elles puiſſent avoir reçue, ou du ſerment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, ſont-elles obligatoires pour leurs deſcendans? Il n'en eſt rien; & il eſt impoſſible que vous, Anglois, qui avez ſubi ſucceſſivement tant de révolutions différentes dans votre conſtitution politique, ballottés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'ariſtocratie, de l'ariſtocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie; il eſt impoſſible que vous puiſſiez, ſans vous accuſer de rebellion & de parjure, penſer autrement que moi.

Nous examinons les choſes en philoſophes; & l'on ſait bien que ce ne ſont pas nos ſpéculations

qui amenent les troubles civils. Point de ſujets plus patiens que nous. Je vais donc ſuivre mon objet, ſans en redouter les ſuites. Si les peuples ſont heureux ſous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils ſont malheureux, ce ne ſeront ni vos opinions, ni les miennes; ce ſera l'impoſſibilité de ſouffrir davantage & plus long-temps qui les déterminera à la changer, mouvement ſalutaire que l'oppreſſeur appellera révolte, bien qu'il ne ſoit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choiſit pour ſoi. On ne ſauroit vouloir ni choiſir pour un autre; & il ſeroit inſenſé de vouloir, de choiſir pour celui qui n'eſt pas encore né, pour celui qui eſt à des ſiecles de ſon exiſtence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de ſon pays, n'en puiſſe aller chercher ailleurs une meilleure. Point de ſociété qui n'ait à changer la ſienne, la même liberté qu'eurent ſes ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les ſociétés en ſont comme au premier moment de leur civiliſation. Sans quoi il y auroit un grand mal; que dis-je, le plus grand des maux ſeroit ſans remede. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur ſans fin. Concluez donc avec moi:

Qu'il n'eſt nulle forme de gouvernement, dont la prérogative ſoit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui créée hier, ou il a mille ans, ne puiſſe être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puiſſance, ſi reſpectable, ſi ſacrée qu'elle ſoit, autoriſée à regarder l'état comme ſa propriété.

Quiconque penſe autrement eſt un eſclave. C'eſt un idolâtre de l'œuvre de ſes mains.

Quiconque penſe autrement eſt un inſenſé, qui

ſe dévoue à une miſere éternelle, qui y dévoue ſa famille, ſes enfans, les enfans de ſes enfans, en accordant à ſes ancêtres le droit de ſtipuler pour lui lorſqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de ſtipuler pour ſes neveux qui ne ſont pas encore.

Toute autorité dans ce monde, a commencé ou par le conſentement des ſujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne preſcrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes eſt d'autant plus eſſentielle, que, par ſa nature, toute puiſſance tend au deſpotiſme, chez la nation même la plus ombrageuſe, chez vous, Anglois, oui chez vous.

J'ai entendu dire à un Wigh, fanatique peut-être; mais il échappe quelquefois aux inſenſés des paroles d'un grand ſens: je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais ſouverain, ou du moins un mauvais miniſtre, avec auſſi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de ſurpriſe qu'on y conduit le plus obſcur des malfaiteurs, la nation n'auroit de ſes droits, ni la juſte idée, ni la pleine jouiſſance qui convenoit à un peuple qui oſoit ſe croire ou s'appeller libre; & cependant une adminiſtration de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuſe, vous précipite impérieuſement & impunément dans les abymes les plus profonds.

La quantité de vos eſpeces circulantes eſt peu conſidérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez ſous toutes ſortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramaſſé dans votre tréſor, ſuffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne ſait par quel incroyable preſtige cette monnoie fictive ſe ſoutient. L'événement le plus frivole peut du ſoir au matin la jetter dans le décri. Il ne faut

qu'une alarme pour amener une banqueroute ſubite. Les ſuites affreuſes qu'auroit ce manque de foi, ſont au-deſſus de notre imagination. Et voilà l'inſtant qu'on vous déſigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'eſt-à-dire, pour vous ſuſciter à vous-même une guerre injuſte, inſenſée, ruineuſe. Que deviendrez-vous, lorſqu'une branche importante de votre commerce ſera détruite; lorſque vous aurez perdu un tiers de vos poſſeſſions; lorſque vous aurez maſſacré un ou deux millions de vos compatriotes; lorſque vos forces ſeront épuiſées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim; lorſque votre dette ſera augmentée & votre revenu diminué? Prenez-y garde, le ſang des Américains retombera tôt ou tard ſur vos têtes. Son effuſion ſera vengée par vos propres mains; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, *ce ſont des rebelles.....* Des rebelles! & pourquoi? parce qu'ils ne veulent pas être vos eſclaves. Un peuple ſoumis à la volonté d'un autre peuple qui peut diſpoſer à ſon gré de ſon gouvernement, de ſes loix, de ſon commerce; s'impoſer comme il lui plaît; limiter ſon induſtrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires eſt ſerf, oui il eſt ſerf; & ſa ſervitude eſt pire que celle qu'il ſubiroit ſous un tyran. On ſe délivre de l'oppreſſion d'un tyran ou par l'expulſion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chaſſe point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la ſuite eſt la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran eſt un monſtre à une ſeule tête, qu'on peut abattre d'un ſeul coup. La nation deſpote eſt une hydre à mille têtes qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppreſſion exercée par un tyran

rait raſſemble toute l'indignation ſur lui ſeul. Le même crime commis par une nombreuſe ſociété, en diſperſe l'horreur & la honte ſur une multitude qui ne rougit jamais. C'eſt le forfait de tous, ce n'eſt le forfait de perſonne ; & le ſentiment du déſeſpoir égaré ne ſait où ſe porter.

Mais ce ſont nos ſujets..... Vos ſujets ! pas plus que les habitans de la province de Galles, ne ſont les ſujets du comté de Lancaſtre. L'autorité d'une nation ſur une autre, ne peut être fondée que ſur la conquête, le conſentement général, ou des conditions propoſées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le conſentement des aïeux ne peut obliger les deſcendans, & il n'y a point de condition qui ne ſoit excluſive du ſacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'eſt d'un prix qui lui ſoit comparable. C'eſt le diſcours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent eſt la nôtre..... La vôtre ! c'eſt ainſi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais ſoit. La charte de conceſſion ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes ? Le faites-vous ? Mais il s'agit bien ici de conceſſions de chartres, qui accordent ce dont on n'eſt pas le maître, ce qu'en conſéquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonſtances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appellés à un pacte ſigné par leurs ancêtres ? Ou confeſſez la vérité de ce principe, ou rappellez les deſcendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chaſſer que nous n'ayons de nous ſéparer de vous, vous diſent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre ?

Ce ſont des ingrats, nous ſommes leurs fondateurs; nous avons été leurs défenſeurs; nous nous ſommes endettés pour eux..... dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défenſe, c'eſt comme vous auriez pris celle du ſultan de Conſtantinople, ſi votre ambition ou votre intérêt l'euſſent exigé. Mais ne ſe ſont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions; en recevant excluſivement vos marchandiſes au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre; en s'aſſujettiſſant aux prohibitions qui gênoient leur induſtrie, aux reſtrictions dont vous avez grevé leurs propriétés? Ne vous ont-ils pas ſecourus? Ne ſe ſont-ils pas endettés pour vous? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous? Lorſque vous leur avez adreſſé vos demandes, comme il convient d'en uſer avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé? Quand en avez-vous éprouvé des refus, ſi ce n'eſt lorſque leur appuyant la baïonnette ſur la poitrine, vous leur avez dit: *vos tréſors ou la vie; mourez ou ſoyez mes eſclaves.* Quoi! parce que vous avez été bienfaiſans, vous avez le droit d'être oppreſſeurs? Quoi! les nations auſſi ſe feront-elles de la reconnoiſſance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits? Ah! les particuliers peut-être, quoique ce ne ſoit point un devoir, peuvent dans des bienfaiteurs ſupporter des tyrans. Pour eux, il eſt beau, il eſt magnanime ſans doute de conſentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations eſt différente. Le bonheur public eſt la premiere loi, comme le premier devoir. La premiere obligation de ces grands corps eſt avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & juſtice aux individus qui les compoſent. Chaque enfant qui naît dans l'état, chaque nouveau citoyen qui vient reſpirer l'air de la pa-

trie qu'il s'eſt faite, ou que lui a donnée la nature, à droit au plus grand bonheur dont il puiſſe jouir. Toute obligation qui ne peut ſe concilier avec celle-là eſt rompue. Toute réclamation contraire eſt un attentat à ſes droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ſes ancêtres, s'il eſt deſtiné lui-même à être victime? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette dette uſuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entiere & ſa poſtérité, c'eſt renverſer toutes les idées d'ordre & de politique; c'eſt trahir toutes les loix de la morale, en invoquant ſon nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre? Commandez-vous à Hanovre? Toutes les républiques de la Grece furent liées par des ſervices réciproques: aucune exigea-t-elle en reconnoiſſance le droit de diſpoſer de l'adminiſtration de la république obligée?

Notre honneur eſt engagé..... Dites celui de vos mauvais adminiſtrateurs, & non le vôtre. En quoi conſiſte le véritable honneur de celui qui s'eſt trompé? Eſt-ce à perſiſter dans ſon erreur ou à la reconnoître? Celui qui revient au ſentiment de la juſtice, a-t-il à rougir? Anglois, vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richeſſe eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, ſubjugués par l'opulence, vos armes ſeroient devenues inutiles. Mais quel inſtant avez-vous pris pour les attaquer? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conſerver.

Mais plus tard ils ſeroient devenus plus nombreux..... J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté? L'aſſerviſſement d'un peuple que le temps affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le

ſouvenir de vos atrocités ſera récent; & le fruit vous en ſera ravi. Alors, il ne vous reſtera que la honte & le remords. Il eſt un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'eſt que les grandes maſſes donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, ſi alors les Américains entreprenoient ſur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui ſur eux : que diriez-vous? Préciſément ce qu'ils vous diſent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus ſolides dans la vôtre?

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos conſtitutions.... Les ont-ils faites? Peuvent-ils les changer?

Nous y obéiſſons bien, ſans avoir eu dans le paſſé, & ſans avoir pour le préſent aucune influence ſur elles.... C'eſt-à-dire, que vous êtes des eſclaves, & que vous ne pouvez pas ſouffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la poſition des Américains avec la vôtre. Vous avez des repréſentans, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & perſonne ne ſtipule pour eux. Si les voix ſont achetées & vendues, c'eſt une excellente raiſon pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous.... Ne l'êtes-vous pas d'eux?

Jamais ils ne pourront ſe ſoutenir ſans nous... Si cela eſt, demeurez tranquilles. La néceſſité vous les ramenera.

Et ſi nous ne pouvions ſubſiſter ſans eux... Ce ſeroit un grand malheur : mais les égorger pour vous en tirer, c'eſt un ſingulier expédient.

C'eſt pour leur intérêt, c'eſt pour leur bien que nous ſéviſſons contre eux, comme on ſévit contre des enfans inſenſés.... Leur intérêt! leur bien! Et

qui vous a constitués juges de ces deux objets qui les touchent de si près & qu'ils doivent connoître mieux que vous? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maison d'un autre, par la raison qu'il est lui homme de beaucoup de sens, & que personne n'est plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez son voisin, ne seroit-on pas en droit de le prier de se retirer & de se mêler de ses propres affaires? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui sous prétexte de régir voulût usurper? S'il ne cachoit sous le masque de la bienveillance que des vues pleines d'injustice, telles, par exemple, que de se tirer de presse aux dépens de son concitoyen?

Nous sommes la mere-patrie.... Quoi toujours les noms les plus saints pour servir de voile à l'ambition & à l'intérêt! La mere-patrie! Rempliſſez-en donc les devoirs. Au reste, la colonie est formée de différentes nations, entre lesquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuseront ce titre; & toutes vous diront à la fois: il y a un temps où l'autorité des peres & des meres sur leurs enfans cesse; & ce temps est celui où les enfans peuvent se pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir sous une tutelle qui n'auroit pas de fin. Si du moins cette tutelle ne se changeoit pas pour nous en une contrainte insupportable; si notre avantage n'étoit pas sans cesse sacrifié au vôtre; si nous n'avions pas à souffrir une foule d'oppressions de détail de la part des gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez; si la plupart en arrivant dans nos climats, ne nous apportoient pas des caracteres avi-

lis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'insolence de tyrans ſubalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent ſe dédommager dans un Nouveau-Monde, en y exerçant une puiſſance trop ſouvent arbitraire. Vous êtes la mere-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naiſſantes. La nature, en nous favoriſant, trompe vos vœux ſecrets; ou plutôt, vous voudriez que nous reſtaſſions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fuſſions des eſclaves robuſtes pour vous ſervir & fournir ſans ceſſe à votre avidité de nouvelles ſources de richeſſes. Eſt-ce donc là une mere? Eſt-ce une patrie? Ah, dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un inſtinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mere, ne dévore pas du moins ceux qu'elle a fait naître.

En ſouſcrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils ſeroient plus heureux que nous.... Et pourquoi non? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils ſe corrompent? Si vous penchez vers l'eſclavage, faut-il auſſi qu'ils vous imitent? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne conféreriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puiſſance, à votre ſouverain? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur deſpote, comme vous l'avez déclaré par un acte ſolemnel deſpote du Canada? Faudroit-il alors qu'ils ratifiaſſent cette extravagante conceſſion? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéiſſent au ſouverain que vous leur auriez donné, & qu'ils priſſent les armes contre vous s'il l'ordonnoit? Le roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y ſauroit publier une loi ſans ſon conſentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'incon-

vénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous arrivera, ſi votre gouvernement ſe perfectionne? Quel avantage trouvez-vous à les aſſujettir à une conſtitution vicieuſe?

Vicieuſe ou non, cette conſtitution, nous l'avons; & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois: ſans quoi chacune de nos provinces ſe gouvernant à ſa maniere, ayant ſes loix & prétendant à l'indépendance, nous ceſſons de former un corps national, & nous ne ſommes plus qu'un amas de petites républiques iſolées, diviſées, ſans ceſſe ſoulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puiſſant, capable de tenter cette entrepriſe, nous l'avons à notre porte....

S'il eſt à votre porte, il eſt loin des Américains. Un privilege qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en eſt pas moins un privilege. Mais ſéparées de la Grande-Bretagne par des mers immenſes, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos conſtitutions? Qu'eſt-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre ſécurité? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'eſt encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix lorſqu'ils en ſont vexés; vous les foulez aux pieds lorſqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorſqu'on porte la moindre atteinte à ce privilege, vous pouſſez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger; & vous portez le poignard ſur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer. Vos ports ſont ouverts

à toutes les nations; & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandiſes ſe rendent partout où il vous plaît; & les leurs ſont forcées de paſſer chez vous. Vous manufacturez; & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achetent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans; & parce que votre compagnie des Indes périclitoit, il falloit que les Américains réparaſſent ſes pertes. Et vous les appellez vos concitoyens; & c'eſt ainſi que vous les invitez à recevoir votre conſtitution. Allez, allez. Cette unité, cette ligue qui vous ſemble ſi néceſſaire n'eſt que celle des animaux imbécilles de la fable, entre leſquels vous vous êtes réſervé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laiſſés entraîner à remplir de ſang & de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous perſuader que tant de forfaits n'ont pas été les conſéquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace ameneroit tremblans & conſternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes puſillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raiſon de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave ſecouant le joug Eſpagnol; & ce joug, vous ſeriez étonnés, vous leurs deſcendans, que vos compatriotes, vos freres, ceux qui ſentoient votre ſang circuler dans leurs veines euſſent préféré d'en arroſer la terre & de mourir plutôt que de vivre eſclaves? Un étranger, ſur le-

quel vous euſſiez formé les mêmes prétentions, vous auroit déſarmés, ſi, vous montrant ſa poitrine nue, il vous eût dit : *enfonce le poignard ou laiſſe-moi libre ;* & vous égorgez votre frere ; & vous l'égorgez ſans remords parce qu'il eſt votre frere ! Anglois ! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de ſa liberté & attentant à la liberté d'autrui. Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'eſt l'homme libre ? Hélas ! nous n'y ſommes que trop diſpoſés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-tout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, ſi vous êtes les plus forts, c'eſt que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élevent de toutes les contrées de la terre.

Puiſque les mers n'ont pas englouti vos fiers ſatellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'éleve dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le ſalut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains ! qu'on voie inceſſamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en eſt temps ; expiez l'ancien fanatiſme qui a déſolé & ravagé l'Amérique, par un fanatiſme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui eſt le principe de la juſtice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour ſacré de la liberté ; il ne veut pas que la ſervitude aviliſſe & défigure ſon plus bel ouvrage. Si l'apothéoſe eſt due à l'homme, c'eſt à celui ſans doute qui combat & meurt pour ſon pays. Mettez ſon image dans vos temples, appro-

chez-la des autels. Ce ſera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour ſoit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura verſé ſon ſang pour vous rendre libres. Votre poſtérité le lira un jour avec un ſaint reſpect : elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naiſſance nous entendiſſions des chaînes retentir ſur notre berceau.

XLIII. Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorſqu'elle vit la fermentation de ſes colonies,

Lorſque la cauſe de vos colonies étoit débattue dans les aſſemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adreſſer; le voici.

» Je ne vous parlerai point, Meſſieurs, de la » juſtice ou de l'injuſtice de vos prétentions. Je ne » ſuis pas aſſez étranger aux affaires publiques pour » ignorer que cet examen préliminaire & ſacré dans » toutes les autres circonſtances de la vie, ſeroit » déplacé & ridicule dans celle-ci. Je ne recher- » cherai point quel eſpoir vous pouvez avoir de » réuſſir, & ſi vous ſerez les plus forts, quoique ce » ſujet vous parût peut-être de quelque importan- » ce, & que je puſſe vraiſemblablement m'en pro- » mettre votre attention. Je ferai plus. Je ne com- » parerai point les avantages de votre ſituation ſi » elle réuſſit, avec les ſuites qu'elle aura ſi vous » manquez de ſuccès. Je ne vous demanderai point » juſqu'à quand vous avez réſolu de ſervir vos en- » nemis. Mais je ſuppoſerai tout d'un coup que » vous avez réduit vos colonies au degré de ſer- » vitude que vous en exigez. Apprenez-moi ſeu- » lement comment vous les y fixerez. Par une ar- » mée ſubſiſtante? Mais cette armée qui vous épui- » ſera d'hommes & d'argent, ſuivra-t-elle ou ne

» ſuivra-t-elle pas l'accroiſſement de la population ? » il n'y a que deux réponſes à faire à ma queſtion ; » & de ces deux réponſes, l'une me ſemble abſurde, & l'autre vous ramene au point où vous êtes. » J'y ai beaucoup réfléchi ; & ſi je ne me trompe, » j'ai découvert le ſeul parti raiſonnable & ſûr que » vous ayez à prendre. C'eſt auſſi-tôt que vous » vous ſerez rendus les maîtres, d'arrêter les progrès de la population, puiſqu'il vous paroît plus » avantageux, plus honnête & plus décent de dominer ſur un petit nombre d'eſclaves, que d'avoir pour égaux & pour amis une nation d'hommes libres.

» Mais, me demanderez-vous, comment arrête-» t-on les progrès de la population ? L'expédient » pourroit révolter des ames foibles, des eſprits » puſillanimes : mais heureuſement il n'en eſt point » dans cette auguſte aſſemblée. C'eſt d'égorger ſans » pitié la plus grande partie de ces indignes rebelles, & de réduire le reſte à la condition des negres. Ces braves & généreux Spartiates, ſi vantés dans les hiſtoires anciennes & modernes, vous » en ont donné l'exemple. Comme eux, la tête enveloppée de leur manteau, nos concitoyens & » nos ſatellites iront la nuit clandeſtinement maſſacrer les enfans de nos Ilotes à côté de leurs peres, ſur le ſein de leurs meres ; & ne laiſſeront » vivre que le nombre ſuffiſant pour leurs travaux » & notre ſûreté. «

Anglois ! vous frémiſſez à cette horrible propoſition, & vous demandez quel parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous convient. Si le reſſentiment, excité par vos barbaries, peut ſe calmer ; ſi les Américains peuvent fermer les yeux ſur les ravages qui les entourent ; ſi, en marchant ſur les ruines de leurs villes incendiées,

de leurs habitations détruites, ſur les oſſemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes; ſi, en reſpirant l'odeur du ſang que vos mains ont verſé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre deſpotiſme; s'il leur eſt permis de prendre la moindre confiance dans vos diſcours, & de ſe perſuader que vous avez ſincérement renoncé à l'injuſtice de vos prétentions, commencez par rappeller vos aſſaſſins ſoudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés; écartez vos vaiſſeaux de leurs côtes; & s'il eſt un citoyen ſage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans ſa main, qu'il ſe préſente & qu'il diſe.

» O vous, nos concitoyens & nos anciens amis, » permettez-nous ce titre, nous l'avons profané, » mais notre repentir nous rend dignes de le re- » prendre, & nous aſpirons déſormais à la gloire » de le conſerver. Nous confeſſons en préſence de » ce ciel & de cette terre qui en ont été les té- » moins, nous confeſſons que nos prétentions ont » été injuſtes & nos procédés barbares. Oubliez- » les comme nous. Relevez vos remparts & vos » fortereſſes. Raſſemblez-vous dans vos paiſibles » habitations. Effaçons juſqu'à la derniere goutte » du ſang qui a coulé. Nous admirons l'eſprit gé- » néreux qui vous a dirigés. C'eſt le même auquel » dans des circonſtances ſemblables nous avons dû » notre ſalut. Oui, c'eſt à ces marques ſur-tout que » nous vous reconnoiſſons pour nos concitoyens & » pour nos freres. Vous voulez être libres; ſoyez » libres. Soyez-le dans toute l'étendue que nous » avons attachée nous-mêmes à ce nom ſacré. Ce » n'eſt pas de nous que vous tenez ce droit. Nous » ne pouvons ni vous le donner, ni vous le ravir. » Vous l'avez reçu comme nous de la nature, que » le crime & le fer des tyrans peuvent combattre,

» mais que le crime & le fer des tyrans ne peu-
» vent détruire. Nous ne prétendons à aucune sorte
» de supériorité sur vous. Nous n'aspirons qu'à
» l'honneur de l'égalité. Cette gloire nous suffit.
» Nous connoissons trop bien le prix inestimable
» de nous gouverner par nous-mêmes, pour vou-
» loir désormais vous en dépouiller.

» Maîtres & arbitres suprêmes de votre législa-
» tion, si vous pouvez dans vos états vous créer
» un meilleur gouvernement que le nôtre, nous
» vous en félicitons d'avance. Votre bonheur ne
» nous inspirera d'autre sentiment que le désir de
» vous imiter. Formez-vous des constitutions adap-
» tées à votre climat, à votre sol, à ce monde nou-
» veau que vous civilisez. Qui peut mieux connoî-
» tre que vous vos propres besoins? Des ames fie-
» res & vertueuses telles que les vôtres ne doivent
» obéir à d'autres loix qu'à celles qu'elle se donne-
» ront elles-mêmes. Tout autre joug seroit indigne
» d'elles. Réglez vous-mêmes vos taxes. Nous ne
» vous demandons que de vous conformer à notre
» usage dans l'assiete de l'impôt. Nous vous pré-
» senterons l'état de nos besoins; & vous assigne-
» rez de vous-mêmes la juste proportion entre vos
» secours & vos richesses.

» D'ailleurs, exercez votre industrie, comme
» nous exerçons la nôtre; exercez-la sans limites.
» Mettez à profit les bienfaits de la nature & les
» contrées fécondes que vous habitez. Que le fer
» de vos mines, les laines de vos troupeaux, la
» dépouille des animaux sauvages errans dans vos
» bois, façonnés dans vos manufactures, prennent
» sous vos mains une valeur nouvelle. Que vos
» ports soient libres. Allez exposer vos denrées &
» les productions de vos arts dans toutes les par-
» ties du monde; allez chercher celles dont vous

» avez beſoin. C'eſt un de nos priviléges, qu'il ſoit » auſſi le vôtre. L'empire de l'Océan, que nous » avons conquis par deux ſiecles de grandeur & de » gloire, vous appartient comme à nous. Nous ſe- » rons unis par les liens du commerce. Vous nous » apporterez vos productions que nous accepterons » de préférence à celles de tous les autres peuples, » & nous eſpérons que vous préférerez les nôtres » à celles de l'étranger, ſans toutefois que vous y » ſoyez aſtreints par aucune loi, que par celle de » l'intérêt commun, & le titre de concitoyens & » d'amis.

» Que vos vaiſſeaux & les nôtres, décorés du » même pavillon, couvrent les mers, & que des » deux côtés il s'éleve des cris de joie, lorſque » ces vaiſſeaux amis ſe rencontreront au milieu des » déſerts de l'Océan. Que la paix renaiſſe, que la » concorde dure à jamais entre nous. Nous con- » cevons enfin que la chaîne d'une bienveillance » réciproque eſt la ſeule qui puiſſe lier des empires » auſſi éloignés, & que tout autre principe d'unité » ſeroit injuſte & précaire.

» Que ſur ce nouveau plan d'une amitié éter- » nelle, l'agriculture, l'induſtrie, les loix, les arts, » & la premiere de toutes les ſciences, celle de » faire le plus grand bien des états & des hommes, » ſe perfectionne parmi vous. Que le récit de votre » bonheur appelle autour de vos habitations tous » les infortunés de la terre. Que les tyrans de tous » les pays, que tous les oppreſſeurs, ou politiques » ou ſacrés, ſachent qu'il exiſte un lieu dans le » monde où l'on peut ſe dérober à leurs chaînes; » où l'humanité flétrie a relevé ſa tête; où les moiſ- » ſons croiſſent pour le pauvre; où les loix ne ſont » plus que le garant de la félicité; où la religion » eſt libre & la conſcience a ceſſé d'être eſclave;

» où la nature enfin ſemble vouloir ſe juſtifier d'a-
» voir créé l'homme, & le gouvernement ſi long-
» temps coupable ſur toute la terre répare enfin
» ſes crimes. Que l'idée d'un pareil aſile épouvante
» les deſpotes & leur ſerve de frein : car ſi le bon-
» heur des hommes leur eſt indifférent, ils ſont du
» moins ambitieux & avares, & veulent conſerver,
» & leur pouvoir, & leurs richeſſes.

» Nous-mêmes, ô nos concitoyens, ô nos amis,
» nous-mêmes nous profiterons de votre exemple.
» Si notre conſtitution s'altéroit; ſi la richeſſe pu-
» blique corrompoit la cour, & la cour la nation;
» ſi nos rois à qui nous avons donné tant d'exem-
» ples terribles les oublioient enfin; ſi nous étions
» menacés, nous qui étions un peuple auguſte, de
» ne devenir que le plus lâche & le plus vil des
» troupeaux, en nous vendant nous-mêmes : le
» ſpectacle de vos vertus & de vos loix pourroit
» nous ranimer. Il rappelleroit à nos cœurs avilis,
» & le prix & la grandeur de la liberté; & s'il faut
» que cet exemple devienne impuiſſant; s'il faut
» que l'eſclavage, ſuite de la corruption vénale,
» s'établiſſe un jour dans ce même pays, qui a été
» inondé de ſang pour la cauſe de la liberté, & où
» nos peres ont vu les échafauds dreſſés pour les
» tyrans : alors nous abandonnerons en foule cette
» terre ingrate livrée au deſpotiſme, & nous laiſ-
» ſerons le monſtre régner ſur un déſert. Vous nous
» recevrez alors en qualité d'amis & de freres. Vous
» partagerez avec nous ce ſol, cet air libre comme
» les ames de leurs généreux habitans, & grace à
» vos vertus, nous retrouverons encore l'Angle-
» terre & une patrie.

» Voilà, braves concitoyens, & notre eſpérance
» & nos vœux. Recevez donc nos ſermens, gages
» d'une ſi ſainte alliance. Invoquons, pour rendre

» ce traité plus ſolemnel, invoquons nos ancêtres » communs, qui tous ont été animés de l'eſprit de » liberté comme vous, & n'ont pas craint de mou- » rir pour la défendre. Atteſtons la mémoire des » fondateurs illuſtres de vos colonies, celle de vos » auguſtes légiſlateurs, du philoſophe Locke, qui » le premier ſur la terre fit un code de tolérance, » du vénérable Penn, qui le premier fonda une » ville de freres. Les ames de ces grands hommes, » qui dans ce moment, ſans doute, ont les yeux » fixés ſur nous, ſont dignes de préſider à un traité » qui doit aſſurer la paix de deux mondes. Jurons » en leur préſence, jurons ſur ces mêmes armes » avec leſquelles vous nous avez combattus, de reſter » à jamais unis & fideles; & quand nous aurons » prononcé tous enſemble un ſerment de paix, pre- » nez alors ces mêmes armes, tranſportez-les dans » un dépôt ſacré, où les peres les montreront à » chaque génération nouvelle; & là, gardez-les » fidélement d'âge en âge pour les tourner un jour » contre le premier, ſoit Anglois, ſoit Américain, » qui oſera propoſer de rompre cette alliance, éga- » lement utile, également honorable pour les deux » peuples. «

A ce diſcours, j'entends les villes, les hameaux, les campagnes, toutes les rives de l'Amérique Septentrionale retentir des plus vives acclamations, répéter avec attendriſſement le nom de leurs freres Anglois, le nom de la mere-patrie. Les feux de la joie ſuccedent aux incendies de la diſcorde; & cependant les nations jalouſes de votre puiſſance reſtent dans le ſilence, dans l'étonnement & dans le déſeſpoir.

Votre parlement va s'aſſembler. Qu'en faut-il eſpérer? La raiſon s'y fera-t-elle entendre, ou perſévérera-t-il dans ſa folie? Sera-t-il le défenſeur des peuples

peuples ou l'inſtrument de la tyrannie des miniſtres? Ses actes ſeront-ils les décrets d'une nation libre, ou des édits dictés par la cour? J'aſſiſte aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révérés retentiſſent de harangues pleines de modération & de ſageſſe. La douce perſuaſion y paroît couler des levres des orateurs les plus diſtingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur eſt rempli d'eſpoir. Tout-à-coup une voix, organe du deſpotiſme & de la guerre, ſuſpend cette émotion délicieuſe.

» Anglois, s'écrie un déclamateur forcené, pouvez » vous balancer un moment? Ce ſont vos droits, » vos intérêts les plus importans; c'eſt la gloire de » votre nom qu'il faut défendre. Ces grands biens » ne ſont pas attaqués par une puiſſance étrangere. » Un ennemi domeſtique les menace. Le danger » eſt plus grand, l'outrage eſt plus ſenſible.

» Entre deux peuples rivaux & armés pour des » prétentions mutuelles, la politique peut quelque-» fois ſuſpendre les combats. Contre des ſujets re-» belles, la plus grande faute eſt la lenteur, toute » modération eſt foibleſſe. L'étendard de la révolte » fut levé par l'audace, qu'il ſoit déchiré par la » force. Tombe, tombe ſur les mains qui l'ont dé-» ployé, le glaive de la juſtice. Hâtons-nous. Pour » étouffer les révolutions, il eſt un premier mo-» ment qu'il faut ſaiſir. Ne donnons pas aux eſprits » étonnés, le temps de s'accoutumer à leur crime; » aux chefs, le temps d'affermir leur pouvoir; au » peuple, celui d'apprendre à obéir à de nouveaux » maîtres. Le peuple, dans la révolte, eſt preſque » toujours entraîné par un mouvement étranger. Ni » ſa fureur, ni ſa haine, ni ſon amour ne lui ap-» partiennent. On lui donne ſes paſſions comme » ſes armes. Déployons à ſes yeux la force & la » majeſté de l'empire Britannique. Il va tomber à

» nos pieds; il paſſera en un inſtant de la terreur » au remords; du remords à l'obéiſſance. S'il faut » uſer de la ſévérité des armes, point de ménage- » ment. Dans la guerre civile, la pitié eſt la plus » fauſſe des vertus. Le glaive une fois tiré ne doit » plus s'arrêter que par la ſoumiſſion. C'eſt à eux » déſormais à répondre au ciel & à la terre de leurs » propres malheurs. Songez qu'une ſévérité paſſa- » gere, dans ces contrées rebelles, doit nous aſ- » ſurer l'obéiſſance & la paix pour des ſiecles.

» Pour ſuſpendre nos coups, pour déſarmer nos » bras, on nous dit, on nous répete que ce pays » eſt peuplé de nos concitoyens, de nos amis, de » nos freres. Quoi, invoquer en leur faveur des » noms qu'ils ont outragés, des liens qu'ils ont rom- » pus ! Ces noms, ces liens ſacrés ſont ce qui les » accuſe & qui les rend coupables. Depuis quand » ces titres ſi révérés n'impoſent-ils des devoirs qu'à » nous? Depuis quand des enfans rebelles ont-ils » le droit de s'armer contre leur mere, de lui ravir » ſon héritage, de déchirer ſon ſein? Ils parlent de » liberté. Je reſpecte ce nom comme eux : mais » cette liberté eſt-elle de l'indépendance? Eſt-elle » le droit de renverſer une légiſlation établie & » fondée depuis deux ſiecles? Eſt-elle le droit d'u- » ſurper tous les nôtres? Ils parlent de liberté; & » moi je parle de la ſuprématie & de la puiſſance » ſouveraine de l'Angleterre.

» Quoi, s'ils avoient à former quelques plaintes, » s'ils refuſoient de porter avec nous une foible » portion du fardeau qui nous accable & de s'aſſo- » cier à nos charges comme nous les aſſocions à » notre grandeur; n'avoient-ils d'autre voie que » celle de la révolte & des armes! On les appelle » nos concitoyens & nos amis; & moi je ne vois en » eux que les perſécuteurs & les ennemis les plus

» cruels de notre patrie. Nous avons des ancêtres » communs; oui, ſans doute : mais ces reſpectables » aïeux, je les évoque moi-même avec confiance. » Si leurs ombres pouvoient reprendre ici leur » place, leur indignation égaleroit la nôtre. Avec » quel courroux ces vertueux citoyens entendroient » que ceux de leurs deſcendans qui ſe ſont fixés » au-delà des mers n'ont pas plutôt ſenti leurs for- » ces, qu'ils en ont fait le coupable eſſai contre » leur patrie; qu'ils ſe ſont armés contre elle de ſes » propres bienfaits? Oui tous, juſqu'à cette ſecte » pacifique à qui ſon fondateur inſpira le devoir » de ne jamais tremper ſes mains dans le ſang; eux » qui ont reſpecté les jours & les droits des peu- » ples ſauvages; eux qui par enthouſiaſme de l'hu- » manité ont briſé les fers de leurs eſclaves : au- » jourd'hui également infideles à leur pays & à leur » religion, ils arment leurs mains pour le carnage; » & c'eſt contre vous. Ils traitent tous les hommes » de freres; & vous, vous ſeuls de tous les peuples » êtes exclus de ce titre. Ils ont appris au monde » que les ſauvages Américains, que les negres de » l'Afrique leur ſont déſormais moins étrangers que » les citoyens de l'Angleterre.

» Armez-vous. Vengez vos droits offenſés. Ven- » gez votre grandeur trahie. Déployez cette puiſ- » ſance qui ſe fait redouter dans l'Europe, dans » l'Afrique & dans l'Inde, qui a ſi ſouvent étonné » l'Amérique elle-même; & puiſqu'entre un peu- » ple ſouverain & le ſujet qui ſe révolte, il n'y a » plus déſormais d'autre traité que la force, que » la force décide. Conſervez, reprenez cet univers » qui vous appartient, & que l'ingratitude & l'au- » dace veulent vous ravir. »

XLIV. L'Angleterre ſe dé-

Les ſophiſmes d'un rhéteur véhément, appuyés par l'influence du trône & par l'orgueil national,

termine à réduire ſes colonies par la force.

étouffent, dans la plupart des repréſentans du peuple, le déſir d'un arrangement pacifique. Les réſolutions nouvelles reſſemblent aux réſolutions primitives. Tout y porte même d'une maniere plus décidée l'empreinte de la férocité & du deſpotiſme. On leve des armées; on équipe des flottes. Les généraux, les amiraux font voile vers le Nouveau-Monde, avec des ordres, avec des projets deſtructifs & ſanguinaires. Il n'y a qu'une ſoumiſſion ſans réſerve qui puiſſe prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Juſqu'à cette époque mémorable, les Américains s'étoient bornés à une réſiſtance que les loix Angloiſes, elles-mêmes, autoriſoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même, auxquels on pourroit ſuppoſer des idées plus étendues, n'avoient encore oſé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin, ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire ſous les ailes duquel ils avoient proſpéré. Le bruit des grands préparatifs qui ſe faiſoient dans l'ancien hémiſphere pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau, étouffa ce qui pouvoit reſter d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agiſſoit plus que de donner de l'énergie aux eſprits. Ce fut l'effet que produiſit un ouvrage, intitulé *le Sens commun.* Nous allons repréſenter ici le fond de ſa doctrine, ſans nous aſtreindre préciſément à la forme qu'il a ſuivie.

Jamais, diſoit l'auteur de cet écrit célébre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'eſt pas celui d'une ville ou d'une province, c'eſt celui d'un continent immenſe & d'une grande partie du globe. Ce n'eſt pas l'intérêt d'un jour, c'eſt celui

des siecles. Le présent va décider d'un long avenir; & plusieurs centaines d'années après que nous ne serons plus, le soleil, en éclairant cet hémisphere, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-temps nous avons parlé de réconciliation & de paix : tout est changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la premiere goutte de sang a coulé, le temps des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a transportés dans un siecle nouveau.

Des ames timides, des ames qui mesurent l'avenir par le passé, croient que nous avons besoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naissante; elle est devenue dangereuse pour une nation déjà formée. L'enfance a besoin d'être soutenue; il faut que la jeunesse marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainsi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouisse d'une paix constante. Les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent sans cesse. Amis de l'Angleterre, nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, séparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix : voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne sur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainsi le veut la nature, la nécessité & le temps. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une constitution passagere; & nous ne léguerons à notre postérité qu'un état incertain, des dissentions & des dettes.

Si nous voulons assurer son bonheur, séparons-nous. Si nous sommes peres, si nous aimons nos enfans, séparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverser deux mille lieues pour demander des loix, pour réclamer justice, pour nous justifier de crimes imaginaires, pour solliciter avec bassesse la cour & les ministres d'un climat étranger! Quoi, attendre pendant des années chaque réponse, & si trop souvent encore c'étoit l'injustice qu'il fallut ainsi chercher à travers l'Océan! Non, pour un grand état, il faut que le centre & le siege du pouvoir soit dans l'état même. Il n'y a que le despotisme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainsi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui représentent des tyrans invisibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la distance augmente, plus le despotisme s'appesantit; & les peuples alors privés de presque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le soumettre aux habitans d'une isle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle suit partout, dans les cieux comme sur la terre. Par la loi des masses & des distances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement sans une confiance mutuelle, entre celui qui commande & celui qui obeit. C'en est fait, ce commerce est rompu; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des esclaves; l'Amérique, qu'elle sentoit également & ses droits & ses forces. Chacune a trahi son secret. Dès ce moment plus de traité. Il seroit signé par la haine & la dé-

fiance, la haine qui ne pardonne pas, la défiance qui de ſa nature eſt irréconciliable.

Voulez-vous ſavoir quel ſeroit le fruit d'un accommodement? votre ruine. Vous avez beſoin de loix; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit? La nation Angloiſe? Elle eſt jalouſe de votre accroiſſement. Le roi? Il eſt votre ennemi. Vous-mêmes, dans vos aſſemblées? Ne vous ſouvenez-vous plus que toute légiſlation eſt ſoumiſe au droit négatif du monarque qui veut vous ſubjuguer? Ce droit ſeroit un droit terrible ſans ceſſe armé contre vous. Formez des demandes; elles ſeront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce, ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne ſera plus qu'une guerre ſourde, celle d'un ennemi qui veut détruire ſans combattre; ce ſera dans l'ordre politique un aſſaſſinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foibleſſe, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre: voilà votre ſort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits ſont la néceſſité, une juſte défenſe, nos malheurs, ceux de nos enfans, les excès commis contre nous. Nos droits ſont notre titre auguſte de nation. C'eſt au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre eſt déſormais le ſeul tribunal qui exiſte pour nous. Eh bien, puiſqu'il faut, combattre, que ce ſoit du moins pour une cauſe qui en ſoit digne, & qui nous paie & de nos tréſors & de notre ſang. Quoi, nous expoſerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant ſous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement; c'eſt-à-dire, pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre eſclavage? Quoi, ce ſera à la lueur des incen-

dies; ce ſera ſur la tombe de nos peres, de nos enfans, de nos femmes que nous ſignerons un traité avec nos oppreſſeurs! & tout couverts de notre ſang ils daigneront nous pardonner! Ah, nous ne ſerions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté ſeule peut nous abſoudre. La liberté, & une liberté entiere, eſt le ſeul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je? Dès ce moment, elle nous appartient. C'eſt dans les plaines ſanglantes de Lexington que nos titres ſont écrits; c'eſt-là que l'Angleterre a déchiré de ſa main le contrat qui nous uniſſoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fuſil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendans.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeuneſſe des nations eſt l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'eſt le temps de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne ſont point encore entourées de cet appareil de luxe qui ſert d'ôtage à la tyrannie. Nos bras ne ſe ſont point énervés dans les arts de la molleſſe. On ne voit point dominer parmi nous cette nobleſſe qui, par ſa conſtitution même, eſt l'alliée néceſſaire des rois; qui n'aime la liberté que lorſqu'elle en peut faire un moyen d'oppreſſion; cette nobleſſe avide de droits & de titres, pour qui dans les temps de révolutions & de criſe, le peuple n'eſt qu'un inſtrument, pour qui le pouvoir ſuprême eſt un corrupteur tout prêt.

Vos colonies ſont formées d'hommes ſimples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté eſt leur premier beſoin. Les travaux ruſti-

ques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthouſiaſme public fera éclore des talens inconnus. C'eſt dans les révolutions que les ames s'agrandiſſent, que les héros ſe montrent & prennent leur place. Rappellez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de ſa liberté : voilà votre exemple. Rappellez-vous ſes ſuccès : voilà votre préſage.

Que notre premier pas ſoit de nous former une conſtitution qui nous uniſſe. Le moment eſt venu. Plus tard, elle ſeroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du haſard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richeſſes, plus il s'élevera de barrieres entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de provinces ? Il faut pour une pareille union que chaque peuple ſente à la fois, & ſa foibleſſe, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'eſt alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naiſſent ces amitiés vigoureuſes & profondes qui aſſocient les ames avec les ames & les intérêts avec les intérêts. C'eſt alors qu'un ſeul eſprit errant de toute part, forme le génie des états, & que toutes les forces diſperſées deviennent, en ſe rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos perſécuteurs, nous ſommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'eſt pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont ſaiſi le moment favorable pour ſe faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus ; & l'on en eſt puni pendant des ſiecles par l'anarchie ou l'eſclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils ſeroient impuiſſans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il eſt en notre pouvoir de former la plus belle conſtitution qu'il y ait jamais eue parmi les hom-

mes. Vous avez lu dans vos livres ſacrés l'hiſtoire du genre-humain enſeveli ſous une inondation générale du globe. Une ſeule famille ſurvécut, & fut chargée par l'Être ſuprême de renouveller la terre. Nous ſommes cette famille. Le déſpotiſme a tout inondé, & nous pouvons renouveller le monde une ſeconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du ſort d'une race d'hommes plus nombreuſe peut-être que tous les peuples de l'Europe enſemble. Attendons-nous que nous ſoyons la proie d'un conquérant, & que l'eſpérance de l'univers ſoit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés ſur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur deſtin. Si nous les trahiſſons, un jour elles ſe promeneront avec leurs fers ſur nos tombeaux, & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour deviſe ces mots: S'UNIR OU MOURIR.

Uniſſons-nous, & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle ſeule peut effacer le titre de ſujets rebelles que nos inſolens oppreſſeurs oſent nous donner. Elle ſeule peut nous faire remonter à la dignité qui nous eſt due, nous aſſurer des alliés parmi les puiſſances, imprimer le reſpect même à nos ennemis; & ſi nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majeſté qui convient à une nation.

Mais je le répete. Hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foibleſſe. Oſons être libres, & nous le ſommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous obſervons tous avec une curioſité inquiete. Il ſemble que nous ſoyons étonnés de no-

tre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'eſt plus le temps de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonſpection ceſſe d'être prudence. Tout ce qui eſt extrême demande une réſolution extrême. Alors les démarches les plus hardies ſont les plus ſages; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du ſuccès.

XLV. Les colonies rompent les liens qui les uniſſoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.

Tel étoit le fond des ſentimens & des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les eſprits hardis qui, depuis long-temps, demandoient qu'on ſe détachât entiérement de la métropole. Les citoyens timides, qui juſqu'alors avoient chancelé, ſe déciderent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut aſſez de partiſans pour que le 4 juillet 1776, le congrès général ſe déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célébres orateurs d'Athenes & de Rome! Avec quelle grandeur, avec quel enthouſiaſme ne parlerois-je pas des hommes généreux qui, par leur patience, leur ſageſſe & leur courage, éleverent ce grand édifice? Hancok, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette ſcene intéreſſante: mais ils ne furent pas les ſeuls. La poſtérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui ſeront tranſmis par une plume plus heureuſe que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux ſiecles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté ſentira ſes yeux ſe remplir de larmes délicieuſes, ſon cœur treſſaillir de joie. On a écrit au-deſſous du buſte de l'un d'eux: IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te viſiter. Jamais je ne me verrai au

milieu des reſpectables perſonnages de ton aréopage ; jamais je n'aſſiſterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai ſans avoir vu le ſéjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & ſacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai déſiré ; & mes dernieres paroles ſeront des vœux adreſſés au ciel pour ta proſpérité.

Quoique l'Amérique fût aſſurée de l'approbation univerſelle, elle crut devoir expoſer aux yeux des nations les motifs de ſa conduite. Elle publia ſon manifeſte, & on y lut : que l'hiſtoire de la nation Angloiſe & de ſon roi n'offrira à l'avenir, qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tiſſu d'outrages & d'uſurpations qui tendoient également à l'établiſſement d'une tyrannie abſolue dans ces provinces.

Elle dira que ſon monarque a refuſé ſon conſentement aux loix les plus ſalutaires & les plus néceſſaires au bien public.

Qu'il a transféré les aſſemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aiſément les députés à ſes vues.

Qu'il a pluſieurs fois diſſous la chambre des repréſentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laiſſé, après cette diſſolution, les états trop long-temps ſans repréſentans, & par conſéquent expoſés aux inconvéniens réſultant du défaut d'aſſemblée.

Qu'il s'eſt efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturaliſation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terreins dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans ſa dépendance, en ſtatuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs ſalaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoreroient notre ſubſtance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces conſidérables, ſans le conſentement du pouvoir légiſlatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile, & même ſupérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maiſons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe; pour nous impoſer des taxes ſans notre aveu; pour nous priver, dans pluſieurs cas, de nos jugemens par jurés; pour nous tranſporter & nous faire juger au-delà des mers; pour nous enlever nos chartes, ſupprimer nos meilleures loix, altérer le fonds & la forme de notre gouvernement; pour ſuſpendre notre propre légiſlation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué ſon gouvernement dans les provinces Américaines, en nous déclarant déchus de ſa protection & en nous faiſant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, détruire nos ports, brûler nos villes, maſſacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens, faits priſonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs freres, ou à périr eux-mêmes par des mains ſi cheres.

Qu'il a excité parmi nous des diviſions inteſtines, & qu'il s'eſt efforcé de ſoulever contre nos paiſibles habitans les ſauvages barbares, accoutumés

à tout maſſacrer, ſans diſtinction de rang, de ſexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit ſur nos plages des armées mercenaires & étrangeres, chargées de conſommer l'ouvrage de la déſolation & de la mort.

Et qu'un prince, dont le caractere fut ainſi marqué par tous les traits de la tyrannie, n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés par le ſang, par la religion & par l'habitude, devoit être ſoutenue par un grand concert de volontés, par des meſures ſages & vigoureuſes. Les Etats-Unis de l'Amérique ſe donnerent une conſtitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain, toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une aſſemblée formée par les repréſentans des divers diſtricts, & en qui réſidoit la puiſſance légiſlative. Son préſident eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ſes obligations étoient d'écouter tous les citoyens; de les convoquer lorſque les circonſtances le demanderoient; de pourvoir à l'armement, à la ſubſiſtance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité ſecret qui devoit entretenir des liaiſons ſuivies avec le congrès général. Le temps de ſa geſtion fut borné à deux ans: mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur adminiſtration au grand conſeil de la nation, quoique compoſé des députés de toutes les colonies. La ſupériorité du congrès général ſur les congrès particuliers ſe bornoit à ce qui étoit du reſſort de la politique & de la guerre.

Mais quelques perſonnes ont jugé que l'inſtitu-

tion de ce corps n'étoit pas auſſi bien combinée que la légiſlation des provinces. Il ſemble en effet que des états fédératifs, qui ſortent de la condition de ſujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent ſans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infideles ou peu éclairés, pourroient remettre l'état entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il ſemble que dans ces momens de révolution la volonté publique ne ſauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute, il eſt néceſſaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défenſe commune, ſoient décidées par les repréſentans communs du corps de l'état : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque province ; & les délibérations tranſmiſes au congrès par les députés qui ſoumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que ſi dans les gouvernemens affermis, il eſt bon que le peuple ſe repoſe avec confiance ſur la ſageſſe de ſon ſénat, dans un état où la conſtitution ſe forme, où le peuple, encore incertain de ſon ſort, redemande ſa liberté les armes à la main, il faut que tous les citoyens ſoient ſans ceſſe au conſeil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils aient les yeux toujours ouverts ſur les repréſentans à qui ils ont confié leur deſtinée.

Quoique ces principes ſoient vrais en général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en eſt point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe, je veux dire la Hollande & la Suiſſe, qui n'occupent qu'un terrein de peu d'étendue, &

où il eſt aiſé d'établir une communication rapide entre toutes les provinces. On peut dire la même choſe des confédérations de l'ancienne Grece. Ces états étoient placés à peu de diſtance les uns des autres, preſque reſſerrés dans les bornes du Péloponneſe ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique, ſemés ſur un continent immenſe; occupant dans le Nouveau-Monde un eſpace de près de quinze degrés; ſéparés par des déſerts, des montagnes, des golfes & par une vaſte étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider ſur les intérêts politiques ſans les délibérations particulieres de chaque province; ſi à chaque occaſion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres &, pour ainſi dire, un nouveau pouvoir aux repréſentans, ce corps reſteroit ſans activité. Les diſtances à franchir, les longueurs & la multitude des débats trop ſouvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'eſt jamais dans la naiſſance d'une conſtitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de repréſentans trahiſſe, par corruption ou par foibleſſe, les intérêts qui lui ſont confiés. C'eſt plutôt dans un pareil corps que l'eſprit général & s'exhale & s'enflamme. C'eſt-là que réſide, dans ſa vigueur, le génie de la nation. Choiſis par l'eſtime de leurs concitoyens, choiſis dans un temps où toute fonction publique eſt un danger & tout ſuffrage eſt un honneur; placés à la tête de ceux qui compoſeront à jamais cet aréopage célébre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthouſiaſme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les ſiecles leur nom ſur le frontiſpice d'un

d'un monument auguſte qui s'éleve. Les craintes que les partiſans du ſyſtême contraire pourroient avoir ſur cet objet paroiſſent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit ſe faire qu'un peuple qui combat pour ſa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, ſentît affoiblir ſon courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuſe, & qui coûte des périls & du ſang. C'eſt alors qu'il ſeroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ſes oppreſſeurs, & d'avoir dépoſé ce droit dans les mains du ſénat qu'il a choiſi pour ſervir d'organe à ſa volonté, quand cette volonté étoit libre, fiere & courageuſe. Il ſemble lui avoir dit au moment où il l'inſtitua. Je leve l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras ſe laſſoit de combattre, ſi je pouvois m'avilir juſqu'à implorer le repos, ſoutiens-moi contre ma foibleſſe. N'écoute pas des vœux indignes de moi que je déſavoue d'avance; & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne ſera briſée.

En effet, ſi l'on conſulte l'hiſtoire des républiques, on verra que la multitude a preſque toujours l'impétuoſité & la chaleur du premier moment; mais que ce n'eſt que dans un petit nombre d'hommes, choiſis & faits pour ſervir de chefs, que réſident ces réſolutions conſtantes & vigoureuſes qui marchent d'un pas ferme & aſſuré vers un grand but, ne ſe détournent jamais & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

XLVI. La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.

Quoi qu'il en ſoit, & quelque parti qu'on prenne ſur cette diſcuſſion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur ſyſtême de gouvernement, lorſque dans le mois de mars Hopkins enle-

voit de l'isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre ; lorsqu'au commencement de mai, Carleton chassoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande possession ; lorsqu'en juin, Clinton & Parker étoient si vigoureusement repoussés sur les côtes de l'Amérique Méridionale. De plus grandes scenes suivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boston. Reçu le 2 avril à Hallifax, il en étoit parti le 10 juin pour se porter sur la petite isle des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent successivement ; & le 28 août, il débarqua sans opposition à l'Isle-Longue, sous la protection d'une flotte commandée par l'amiral son frere. Les Américains ne montrerent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que sur le rivage. Après une médiocre résistance & d'assez grandes pertes, ils se réfugierent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit su profiter de ses avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnerent la ville de New-Yorck beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Isle-Longue ; & ils se replierent sur Kingsbrige ou le Pont du Roi, où tout paroissoit disposé pour une résistance opiniâtre.

Si les Anglois avoient suivi leurs premiers succès avec la vivacité qu'exigeoient les circonstances, les nouvelles levées qu'on leur opposoit auroient été infailliblement dispersées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laissa six semaines pour se rassurer ; & elles n'abandonnerent leurs retranchemens que dans la nuit du premier au second novembre,

lorſque les mouvemens qui ſe faiſoient ſous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Waſington, n'avoit pas voulu confier la deſtinée de ſa patrie à une action, qui auroit pu, qui naturellement auroit dû être déciſive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il ſavoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée, ſont toujours funeſtes à l'étranger. Cette conviction le détermina à ſe replier ſur le Jerſey, avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favoriſé par l'hiver, par la connoiſſance du pays, par la nature du terrein qui ôtoit à la diſcipline une partie de ſes avantages, il pouvoit ſe flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Penſilvanie. Tout-à-coup, il voit ſes drapeaux abandonnés par des ſoldats dont l'engagement n'étoit que pour ſix ou même pour trois mois; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en reſte-t-il deux mille cinq cents avec leſquels il eſt trop heureux de pouvoir ſe ſauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient paſſer la riviere à la ſuite de ce petit nombre de fugitifs & achever de les diſperſer. Si les cinq mille hommes deſtinés à la conquête de Rhode-Iſland l'avoient remontée ſur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps ſe ſeroit faite ſans oppoſition dans Philadelphie même; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célébre & intéreſſante qui lui avoit ſervi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on, dans le temps au général Anglois d'avoir été timide & trop circonſpect dans les opérations de la campagne. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il fut téméraire dans la diſtribution de ſes quartiers d'hiver. Il les prit, comme s'il ne fût pas

reſté en Amérique un ſeul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette préſomption enhardit les milices de la Penſilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur ſalut commun. Le 25 décembre, elles traverſent la Delaware & fondent inopinément ſur Trenton, occupé par quinze cents des douze mille Heſſois, ſi lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps eſt maſſacré, pris ou diſperſé tout entier. Huit jours après, trois régimens Anglois ſont également chaſſés de Princeton : mais après avoir mieux ſoutenu leur réputation que les troupes étrangeres à leur ſolde. Ces événemens inattendus réduiſent les ennemis de l'Amérique dans le Jerſey, aux poſtes d'Amboy & de Brunſwick : encore y ſont-ils très-harcelés durant le reſte de la mauvaiſe ſaiſon. L'effet des grandes paſſions & des grands dangers eſt ſouvent d'étonner l'ame & de la jetter dans une ſorte d'engourdiſſement qui la prive de l'uſage de ſes forces. Peu-à-peu, elle revient à elle-même, & ſe reconnoît. Toutes ſes facultés ſuſpendues un moment, ſe développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ſes reſſorts, & ſa force ſe met au niveau de ſa ſituation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il ſe communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il en ſortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée Angloiſe, déſeſpérant de ſe tracer par le Jerſey une route en Penſilvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, & atteint par la baie de Cheſapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ſes généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'eſt pas interrompue juſqu'à Brandiſwine. Là, elle attaque,

elle bat les Américains le 11 ſeptembre, & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ſes habitans.

Cette conquête n'a aucune ſuite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haine, que dévaſtation. Reſſerré dans un eſpace très-circonſcrit, il rencontre des obſtacles inſurmontables pour s'étendre ſur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des reſſources dans les diſtricts voiſins; & ce n'eſt qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ſes ſubſiſtances. L'ennui d'une priſon qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-Yorck par le Jerſey; & ſous le commandement de Clinton, ſucceſſeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuſe retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit cauſée.

Tandis que les Anglois languiſſoient en Penſilvanie, une grande ſcene s'ouvre dans les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chaſſé au mois de mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient conſtruits ſur le lac Champlain. Ce ſuccès conduiſit Bourgoyne à Ticonderago au mois de juillet de l'année ſuivante. A ſon approche, une garniſon de quatre mille hommes abandonna ce poſte important, avec perte de ſon artillerie, de ſes munitions, de ſon arriere-garde.

Le général Anglois étoit naturellement préſomptueux. Une foibleſſe ſi marquée accrut ſon audace. Il avoit conçu le deſſein de réunir les troupes du Canada à celles de New-Yorck par les rives de l'Hudſon. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réuſſi, il coupoit en deux l'Amérique Septentrionale & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour le ſuccès, il auroit fallu que pendant qu'une armée

deſcendroit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaiſon ayant manqué, Bourgoyne devoit ſentir, dès les premiers pas, que ſon entrepriſe étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'alongeoient; ſes vivres diminuoient; les Américains reprenant courage ſe raſſembloient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée ſe trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga; & les nations apprirent avec étonnement que ſix mille ſoldats des mieux diſciplinés de l'ancien hémiſphere avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gâtes. Ceux qui ſe rappelloient que les Suédois de Charles XII juſqu'alors invincibles, avoient capitulé devant les Ruſſes encore barbares, n'accuſoient pas les troupes Angloiſes, & blâmoient ſeulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, ſi déciſif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de ſuite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats, de dévaſtations, de maſſacres, l'état des choſes ne ſe trouva guere différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premieres hoſtilités. Tâchons de démêler les cauſes de cette étrange ſingularité.

XLVII. Pourquoi les Anglois ne ſont point parvenus à ſoumettre les provinces confédérées.

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans ſon propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit ſur ſes poſſeſſions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-temps ſes troupes étoient inſultées dans Boſton; il s'étoit formé dans la province de Maſſachuſet une autorité indépendante de la ſienne; les autres colonies ſe diſpoſoient à ſuivre cet exemple, ſans que l'adminiſtration ſe fût ſérieuſement occupée de ces grands objets. Lorſqu'ils furent mis ſous

les yeux du parlement, les deux chambres ſe remplirent de clameurs; & l'on y déclamoit encore après avoir long-temps déclamé. Le ſénat de la nation arrêta enfin, que la contrée rebelle à ſes décrets y ſeroit ſoumiſe par la force : mais cette réſolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre penſa généralement que des côtes ſans défenſe, que des contrées entiérement ouvertes ne réſiſteroient pas à ſes flottes & à ſes armées. Cette expédition ne lui paroiſſoit pas devoir être aſſez longue pour que les paiſibles cultivateurs de l'Amérique euſſent le temps de s'inſtruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivieres, les défilés, les bois, les marais, le défaut de ſubſiſtances à meſure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obſtacles phyſiques qui s'oppoſeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des cauſes morales retarda encore plus les ſuccès.

La Grande-Bretagne eſt la région des partis. Ses rois parurent aſſez généralement convaincus de la néceſſité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduiſoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la compoſoient étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'eſprit public qui regne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, ſe joignoit encore la force d'une faction, & cet eſprit de parti, premier reſſort peut-être des républiques qui remue ſi puiſſamment les ames, parce qu'il eſt toujours l'effet d'une paſſion. Pour ſortir de cette longue tutelle, George III compoſa ſon conſeil de membres iſolés. Cette in-

novation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulerent dans leur cercle ordinaire. Mais auſſi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déjà n'étoit pas trop ſimple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union ſi néceſſaires pour exécuter de grandes choſes. Les roues trop diviſées manquoient, pour ainſi dire, d'une impulſion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'adminiſtration reſſembla trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif & intelligent qui raſſemble lui-même ſous ſa main tous les reſſorts. Il n'y eut plus d'enſemble dans les entrepriſes; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un miniſtere ſans harmonie & ſans accord ſe vit expoſé aux attaques ſans ceſſe renaiſſantes d'un corps ennemi, uni & ſerré. Ses réſolutions quelles qu'elles fuſſent, étoient combattues par le ridicule ou par le raiſonnement. On le blâmoit d'avoir ſévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la réſiſtance; ceux qui, peut-être, leur faiſoient paſſer des ſecours ſecrets, étoient auſſi oppoſés à l'indépendance que les adminiſtrateurs qu'on travailloit ſans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'oppoſition eût réuſſi à dégoûter le prince de ſes confidens, ou à en obtenir le ſacrifice par le cri de la nation, le projet de ſubjuguer l'Amérique eût été ſuivi : mais avec plus de dignité, plus de force & des meſures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être ſon ouvrage, elle aima

mieux que cette immenſe partie de l'empire Britannique en fût ſéparée, que ſi elle y reſtoit attachée par d'autres mains que les ſiennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs qui en étoient la ſuite. Ils accorderent au ſoldat de trop longs repos; ils employerent à méditer le temps d'agir; ils approcherent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient priſes devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuoſité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractere froid & calme. Il leur faut des paſſions violentes pour les agiter. Quand ce reſſort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils ſe gouvernent par la trempe de leur eſprit qui, en général, ſi on excepte les arts de l'imagination & du goût, eſt par-tout ailleurs méthodique & ſage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au haſard. Rarement laiſſent-ils ſur leurs flancs ou derriere eux quelque choſe qui puiſſe leur donner de l'inquiétude. Ce ſyſtême a ſes avantages, ſur-tout dans un pays étroit & reſſerré, dans un pays hériſſé de forteresſes ou de places de guerre. Mais dans les circonſtances préſentes & ſur le vaſte continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le temps ni de ſe fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y ſubſtituer une marche impétueuſe & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverſe à la fois. C'étoit dans les premiers momens ſur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour ſa liberté: mais cet effroi qui naît de la ſupériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturel-

lement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonſpection, par leur attachement trop ſervile aux principes & aux regles, des chefs peu habiles manquerent de rendre à leur patrie le ſervice qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne preſſoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cauſe qui leur avoit fait paſſer tant de mers ne faiſoit aucune ſenſation. C'étoit aux yeux des peuples une efferveſcence qui ne pouvoit pas avoir de ſuites. Les débats qu'elle occaſionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats ſouvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point ; ou ſi quelques perſonnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui dans les grandes villes occupent l'oiſiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenſeurs de ſes droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop déciſifs ſur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repouſſer des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le ſoldat n'eſt qu'un inſtrument de deſpotiſme, & il en a les ſentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie ; & cent mille hommes armés ne ſont que cent mille eſclaves diſciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cede, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la ſubordination militaire, qui, à la voix d'un ſeul homme meut de milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier ſignal une loi de tuer ou de mourir ; acheve de changer en eux ces ſentimens en principes, & en fait pour ainſi

dire la morale de leur état. Il n'en eſt pas de même en Angleterre. L'influence de la conſtitution eſt ſi forte, qu'elle s'étend même ſur les troupes. Un homme y eſt citoyen avant d'être ſoldat. L'opinion publique d'accord avec la conſtitution honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Auſſi voit-on par l'hiſtoire des révolutions arrivées dans cette iſle ſi orageuſe, que le ſoldat Anglois, quoiqu'engagé pour ſa vie, conſerve pour la liberté politique une paſſion dont on ſe feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'eſclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit-elle animé les Heſſois, les Bunſwickois, les autres Allemands rangés ſous les mêmes drapeaux, tous également mécontens des ſouverains qui les avoient vendus, mécontens du prince qui les avoit achetés, mécontens de la nation qui les ſoudoyoit, mécontens de leurs camarades qui mépriſoient en eux des mercenaires? Ces braves gens n'avoient pas épouſé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient abſolument étrangers. D'ailleurs ils avoient auſſi dans le camp ennemi des freres auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main deſquels ils n'auroient pas voulu recevoir des bleſſures.

L'eſprit des armées Angloiſes avoit encore changé par une ſuite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les ſuccès de la derniere guerre; l'extenſion que le commerce avoit reçu après la paix; les grandes acquiſitions faites dans les Indes Orientales: tous ces moyens de fortune avoient accumulé ſans interruption des richeſſes prodigieuſes dans la Grande-Bretagne. Ces tréſors allumerent le déſir de nouvelles jouiſſances. Les grands en allerent puiſer l'art dans les pays étrangers, ſur-tout en France, &

en empoiſonnerent leur pays. Des conditions ſupérieures, il ſe répandit dans toutes les claſſes. A un caractere fier, ſimple & réſervé, ſuccéda le goût du faſte, de la diſſipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement viſité cette iſle ſi renommée, ſe croyoient ſous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes. Elles porterent dans le nouvel hémiſphere la paſſion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chere. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux ſuperfluités dont on étoit épris; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à pourſuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence ſur le ſort des états; que pour eux la meſure de la grandeur eſt celle de la richeſſe; que le luxe de la paix & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la diſcipline Européenne a tant perfectionné ſelon vous le jeu ſûr & terrible: vous qui, pour ſoutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, ſur le récit que je vous fais, ſuſpendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il eſt des occaſions de ſuccès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves, l'indépendance des beſoins fut ſouvent le premier reſſort de la victoire. Il eſt trop aiſé, peut-être, de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence, eſt réſervée une épreuve plus difficile: celle de ſupporter la perte de leurs plaiſirs.

Ajoutez à toutes ces raiſons, que les moyens de guerre arriverent rarement, au travers de tant de

mers, dans les saisons convenables pour l'action. Ajoutez que les conseils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter si loin d'eux; & vous connoîtrez la plupart des obstacles qui s'opposerent au succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

XLVIII. Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes?

Ce Nouveau-Monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour six mois, & qui le furent dans la suite pour trois ans ou même pour tout le temps que pourroient durer les hostilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne se mettoient en campagne que lorsque leur province particuliere étoit ou envahie, ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagérement assemblées n'avoient l'esprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compliquée des combats. Dans cet état de choses, quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la discipline, formés aux évolutions, instruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les instrumens nécessaires à une attaque vive, à une résistance opiniâtre?

L'enthousiasme seul auroit pu surmonter ces difficultés: mais en exista-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole?

L'opinion générale étoit, en Angleterre, que le parlement avoit essentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faisoient partie de l'empire

Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquaſſent en doute cette autorité. Cependant le refus que faiſoient les Américains de la reconnoître, n'indiſpoſoit pas les eſprits. On ne leur porta point de haine, même après qu'ils eurent pris les armes pour ſoutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languiſſoient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paiſiblement de ſes affaires, ou ſe livroit tranquillement à ſes plaiſirs. Tous attendoient ſans impatience la fin d'une ſcene dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroiſſoit pas incertain.

La fermentation dut ſe montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémiſphere que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom ſi doux d'indépendance, ſans les remuer? Mais cette chaleur ſe ſoutint-elle? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le beſoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les ſoins d'une autorité naiſſante? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à pourſuivre. On la vit punir de mort la déſertion, & ſouiller par des aſſaſſinats l'étendard de la liberté. On la vit ſe refuſer à l'échange des priſonniers, de peur d'augmenter dans les troupes, le penchant de ſe rendre à la premiere ſommation. On la vit réduite à la néceſſité d'ériger des tribunaux chargés de pourſuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légérement les poſtes confiés à leur vigilance. Il eſt vrai qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'on vouloit renvoyer dans ſes foyers, s'écria : *Ma mort peut être utile; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il eſt vrai que Putnam dit à un royaliſte

ſon priſonnier : *Retourne vers ton chef, & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai aſſez; que quand il parviendroit à les battre, il m'en reſteroit encore aſſez; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il ſert.* Ces ſentimens étoient héroïques: mais rares, & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivreſſe ne fut générale; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les cauſes énergiques qui produiſirent tant de révolutions ſur le globe, aucune n'exiſtoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les loix n'y avoient été outragées. Le ſang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruiſſelé ſur des échafauds. On n'y avoit pas inſulté aux mœurs. Les manieres, les uſages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du ſein de ſa famille ou de ſes amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'adminiſtration n'y avoient pas changé; & les maximes du gouvernement y étoient toujours reſtées les mêmes. Tout ſe réduiſoit à ſavoir ſi la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt ſur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeſte n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette queſtion preſque métaphyſique, n'étoit guere propre à ſoulever une multitude, ou du moins à l'intéreſſer fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ſes terres privées des bras deſtinés à les féconder, ſes moiſſons ravagées, ſes campagnes couvertes de cadavres de ſes proches ou teintes de ſon propre ſang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales ſur la côte, s'en joignirent

bientôt de plus inſupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Verſailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, ſans que les deux puiſſances n'euſſent mêlé dans leurs ſanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémiſphere. Inſtruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglois & les colons réſolurent également de les employer à leur deſtruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares..... » C'eſt, répondit-on » à ſes ſollicitations, c'eſt le démêlé d'un pere avec » ſes enfans; il ne nous convient point d'entrer » dans cette brouillerie domeſtique..... Mais ſi les » rebelles venoient attaquer cette province, ne nous » aideriez-vous pas à les repouſſer?... Depuis la » paix, la hache de la guerre eſt enſevelie à qua» rante braſſes de profondeur.... Vous la trouve» riez ſûrement, ſi vous fouilliez la terre.... Le » manche en eſt pourri, & nous n'en pourrions » faire aucun uſage. «

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. » Nous » avons entendu parler des différends ſurvenus en» tre l'Ancienne & la Nouvelle-Angleterre, dit la » tribu des Onéidas à leurs députés. Jamais nous » ne prendrons part à ces diviſions atroces. La guerre » entre des freres eſt une choſe étrange & nouvelle » dans ces régions. Nos traditions ne nous ont laiſſé » aucun exemple de cette nature. Etouffez vos hai» nes inſenſées; & qu'un ciel favorable diſſipe le » ſombre nuage qui vous enveloppe. «

Les ſeuls Maſphis parurent s'intéreſſer au ſort des Américains. » Voilà ſeize ſchelings, leur dirent ces » bons ſauvages. C'eſt tout ce que nous poſſédons.

» Nous

» Nous comptions en acheter du rum; nous boi-
» rons de l'eau. Nous irons chaſſer. Si quelques bê-
» tes tombent ſous nos fleches, nous en vendrons
» les peaux, & nous vous en porterons le prix. «

Mais avec le temps, les agens très-actifs de la Grande-Bretagne réuſſirent à lui concilier pluſieurs nations aborigenes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ſes ennemis, & parce que les diſtances ne lui avoient pas permis de faire aux ſauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voiſins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les ſervices qu'on ſeroit à portée de lui rendre. Sous ſes drapeaux, des alliés, dont le caractere féroce n'avoit pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes, que n'en ſouffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une deſtinée plus heureuſe avoit fixés ſur les bords de l'Océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins conſidérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui ſur le globe entier repréſentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du Nouveau-Monde. Le peu qu'on y en voyoit diſparut même aux premieres hoſtilités. A ces ſignes d'une convention univerſelle, furent ſubſtitués des ſignes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblêmes qui devoient continuellement rappeller aux peuples la grandeur de leur entrepriſe, le prix inappréciable de la liberté, la néceſſité d'une perſévérance ſupérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réuſſit pas. Ces richeſſes idéales furent repouſſées. Plus le beſoin obligeoit à les multiplier, plus leur aviliſſement croiſſoit. Le congrès s'indigna

des affronts faits à ſa monnoie ; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Eſt-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux eſprits qu'aux ſentimens ? eſt-ce qu'il ne ſentoit pas que dans la criſe préſente, tout citoyen raiſonnable craindroit de commettre ſa fortune ? eſt-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il ſe permettoit des actes d'un deſpotiſme inconnus dans les régions même façonnées à la ſervitude ? Pouvoit-il ſe diſſimuler qu'il puniſſoit un défaut de confiance des mêmes ſupplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahiſon ? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles mépriſables & mépriſées étoient réellement trente fois au-deſſous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 ſeptembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'état devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, ſans compter les dettes particulieres à chaque province.

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domeſtique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes Occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors, ils dirent à l'univers. » C'eſt le nom » Anglois qui nous a rendus odieux ; nous l'abju» rons ſolemnellement. Tous les hommes ſont nos » freres. Nous ſommes amis de toutes les nations. » Tous les pavillons peuvent ſans crainte d'inſulte, » ſe montrer ſur nos côtes, fréquenter nos ports. « On ne ſe rendit pas à une invitation en apparence ſi ſéduiſante. Les états vraiment commerçans, inſtruits que l'Amérique Septentrionale avoit été ré-

duite à contracter des dettes, à l'époque même de ſa plus grande proſpérité, penſerent judicieuſement que dans ſa détreſſe actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de choſe de ce qui lui ſeroit apporté. Les ſeuls François, qui oſent tout, oſerent braver les inconvéniens de cette liaiſon nouvelle. Mais par la vigilance éclairée de l'amiral Howe, la plupart des navires qu'ils expédierent furent pris avant d'arriver à leur deſtination, & les autres à leur départ des bords Américains. De pluſieurs centaines de bâtimens ſortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnerent point ou ne donnerent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations, ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité, les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des ſermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impoſſibilité de traiter ſûrement avec une métropole, où un parlement renverſeroit ce qu'un autre parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel reſſentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit poſſible que ces inquiétudes éloignées ne balançaſſent pas le poids des maux préſens.

Ainſi le penſoit le miniſtere Britannique, lorſqu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agens publics, autoriſés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une ſoumiſſion illimitée. Il n'eſt pas ſans vraiſemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit propoſer, il fut rejetté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans

cette démarche que de la crainte & de la foibleſſe. Les peuples étoient déjà raſſurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque colonie s'étoient ſaiſis de l'autorité : tout avoit recouvré ſa premiere audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la cour de Verſailles, ſigné le 6 février 1778.

XLIX. La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occaſionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre.

Si le miniſtere Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ſes colonies, le réduiſoit à la néceſſité de déclarer dans l'inſtant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conſeils de cette couronne la circonſpection que doit toujours inſpirer un nouveau regne. Alors ſes finances étoient dans la confuſion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de ſa marine rempliſſoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Eſpagne, déjà fatiguée de ſon extravagante expédition d'Alger, ſe trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au ſecours de ſon allié. L'Angleterre pouvoit ſe promettre ſans témérité des ſuccès contre le plus puiſſant de ſes ennemis ; & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à ſon voiſinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ſes ſujets rebelles le ſeul appui qui leur fût aſſuré, auroit diminué l'indignation qu'inſpire la violation des traités les plus ſolemnels.

George III ne vit rien de tout cela. Les ſecours obſcurs que la cour de Verſailles faiſoit paſſer aux provinces armées pour la défenſe de leurs droits, ne lui deſſillerent pas les yeux. Les atteliers de cette puiſſance étoient remplis de conſtructeurs. Ses arſenaux ſe rempliſſoient d'artillerie. Il ne reſtoit plus de place dans ſes magaſins pour de nouvelles muni-

tions navales. Ses ports préſentoient l'appareil le plus menaçant; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de ſa léthargie. il fallut que Louis XVI y fit ſignifier le 14 mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impoſſible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, ſouffrît patiemment qu'on déliât ſes ſujets de leur ſerment de fidélité, qu'on les élevât avec éclat au rang des puiſſances ſouveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux depuis pluſieurs ſiecles alloient teindre de ſang les eaux de l'Océan, & jouer encore ce jeu terrible où les proſpérités publiques ne compenſeront jamais les déſaſtres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs ſemblables, déploroient d'avance les calamités qui, dans les deux hémiſpheres, étoient prêtes à tomber ſur le genre-humain.

Cependant la ſcene ſanglante ne s'ouvroit pas; & ce délai faiſoit eſpérer la continuation de la paix à quelques eſprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres preſcrivoient de chaſſer les François des Indes Orientales. Sans être initiés dans ces myſteres de perfidie, qu'une politique inſidieuſe eſt parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état, les hommes vraiment éclairés jugeoient les hoſtilités inévitables, prochaines même ſur notre Océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique eſt d'être utile & vrai. Loin de nous tout eſprit de parti qui aveugle & dégrade ceux

qui conduiſent les hommes & ceux qui oſent aſpirer à les inſtruire. Nos vœux ſont pour la patrie, & nos hommages pour la juſtice. En quelque lieu, ſous quelque forme que la vertu ſe préſente, c'eſt elle que nous honorons. Les diſtinctions de ſociété & d'état ne peuvent nous la rendre étrangere; & l'homme juſte & magnanime eſt par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événemens, qui paſſent ſous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triſte & vain plaiſir d'une indiſcrete cenſure. Mais nous parlons aux nations & à la poſtérité. Nous leur devons tranſmettre fidélement ce qui peut influer ſur le bonheur public. Nous leur devons l'hiſtoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous oſions trahir un ſi noble devoir, nous flatterions peut-être la génération préſente qui paſſe & qui fuit : mais la juſtice & la vérité qui ſont éternelles, nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carriere nous ſerons juſtes envers ceux qui exiſtent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne ſont plus. Si parmi les hommes puiſſans, il en eſt qui s'offenſent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne ſommes que les organes d'un tribunal ſuprême que la raiſon éleve enfin ſur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts ſur les nations & ſur les cours. Elle pénetre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépoſitaires du pouvoir, & leurs paſſions & leur foibleſſe, & par l'empire du génie & des lúmieres s'éleve de toute part au-deſſus des adminiſtrateurs pour les diriger ou

les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent ! Cette apparente audace n'eſt que l'impuiſſance. Malheur à ceux qui par leurs talens n'ont pas de quoi ſoutenir ces regards ! Qu'ils ſe rendent juſtice & dépoſent un fardeau trop peſant pour leurs foibles mains. Ils ceſſeront du moins de compromettre eux-mêmes & les états.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le temps, les circonſtances : elle avoit tout choiſi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loiſir ces préparatifs ; qu'après avoir porté ſes forces au degré qui lui convenoit, qu'elle ſe montra ſur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ſes diſſentions domeſtiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le diſoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le ſouvenir durera long-temps. Une ſavante théorie & un courage inébranlable remplacerent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagemens particuliers les comblerent de gloire, & la plupart ſe terminerent à leur avantage. La flotte britannique courut de plus grands dangers encore que ſes vaiſſeaux iſolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre ſa deſtruction totale ou partielle, ſi la flotte qui l'avoit réduite à cet état preſque déſeſpéré à Oueſſant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuſes intrigues, par la foibleſſe de ſes amiraux, ou par tous ces motifs enſemble, à quitter la mer & à rentrer la premiere dans ſes ports.

Dans l'ivreſſe de ces ſuccès peut-être inattendus,

la France parut perdre de vue ſes intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ſes ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de ſaper ainſi les deux fondemens de la grandeur Angloiſe. Rien n'étoit plus aiſé pour une puiſſance préparée de loin aux hoſtilités, que d'intercepter une navigation marchande entiérement ſurpriſe & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainſi. Les immenſes richeſſes qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrerent paiſiblement dans ſes rades, ſans avoir été ſeulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémiſpheres, & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever, ſur leurs propres côtes, des ſubſiſtances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du beſoin; & la métropole ſe vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés preſque à ſa vue. Ces revers avoient une cauſe. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoiſe étoit depuis long-temps malheureuſe; & c'étoit au vice de ſa conſtitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On eſſaya pluſieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens: mais ces innovations, bonnes ou mauvaiſes, furent toujours repouſſées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin ſes amiraux dicterent eux-mêmes, en 1776, une ordonnance, qui les rendant maîtres abſolus des rades, des arſenaux, des atteliers, des magaſins, détruiſoit cette mutuelle ſurveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'adminiſtration. Dès-lors il n'y eut plus de regle, plus de comptabilité, plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confuſion & le déſordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeſte. Juſqu'à cette époque, c'étoit le miniſtere qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à ſa politique. Cette autorité paſſa, peut-être ſans qu'on s'en apperçût, à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent inſenſiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faiſoient croire que ce n'étoit pas en eſcortant peſamment, laborieuſement les navires de la nation, en ſéjournant dans des croiſieres difficiles pour ſurprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à ſe faire un nom. Ce double devoir fut donc entiérement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Breſt, qu'un pareil ſervice n'avoit rien de noble & ne conduiſoit à aucune ſorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé eſt bien bizarre & entiérement contraire à toutes les loix de la ſociété. Quel peut avoir été le but des états en inſtituant cette force militaire deſtinée à parcourir les mers? N'eſt-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui ſervent? Que pour leur donner l'occaſion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes? Que pour enſanglanter un élément de plus par le carnage & les combats? Non, ſans doute. Les flottes guerrieres ſont ſur l'Océan ce que ſont les forteresſes & les remparts pour les citoyens des villes, ce que ſont les armées nationales pour les provinces expoſées aux ravages de l'ennemi. Il eſt des propriétés attachées au ſol; il en eſt d'autres créées, tranſportées par le commerce, & qui ſont, pour ainſi dire, errantes ſur l'Océan. Ces deux ſortes de propriétés ont beſoin de défenſeurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on, ſi les armées de terre refuſoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le la-

boureur des campagnes, de repouſſer l'embraſement qui menace les moiſſons? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'eſcorter le commerce! Mais ſi le commerce n'a plus de protecteurs, que deviendront les richeſſes de l'état, dont vous demandez, ſans doute, une part pour récompenſe de vos ſervices? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richeſſes peuvent ſeuls rendre fécondes? Vous vous croyez avilis. Quoi, avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens? Et que ſont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, ſinon des protecteurs, des défenſeurs du citoyen & de ſa fortune? Votre poſte eſt ſur les mers, comme celui du magiſtrat ſur les tribunaux, celui de l'officier & du ſoldat de terre dans les camps, celui du monarque même ſur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin, & embraſſer d'un coup-d'œil tous ceux qui ont beſoin de ſa protection & de ſa défenſe. Vous aſpirez à la gloire. Apprenez que la gloire eſt par-tout où l'on ſert l'état. Apprenez que la gloire de conſerver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, ſans doute, on aimoit auſſi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir ſauvé un ſeul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, ne voyez-vous pas qu'en ſauvant les vaiſſeaux du commerce, vous ſauvez la fortune de l'état? Oui, votre valeur eſt brillante; elle eſt connue de l'Europe comme de votre patrie: mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle ſe ſoit montrée dans une occaſion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaiſſeau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'Océan, ſi par votre faute vous avez laiſſé périr ou enlever tous les na-

vires qui portoient les richeſſes de votre pays; ſi dans ce même port, où vous rentrez victorieux, une multitude de familles déſolées pleurent leur fortune détruite? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout ſera muet & conſterné, & vos exploits ne ſeront deſtinés qu'à groſſir les relations des cours, & ces papiers publics, qui, faits pour amuſer l'oiſiveté, ne donnent la gloire qu'un jour, quand cette gloire n'eſt pas gravée dans le cœur des citoyens par le ſouvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes conſacrées à Portsmouth étoient bien oppoſées. On y ſentoit, on y reſpectoit la dignité du commerce. On s'y faiſoit un devoir comme un honneur de le défendre; & les événemens décideront laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus juſtes de ſes fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le Nouveau-Monde. Un ennemi plus puiſſant la menaçoit de plus grands déſaſtres dans l'ancien. Cette ſituation alarmante rempliſſoit tous les eſprits de défiance & d'incertitude. Les richeſſes nationales arrivent. Celles de la puiſſance rivale en groſſiſſent la maſſe énorme; & ſur le champ le crédit public eſt ranimé; les eſpérances renaiſſent; & ce peuple qu'on ſe plaiſoit à regarder comme abattu, reprend & ſoutient ſa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France ſe rempliſſent de gémiſſemens. Une inaction aviliſſante & ruineuſe y ſuccede à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichiſſoit. L'indignation des négocians ſe communique à la nation entiere. Les premiers momens de ſuccès ſont toujours des momens d'ivreſſe qui ſemblent couvrir les fautes & les juſtifier. Mais le malheur donne plus de ſévérité

aux jugemens. La nation alors observe de plus près ceux qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fiere du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confié. On reproche aux conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la premiere puissance du globe en désavouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Américains. On leur reproche d'avoir, par une intrigue de ministres ou par l'ascendant de quelques agens obscurs, engagé l'état dans une guerre désastreuse, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les ressorts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un regne dont toute la derniere moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique insidieuse, de s'être enveloppés dans des discours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui semble démentir les projets qu'on a formés, les sentimens qu'on a dans son cœur; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en sert, sans pouvoir tromper celui à qui on l'adresse, & qui déshonore sans que ce déshonneur même puisse être utile ni au ministre, ni à l'état. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchise de la dignité! » Anglois, vous avez abusé de la victoi» re. Voici le moment d'être justes, ou ce sera ce» lui de la vengeance. L'Europe est lasse de souf» frir des tyrans. Elle rentre enfin dans ses droits. » Désormais, ou l'égalité ou la guerre. Choisissez. « C'est ainsi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il est vrai, doivent haïr, parce qu'il fut un meurtrier sanguinaire, & que pour être despote il assassina tous ses ennemis avec la hache des

bourreaux : mais que la nation & l'état doivent honorer comme miniſtre, parce que le premier il avertit la France de ſa dignité, & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à ſa puiſſance. C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Louis XIV, qui, pendant quarante ans, ſut être digne de ſon ſiecle, qui mêla toujours de la grandeur à ſes fautes même, & juſque dans l'abaiſſement & le malheur ne dégrada jamais ni lui, ni ſon peuple. Ah! pour gouverner une grande nation il faut un grand caractere. Il ne faut point ſur-tout de ces ames indifférentes & froides par légéreté, pour qui l'autorité abſolue n'eſt qu'un dernier amuſement, qui laiſſent flotter au haſard de grands intérêts, & ſont plus occupés à conſerver le pouvoir qu'à s'en ſervir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puiſſance de l'état, & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, ſe ſont-ils laiſſés prévenir ſur toutes les mers par un ennemi dont la conſtitution entraîne des lenteurs néceſſaires? Pourquoi s'être mis, par un traité inconſidéré, dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des ſubſides abondans & réglés? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours ſur les côtes ſeptentrionales du Nouveau-Monde une eſcadre qui protégeât les colonies, & fît en même-temps reſpecter notre alliance? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés ſur nous, voit un grand deſſein & nulles démarches concertées; voit dans nos arſenaux & ſur nos ports des préparatifs immenſes, & nulle exécution; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu preſque inutile; l'audace & la valeur dans les particuliers, la molleſſe & l'irréſolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir impoſant d'un grand peuple, tout ce qui-

annonce de l'autre la foibleſſe & la lenteur qui tiennent au caractere & aux vues. C'eſt par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'eſprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris ſa vigueur; & juſqu'à préſent c'eſt un problême à réſoudre pour l'Europe, ſi, en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles ſont les plaintes qui retentiſſent de toutes parts, & que nous ne craignons pas de raſſembler ici & de mettre ſous les yeux de l'autorité, ſi elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philoſophie, dont le premier ſentiment eſt le déſir de voir tous les gouvernemens juſtes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil ſur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend ſa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle penſe que ſi l'amour de la juſtice eût décidé la cour de Verſailles, elle auroit arrêté dans le premier article de ſa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppreſſeurs.* Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre; dont un roi de Hongrie, en montant ſur le trône, oſa faire une des conſtitutions de l'état; qu'un des plus grands princes qui aient régné ſur le monde, Trajan, adopta, lorſqu'en préſence du peuple Romain aſſemblé, il dit au premier officier de l'empire, *je te remets cette épée pour me défendre ſi je ſuis juſte, pour me combattre & me punir ſi je deviens tyran :* cette maxime eſt trop étrangere à nos gouvernemens foibles & corrompus, où le devoir eſt de ſouffrir, & où l'opprimé doit craindre de ſentir ſon malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'eſt ſur-tout contre l'Eſpagne que ſont dirigées les plaintes les plus ameres. On la blâme de ſon aveuglement, de ſes incertitudes, de ſes lenteurs, quelquefois même de ſon infidélité : accuſations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager ſans néceſſité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginerent que cette couronne ſe croyoit aſſez puiſſante pour diviſer le domaine Britannique, ſans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas ſi l'eſprit qui régnoit dans le cabinet de Verſailles autoriſoit cette conjecture. Il eſt aujourd'hui connu que cette couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des ſecours ſecrets aux Américains, épioit le moment propice pour ſe déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonſtance la plus favorable pour propoſer au roi catholique de faire cauſe commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ſes intérêts ; ſoit que la réſolution lui parût précipitée ; ſoit enfin que d'autres objets politiques exigeaſſent toute ſon attention, il ſe refuſa à cette ouverture. Son caractere diſpenſoit de toute ſollicitation nouvelle. Depuis les premieres tentatives, on l'occupa ſi peu de cette grande affaire, que ce fut ſans l'en prévenir que la cour de Verſailles fit ſignifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Eſpagne employoit dans le Bréſil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ſes ports. Les tréſors qui lui arrivoient du Pérou & de ſes autres poſſeſſions étoient à couvert. Cette puiſſance étoit

libre de toute inquiétude & maîtreſſe de ſes mouvemens, lorſqu'elle aſpira à la gloire de pacifier les deux hémiſpheres. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardieſſe n'avoit pas les ſuites heureuſes qu'elle s'en étoit promiſes, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adverſaire à combattre.

L. L'Eſpagne n'ayant pas réuſſi à réconcilier l'Angleterre & la France, ſe déclare pour cette derniere puiſſance.

Charles III ſoutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes; que chacune des parties belligérantes ſeroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention; qu'on formeroit un congrès où ſeroient diſcutées les prétentions diverſes; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce monarque ne ſe diſſimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de ſe réconcilier avec ſes colonies, ou du moins de leur faire acheter par de grands avantages pour ſon commerce le ſacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne ſe diſſimuloit pas qu'il bleſſoit la dignité du roi ſon neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juſte; & ſans l'oubli de toutes les conſidérations perſonnelles, on ne l'eſt point.

Ce plan de conciliation déplut à Verſailles; & l'on n'y fut un peu raſſuré que par l'eſpoir qu'il ſeroit rejetté à Londres. C'eſt ce qui arriva. L'Angleterre ne put ſe déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait; quoiqu'ils ne fuſſent pas appellés aux conférences qui alloient s'ouvrir; quoique la France ne pût pas négocier pour eux; quoique leurs intérêts duſſent être uniquement ſoutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité, & qui, peut-être au fond de ſon cœur,

n'en

n'en déſiroit pas la proſpérité; quoique ſon refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'eſt dans une circonſtance pareille; c'eſt lorſque la fierté éleve les ames au-deſſus de la terreur; qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choiſir entre la ruine & le déshonneur : c'eſt alors que la grandeur d'une nation ſe déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des choſes par l'événement, traitent les grandes & périlleuſes révolutions d'héroïſme ou de folie, ſelon le bon ou le mauvais ſuccès qui les ont ſuivies. Si donc on me demandoit quel eſt le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le ſais. Je ſais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguſte & majeſtueux ſpectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à ſa durée qu'à ſa gloire.

Le miniſtere Britannique ne ſe fut pas plutôt expliqué, que la cour de Madrid épouſa la querelle de celle de Verſailles, & par conſéquent celle des Américains. L'Eſpagne avoit alors ſoixante-trois vaiſſeaux de ligne & ſix en conſtruction. La France en avoit quatre-vingts, & huit ſur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates : mais un grand nombre de corſaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'oppoſoit que quatre-vingt-quinze vaiſſeaux de ligne & vingt-trois en conſtruction. Les ſeize qu'on voyoit de plus dans ſes ports étoient hors de ſervice, & on les avoit convertis en priſons ou en hôpitaux. Inférieure en inſtrumens de guerre, cette puiſſance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses diſſentions domeſtiques énervoient

encore ce qui lui reſtoit de reſſources. Il eſt de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'eſt par ces mouvemens inteſtins que les eſprits conſervent leur énergie & le ſouvenir toujours préſent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation ceſſe, que les haines ſoient étouffées, que les intérêts ſe confondent & ſe ſervent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les iſles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les prétentions oppoſées ne ſe montrerent dans aucune circonſtance avec moins de ménagement. Le bien général fut inſolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois diſcuté les queſtions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des inſultes les plus groſſieres, que d'altercations auſſi nuiſibles qu'indécentes. Le peu qui reſtoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un miniſtre qui comme lui n'eût *ni parens, ni amis* : mais cet homme extraordinaire ne ſe montroit pas. Auſſi penſa-t-on aſſez généralement que ce peuple ſuccomberoit, malgré la fierté de ſon caractere, malgré l'expérience de ſes amiraux, malgré l'audace de ſes hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les ſecouſſes qu'elle éprouve.

Mais l'empire du haſard eſt bien étendu. Qui ſait pour quel parti les élémens ſe déclareront? Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entiere par la mort d'un général. Des ſignaux, ou ne ſont pas entendus, ou ne ſont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté ſont croiſés par l'ignorance, par la jalouſie, par une trahiſon, par la certitude de

l'impunité. Une brume qui ſurvient & qui couvre les deux ennemis, ou les ſépare, ou les confond. Le calme & la tempête ſont également favorables ou nuiſibles. Les forces ſont coupées en deux par l'inégale célérité des vaiſſeaux. Le moment eſt manqué, ou par la puſillanimité qui differe, ou par la témérité qui ſe hâte. Des plans auront été formés avec ſageſſe : mais ils reſteront ſans effet par le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconſidéré de la cour décide du malheur d'une journée. La diſgrace ou le décès d'un miniſtre change les projets. Eſt-il poſſible qu'une union étroite puiſſe long-temps ſubſiſter entre des confédérés d'un caractere auſſi oppoſé que le François emporté, dédaigneux & léger ; l'Eſpagnol lent, hautain, jaloux & froid ; l'Américain qui tient ſecrétement ſes regards tournés vers ſa mere-patrie & qui ſe réjouiroit des déſaſtres de ſes alliés, s'ils étoient compatibles avec ſon indépendance ? Ces nations, ſoit qu'elles agiſſent ſéparément, ſoit qu'elles agiſſent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuſer, à ſe plaindre & à ſe brouiller ? Leur plus grand eſpoir ne ſeroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient ſortir, & affermir le ſceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne ; tandis qu'une ou deux défaites conſidérables feroient deſcendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premieres puiſſances de cet hémiſphere ?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel ſera l'événement ? La France & l'Eſpagne réunies ont pour elles des moyens puiſſans ; l'Angleterre, l'art de diriger les ſiens. La France & l'Eſpagne ont leurs tréſors ; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes

& le nombre des troupes ; de l'autre la ſupériorité dans l'art de conduire les vaiſſeaux & d'aſſujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuoſité & la valeur ; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux deſſeins la monarchie abſolue ; dans l'autre la vigueur & le reſſort que donne la liberté. Ici, le reſſentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là, le ſouvenir d'une gloire récente & la ſouveraineté de l'Amérique, comme celle de l'Océan à conſerver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vaſtes puiſſances, mais l'inconvénient qui réſulte de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord, ſoit dans les deſſeins, ſoit dans l'emploi des forces ; l'Angleterre eſt abandonnée à elle-même, mais n'ayant à diriger que ſa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les deſſeins, d'une combinaiſon plus ſûre & peut-être plus prompte dans les idées : elle peut plus aiſément ſubordonner à une ſeule vue ſes plans d'attaque & de défenſe.

Pour avoir une balance exacte, il faut encore peſer la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre, qui d'un côté n'eſt à beaucoup d'égards qu'une guerre de rois & de miniſtres ; qui de l'autre eſt une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ſes plus grands intérêts, d'un commerce qui fait ſa richeſſe, d'un empire & d'une gloire qui font ſa grandeur.

Enfin ſi l'on conſidère l'eſprit de la nation Françoiſe, oppoſé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François eſt peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre ; qu'il eſpere tout lorſqu'il commence, qu'il déſeſpere de tout dès qu'il eſt arrêté par un obſtacle ; que par

ſon caractere il a beſoin de l'enthouſiaſme des ſuccès pour obtenir des ſuccès nouveaux : que l'Anglois, au contraire, moins préſomptueux d'abord malgré ſa hardieſſe naturelle, ſait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger & s'affermir par la diſgrace : ſemblable à ce chêne robuſte auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît ſous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ſes bleſſures même.

L'hiſtoire nous apprend encore que peu de ligues ſe ſont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles ſe ſont formées. Athenes victorieuſe de la Perſe ; Rome ſauvée d'Annibal ; dans les temps modernes, Veniſe échappée à la fameuſe ligue de Cambrai ; & de nos jours même, la Pruſſe, qui par le génie d'un homme a ſu tenir tête à l'Europe, ont droit de ſuſpendre notre jugement ſur l'iſſue de la guerre préſente.

LI. Quelle doit être la politique de la maiſon de Bourbon, ſi elle eſt victorieuſe.

Mais ſuppoſons que la maiſon de Bourbon ait les avantages dont elle a pu ſe flatter. Quelle doit être ſa conduite ?

La France eſt ſous tous les points de vue l'empire le plus fortement conſtitué, dont le ſouvenir ſe ſoit conſervé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Eſpagne eſt auſſi un état d'un grand poids, & ſes moyens de proſpérité augmentent tous les jours. Le ſoin le plus important de la maiſon de Bourbon doit donc être de ſe faire pardonner par ſes voiſins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter ſa ſupériorité, l'alarme ſeroit générale, & l'on ſe croiroit menacé d'un eſclavage univerſel. C'eſt peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traverſée dans ſes projets contre l'An-

gleterre. Le reſſentiment que les injuſtices & les hauteurs de cette iſle ſuperbe ont inſpiré par-tout, doit être la cauſe de cette inaction. Mais la haine ſe tait, lorſque l'intérêt ſe montre. Il eſt poſſible que l'Europe juge contraire à ſa ſûreté l'affoibliſſement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémiſphere; & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puiſſance orgueilleuſe & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainſi, les cours de Verſailles & de Madrid ſe verroient déchues de l'eſpoir qu'elles ont conçu d'une prépondérance décidée ſur le globe. Ces conſidérations doivent les déterminer à preſſer les attaques, & à ne pas laiſſer à une politique prévoyante ou ſimplement jalouſe, le temps de faire de nouvelles combinaiſons. Qu'elles s'arrêtent ſur-tout à propos, & qu'un déſir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas ſur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Pluſieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rebellion, ont dû faire croire que c'étoit auſſi le vœu de la France. On peut ſoupçonner l'Eſpagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont ſecoué le joug de la Grande-Bretagne, eſt ſimple, & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même ſyſtême?

Le nouvel hémiſphere doit ſe détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement eſt préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions; par le renverſement de nos droits, qui faiſoient notre courage; par le luxe de nos cours &

la misere de nos campagnes; par la haine, à jamais durable, entre des hommes lâches qui possedent tout, & des hommes robustes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il est préparé en Amérique par l'accroissement de la population, des cultures, de l'industrie & des lumieres. Tout achemine à cette scission, & les progrès d'un mal dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Espagne & à la France, dont les possessions dans le nouvel hémisphere sont une source inépuisable de richesses, leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement? Or, c'est ce qui arriveroit, si tout le nord de ces régions étoit assujetti aux mêmes loix, ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaste continent seroit-elle assurée, qu'il deviendroit l'asile de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans, séditieux, flétris ou ruinés. La culture, les arts, le commerce ne seroient pas la ressource des réfugiés de ce caractere. Il leur faudroit une vie moins laborieuse & plus agitée. Ce génie, également éloigné du travail & du repos, se tourneroit vers les conquêtes; & une passion qui a tant d'attraits subjugueroit aisément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ses invasions, avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choisiroit ses ennemis, le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tomberoit toujours sur des mers sans défense, ou sur des côtes prises au dépourvu. Dans peu, les provinces du Midi deviendroient la proie de celles du Nord, & suppléeroient par la richesse de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même, les possessions

de nos monarchies abſolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou ſe détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Verſailles, s'il leur eſt libre de choiſir; c'eſt de laiſſer ſubſiſter dans le nord de l'Amérique deux puiſſances qui s'obſervent, qui ſe contiennent, qui ſe balancent. Alors des ſiecles s'écouleront, avant que l'Angleterre & les républiques formées à ſes dépens ſe rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin; & les établiſſemens des autres nations, dans le Nouveau-Monde, jouiront d'une tranquillité, qui juſqu'à nos jours a été ſi ſouvent troublée.

C'eſt même vraiſemblablement, c'eſt l'ordre de choſes qui conviendroit le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites reſpectives ne ſont pas réglées. Il regne une grande jalouſie entre les contrées du Nord & celles du Midi. Les principes politiques varient d'une riviere à l'autre. On remarque de grandes animoſités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de ſoi le fardeau accablant des dépenſes & des dettes publiques. Mille germes de diviſions couvent généralement dans le ſein des Etats-Unis. Les dangers une fois diſparus, comment arrêter l'exploſion de tant de mécontentemens? Comment tenir attachés à un même centre tant d'eſprits égarés, tant de cœurs aigris? Que les vrais amis des Américains y réfléchiſſent, & ils trouveront que l'unique moyen de prévenir les troubles parmi ces peuples, c'eſt de laiſſer ſur leurs frontieres un rival puiſſant & toujours diſpoſé à profiter de leurs diſſentions.

Il faut la paix & la ſureté aux monarchies; il faut

des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit beſoin de Carthage; & celui qui détruiſit la liberté Romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni Céſar; ce fut le premier Caton, lorſque ſa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le ſénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Veniſe elle-même, depuis quatre cents ans, peut-être, eût perdu ſon gouvernement & ſes loix, ſi elle n'avoit à ſa porte & preſque ſous ſes murs des voiſins puiſſans qui pourroient devenir ſes ennemis ou ſes maîtres.

LII. Quelle idée il faut ſe former des treize provinces confédérées.

Mais dans cette combinaiſon, à quel degré de félicité, de ſplendeur & de force pourront avec le temps s'élever les provinces confédérées?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les ames, ſans en excepter celles des eſclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'expoſoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté eſt ſi doux, que tous ceux qui combattent pour elle, ſont ſûrs d'intéreſſer nos vœux ſecrets. Leur cauſe eſt celle du genre-humain tout entier; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppreſſeurs, en exhalant du moins en liberté notre haine contre les oppreſſeurs étrangers. Au bruit des chaînes qui ſe briſent, il nous ſemble que les nôtres vont devenir plus légeres; & nous croyons quelques momens reſpirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté ſont des leçons pour les deſpotes. Elles les avertiſſent de ne pas compter ſur une trop longue patience des peuples & ſur une éternelle impunité. Ainſi, quand la ſociété & les loix ſe vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien eſpere que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La

terreur quelquefois tient lieu de juſtice au brigand, & de conſcience à l'aſſaſſin. Telle eſt la ſource de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inſpiré les Américains. Nos imaginations ſe ſont enflammées pour eux. Nous nous ſommes aſſociés à leurs victoires & à leurs défaites. L'eſprit de juſtice qui ſe plaît à compenſer les malheurs paſſés par un bonheur à venir, ſe plaît à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus floriſſantes contrées du globe. On va juſqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ſes maîtres dans ſes enfans. Oſons réſiſter au torrent de l'opinion & à celui de l'enthouſiaſme public. Ne nous laiſſons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le ſentiment qui aime à ſe créer des illuſions & réaliſe tout ce qu'il eſpere. Notre devoir eſt de combattre tout préjugé, même celui qui ſeroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrais, & de ne pas trahir cette conſcience pure & droite qui préſide à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment, peut-être, nous ne ſerons pas crus : mais une conjecture hardie qui ſe vérifie au bout de pluſieurs ſiecles fait plus d'honneur à l'hiſtorien, qu'une longue ſuite de faits dont le récit ne peut être conteſté ; & je n'écris pas ſeulement pour mes contemporains qui ne me ſurvivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du ſoleil: eux & moi, nous ne ſerons plus. Mais je livre mes idées à la poſtérité & au temps. C'eſt à eux à me juger.

L'eſpace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer, n'eſt que de ſoixante-ſept lieues marines ; mais ſur la côte leur étendue eſt en ligne droite de trois cents quarante-cinq, depuis la

riviere de Sainte-Croix juſqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres ſont preſque généralement mauvaiſes ou de qualité médiocre.

Il ne croît guere que du maïs dans les quatre colonies les plus ſeptentrionales. L'unique reſſource de leurs habitans, c'eſt la pêche, dont le produit annuel ne s'éleve pas au-deſſus de 6,000,000 livres.

Le bled ſoutient principalement les provinces de New-Yorck, de Jerſey & de Penſilvanie. Mais le ſol s'y eſt ſi rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois juſqu'à ſoixante boiſſeaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie ſoient fort ſupérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'eſt pas poſſible d'en former beaucoup de nouvelles; & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline Septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité ſi inférieure, qu'ils ſont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le ſol de la Caroline Méridionale & de la Georgie, eſt parfaitement uni juſqu'à cinquante milles de l'Océan. Les pluies exceſſives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le riz eſt cultivé au grand détriment des hommes libres & des eſclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laiſſent ces amas d'eau ſi multipliés, croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorſque le pays s'éleve, ce ne ſont plus que des ſables rebelles ou d'affreux rochers, coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant ſe diſſimuler que l'Amérique Septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres, imagina le puiſſant reſſort des gratifications, pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin, la vigne, la ſoie. La pauvreté du ſol repouſſa la premiere de ces vues; le vice du climat s'oppoſa au ſuccès de la ſeconde; & le défaut de bras ne permit pas de ſuivre la troiſieme. La ſociété établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuſe que le miniſtere. Ses bienfaits ne firent éclore aucun des objets qu'elle avoit propoſés à l'activité & à l'induſtrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne ſe contentât de vendre chaque année, aux contrées qui nous occupent, pour environ cinquante millions de marchandiſes. Ceux qui les conſommoient lui livroient excluſivement leurs indigos, leurs fers, leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reſte du globe leur avoit donné d'argent & de matieres premieres, en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poiſſon, de leur riz, de leurs ſalaiſons. Cependant la balance leur fut toujours ſi défavorable, que lorſque les troubles commencerent, les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole; & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces déſavantages, il s'étoit ſucceſſivement formé dans le ſein des treize provinces une population de deux millions neuf cents quatre-vingt-un mille ſix cents ſoixante dix-huit perſonnes, en y comprenant quatre cents mille noirs. L'oppreſſion & l'intolérance y pouſſoient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux : mais la paix le leur rouvrira; & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais.

Ceux qui y passeront avec des projets de culture n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise; parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occupées; & qu'on n'aura guere à leur offrir que des sables stériles, des marais mal-sains ou des montagnes escarpées. L'émigration sera plus favorable aux manufacturiers & aux artistes, sans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas sans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul, assez généralement difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégénerent très-rapidement, & où la mesure des travaux & des avances n'est pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une subsistance assurée dans ces provinces, ce sera beaucoup. Alors même les exportations se réduiront à rien ou à fort peu de chose: mais l'industrie intérieure remplacera l'industrie étrangere. A peu de chose près, le pays pourra se suffire à lui-même, pourvu que ses habitans sachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique Septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & sur-tout que celui de la mere-patrie vous instruise. Craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix; craignez une trop inégale répartition des richesses qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la misere; d'où naît l'insolence des uns & l'avilissement des autres. Garantissez-vous de l'esprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à mesure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aisance &

la ſanté dans le travail ; la proſpérité dans la culture des terres & les atteliers de l'induſtrie ; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites proſpérer les ſciences & les arts qui diſtinguent l'homme policé de l'homme ſauvage. Sur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'eſt des écoles publiques, n'en doûtez pas, que ſortent les magiſtrats éclairés, les militaires inſtruits & courageux, les bons peres, les bons maris, les bons freres, les bons amis, les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeuneſſe ſe dépraver, la nation eſt ſur ſon déclin. Que la liberté ait une baſe inébranlable dans la ſageſſe de vos conſtitutions, & qu'elle ſoit l'indeſtructible ciment qui lie vos provinces entre elles. N'établiſſez aucune préférence légale entre les cultes. La ſuperſtition eſt innocente par-tout où elle n'eſt ni protégée, ni perſécutée ; & que votre durée ſoit, s'il ſe peut, égale à celle du monde.

Puiſſe ce vœu s'accomplir, & conſoler la génération expirante par l'eſpoir d'une meilleure ! Mais laiſſant l'avenir à lui-même, jettons un coup-d'œil ſur le réſultat de trois ſiecles mémorables. Après avoir vu, dans le début de cet ouvrage, en quel état de miſere & de ténebres étoit l'Europe à la naiſſance de l'Amérique, voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit & pouſſé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le déſir d'être utile. Si le but eſt rempli, l'auteur aura payé ſa dette à ſon ſiecle, à la ſociété.

Fin du dix-huitieme Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ADMINISTRATION; ſon premier devoir eſt de ménager les opinions dominantes; pourquoi. 141.

Affranchiſſement des Negres, a lieu chez les Quakers dans ces derniers temps, après un diſcours proféré par un de leurs prédicateurs. 116. Le gouvernement Anglois s'oppoſe à ce que cet exemple ſoit ſuivi dans ſes autres colonies. 117 *& ſuiv.* Cauſes de cette oppoſition. *Ibid.*

Allemands, vendus par leurs princes aux Anglois, pour faire la guerre aux Américains; pourquoi avoient ſi peu d'ardeur pour combattre. 203.

Amérique (l'), ou le Nouveau-Monde, doit un jour ſe détacher de l'ancien; raiſons de s'y attendre. 230 *& ſuiv.*

Amérique Septentrionale (l'), eſt coupée du Nord au Sud par les Apalaches, une chaine de montagnes au-delà deſquelles eſt un déſert immenſe. 89. Le ſol y produit en abondance, mais les productions ſont plus tardives qu'en Europe; raiſons de ce phénomene. 90 *& ſuiv.* On y trouve tous les arbres de l'Europe, mais elle en a qui lui ſont propres, quels. 91. Ses forêts ſont peuplées d'une multitude d'oiſeaux, parmi leſquels eſt l'oiſeau-mouche. 94. Elle eſt moins chargée d'inſectes depuis qu'on a défriché la terre & abattu les bois. 95. On y trouve des abeilles, mais comme les ſauvages les appellent mouches Angloiſes, il eſt apparent qu'elles y ont été apportées. *Ibid.* Il y a beaucoup d'animaux domeſtiques qui y ont été tranſportés d'Europe. 96. Et qui, comme l'homme, y ont eſſuyé des

maladies épidémiques. 97. Preſque tous, hormis le porc, y ont d'abord dégénéré. *Ibid.* Quand les Anglois y aborderent, les ſauvages n'y cultivoient que le maïs. 98. *& ſuiv.* La culture du lin & du chanvre n'y a pas proſpéré, mais elle eſt très-abondante en fer. 102. Révolutions qu'eſſuya en Angleterre l'importation du fer d'Amérique. *Ibid. & ſuiv.* Sage déciſion du parlement à cet égard. 103. Ce ſont des Anglois, perſécutés pour leurs opinions religieuſes, qui ont abordé les premiers cette partie du globe. 107. On y a fait uſage d'eſclaves noirs, mais ils y ſont mieux traités qu'aux iſles. 115 *& ſuiv.* Population générale des colonies Angloiſes qui y ſont établies, y compris les noirs. 118. Réflexions du docteur Franklin ſur ſa population. 119 *& ſuiv.* Eſpece des hommes qui la forment. 120. Mœurs de cette nouvelle génération. *Ibid.* Il lui manque de ne pas former préciſément une nation. 122. Nature des gouvernemens qui y furent établis. *Ibid. & ſuiv.* Gouvernement royal. 124. Gouvernement propriétaire. 125. *Charter Government. Ibid.* Gouvernement du Canada & de la Floride. 126. Ses premiers Colons ſe livrerent uniquement à l'agriculture. 132.

Anabaptiſtes (les); ſectaires qui avoient des principes particuliers dans la religion chrétienne, portent le fer & le feu en Allemagne, & ne formerent qu'en 1525 un corps de religion. 4. Principes de cette ſecte. *Ibid.* Qui ne produiſirent que des crimes. 5. A quoi l'eſprit de cette ſecte porta les payſans. *Ibid.* Son unique gloire eſt d'avoir donné lieu à la naiſſance des Quakers. 6.

Angleterre (l'), eſt le pays où l'on trouve le plus de patriotiſme; emploi admirable auquel un de ſes citoyens deſtine ſes biens après ſa mort. 69. Après avoir acquis la Floride, elle poſſédoit dans l'Amérique Septentrionale une des dominations les plus étendues du globe. 88. Avantages immenſes qu'elle retireroit de ſes colonies, s'il s'y trouve un paſſage dans la mer du Sud. 89. Elle encourage ſes colonies d'Amérique par des primes à l'importation des munitions navales qui ſont à leur portée. 100. Succès étonnant de cette entrepriſe. *Ibid.* Moyens par leſquels elle encourage l'importation, dans ſes ports, des bois, ſur-tout, propres à la marine. 101. Accorde une forte gratification aux colonies d'Amérique pour encourager la culture du lin & du chanvre. 102. État de ce qu'elle payoit à divers pays de l'Europe pour le fer qu'elle en recevoit. 104. Elle tente de faire croître des vins en Amérique, mais ſans réuſſite. 105 *& ſuiv.* Ils eſſayent d'y introduire des vers-à-ſoie en y envoyant des Vaudois; l'eſſai réuſſit, mais n'eſt pas

pas accompagné de nouveaux progrès. 106. Raisons qui, vraisemblablement, s'y sont opposées. *Ibid.* Encouragement qu'accorde le parlement en 1769 pour l'importation des soies crues de l'Amérique. *Ibid.* État de détresse où elle se trouva en 1763, 136. *& suiv.* Elle demande du secours à ses colonies. 138. Elle avoit toujours été secourue de ses colonies par des dons & point par des taxes. 140. Elle en exige à la paix de 1763 des contributions, qu'elle n'auroit dû que demander, & donna en 1764 l'acte du timbre. 144. Suites de cette injustice. *Ibid.* Maniere dont les colons d'Amérique regardent les impositions de 1767, 145. Espérances que la cour de Londres fondoit sur la clôture du port de Boston. 148. Elles sont trompées; réflexions à cet égard. *Ibid. & suiv.* État actuel de son numéraire & de la situation de ses finances. 159. Suites effrayantes de cette situation si elle perd l'Amérique. 160. Réponses de l'Auteur aux objections que le gouvernement Britannique pourroit former contre les Américains. *Ibid. & suiv.* C'est sur la fausse idée du peu de bravoure des Colons qu'on a osé leur faire la guerre. 168. Discours qu'un orateur des chambres assemblées pour les colonies auroit dû prononcer à la place des plaidoyers qu'on y a entendus. 170 *& suiv.* Conseils à la nation Angloise, & discours à adresser aux Anglo-Américains en leur offrant la paix. 171 *& suiv.* Quelle en seroit l'issue. 176. Conduite & langage bien différens tenus par un orateur forcené. *Ibid. & suiv.* Les sophismes du déclamateur entraînerent la nation à prétendre réduire ses colonies par la force. 179 *& suiv.* Accoutumée aux orages politiques en Europe, elle ne fit pas d'abord assez d'attention à celui qui s'élevoit dans le Massachuset & particulierement à Boston. 198. Illusions qu'elle se fit sur la facilité de réduire ses colonies: elle est la région des partis, causes qui en résultent. 199 *& suiv.* Maniere dont George III, composa son conseil. *Ibid.* Inconvéniens de ce ministere sans accord & sans harmonie. 200. L'activité de ses généraux ne put pas réparer le vice des contrariétés qui en étoient la suite. 201. L'influence de sa constitution s'étend sur ses troupes; comment. 203. Quelle y étoit l'opinion générale à l'égard des taxes. 205. L'activité de ses agens lui concilie l'esprit de quelques nations sauvages du Canada. 209. Espérances sur lesquelles elle propose un plan de conciliation aux États-Unis. Succès de ce plan. 211. Raisons de ce mauvais succès; bévues du ministere Britannique *Ibid. & suiv.* Les bonnes maximes de sa marine sauvent les richesses nationales & raniment le crédit public. 219. Elle refuse la médiation de l'Espagne. 224. Nombre

de ſes vaiſſeaux à la déclaration de guerre contre la France & l'Eſpagne. 225. Troubles du parlement depuis la guerre. 226. Elle a reconnu que la nature du ſol des colonies Angloiſes, n'étoit propre à aucun des établiſſemens qu'elle y a eſſayés; ſon principal avantage conſiſtoit dans la vente de ſes expéditions de la métropole. 236 & *ſuiv.* Nature du commerce qu'elle faiſoit avec elles. *Ibid.*

Anglois (les) ſeront heureux s'ils peuvent conſerver leurs poſſeſſions dans l'Amérique Septentrionale. 90. Ils ſont tellement attachés à leur patrie, qu'il n'y a que les plus fortes révolutions qui puiſſent les engager à s'expatrier. 107 & *ſuiv.* Ils étoient trop actifs & ambitieux pour être propres à défricher l'Amérique. *Ibid.* Ils apportent beaucoup d'impétuoſité dans leurs factions, & ſont froids & calmes par-tout ailleurs. 201.

Annapolis, capitale du Maryland dans l'Amérique Septentrionale, eſt ſituée ſur la Baie Chéſapeak. 38.

Apalaches (les), montagnes très-hautes de l'Amérique Septentrionale, la traverſent entièrement du Nord au Sud. 89. & *ſuiv.*

Armée Royale d'Angleterre, époque où, avec plus d'activité, elles auroient pris Philadelphie, & étouffé au berceau la nouvelle république. 195. Trois régimens Anglois ſont chaſſés de Princeton par les Américains. 196. Elle bat les Américains le 11 Septembre 1777, à Brandiſwine, & entre le 30 à Philadelphie. *Ibid.* Les troupes qui la compoſoient ne montroient aucune ardeur pour qu'on les menât au combat; pourquoi? 202. & *ſuiv.* La révolution arrivée depuis 18 ans dans les mœurs avoit changé l'eſprit des armées Angloiſes, de quelle maniere. 203 & *ſuiv.* Expoſition des calamités qu'elle occaſionna en Amérique. 207 & *ſuiv.*

B

BALANCE, des pouvoirs & des avantages des puiſſances belligérantes, dans la guerre d'Amérique. 227.

Baltimore, lord Anglois, va chercher dans la Virginie un aſile contre les perſécutions que Charles I ſe vit obligé de faire aux catholiques. 30. Il meurt avant que d'avoir formé l'établiſſement qu'il projettoit dans une région entre la riviere Potowmak & la Penſilvanie. Son fils pourſuit l'entrepriſe. *Ibid.*

Baltimore, fils du précédent, part d'Angleterre en 1633 pour aller ſuivre l'établiſſement de ſon pere entre la Potowmak & la Penſilvanie. 30. Deſtitué par Cromwel, rétabli par

Charles II, ſa charte eſt attaquée ſous le règne de Jacques I, 31. Le ſucceſſeur du deſpote prive les Baltimore de l'autorité dans la colonie, en leur laiſſant les revenus. Cette famille eſt enſuite réintégrée dans ſes droits, comment. *Ibid.* Ses principes de tolérance. 32.

Baltimore, ville & port du Maryland dans l'Amérique Septentrionale, ſur la Baie de Cheſapeak, eſt le plus grand entrepôt de la colonie. 38.

Beau fort ou Port-Royal, ville de la Caroline Méridionale, eſt & reſtera médiocre malgré la bonté de ſa rade. 67.

Bedfort, comté de la Penſilvanie dans l'Amérique Septentrionale. 14.

Berklei (Guillaume), gouverneur de la Virginie; exemple de ſon attachement à la famille royale. 41. Il eſſuie une révolte de la part des Virginiens qui ſe termine par la mort du chef. 43 *& ſuiv.*

Berks, comté de la Penſilvanie dans l'Amérique Septentrionale. 14.

Boſton, capitale du Maſſachuſet, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre dans l'Amérique Septentrionale, a toujours été plus occupée de ſes droits que les autres villes de l'Amérique. 148. La cour de Londres ferme ſon port par un bill du 13 Mars 1774, *Ibid.* L'exécution de ce bill y échauffe les eſprits. 149 *& ſuiv.* Suite qui en réſulte dans toutes les provinces voiſines. 150 *& ſuiv.*

Brunſwick, ville de la Caroline Septentrionale, au Nord de l'Amérique, eſt le ſeul port de cette province où les vaiſſeaux puiſſent aborder. 63.

Brunswickois, habitans du duché de Brunſwick, envoyés malgré eux en Amérique contre les États-Unis; raiſons du peu d'empreſſement qu'ils avoient à ſe battre. 203.

Bucks, comté de la Penſilvanie dans l'Amérique Septentrionale. 14.

Burgoyne, général de l'armée royale Angloiſe, arrive en Juillet 1777 à Ticonderago. 197. Sa préſomption lui fait former une entrepriſe chimérique. *Ibid. & ſuiv.* Il eſt fait priſonnier le 13 Octobre 1777 avec ſix mille hommes à Saratoga. 198.

C

Canada, ou Nouvelle-France, grande région de l'Amérique-Septentrionale, nature de ſon gouvernement actuel. 126 *& ſuiv.*

Caractere des Anglois & des François. 228 *& ſuiv.*

Carleton, général de l'armée royale Angloiſe, chaſſe les provinciaux du Canada. 193. Et détruit leurs bâtimens de guerre ſur le lac Champlain. 197. Il tenta le premier d'armer les ſauvages contre les États-Unis. 208.

Caroline Méridionale, la, province de l'Amérique Septentrionale, fait le même commerce que l'autre Caroline. 64. Ses principales productions. *Ibid.* On ne ſait point comment le riz s'y eſt naturaliſé. 65. L'indigo s'y perfectionne tous les jours. *Ibid.* Sa population. 66. Son luxe, ſur-tout dans les funerailles. Coutume particuliere des miniſtres de la religion. *Ibid.* Conſéquences dangereuſes de cette coutume. 67. Elle ne renferme que trois villes. *Ibid.* Son ſol eſt fort uni; les pluies exceſſives y forment des marais propres à la culture du riz; il y croit du mauvais indigo 235.

Caroline Septentrionale, eſt une des plus grandes provinces du continent de l'Amérique Septentrionale; ſon ſol. 59. Pourquoi les Anglois s'en éloignerent quoique ce fut la premiere plage qu'ils découvrirent. *Ibid.* Nombre actuel de ſes habitans; raiſon pourquoi la plus grande partie eſt d'origine Ecoſſoiſe. 60. Cauſes de la nombreuſe tranſmigration d'Ecoſſois dans cette province. *Ibid. & ſuiv.* Maniere de vivre de ces colons : état des premiers qui habitoient cette contrée. 61 *& ſuiv.* Objets de commerce qu'ils y trouverent. 62. Nature de celui qu'elle fait aujourd'hui. 63. Elle produit quelques grains, mais d'une qualité très-inférieure. 235.

Carolines (les deux), vaſte contrée de l'Amérique Septentrionale, au midi de la Virginie, fut découverte par les Eſpagnols, qui la mépriſerent. L'amiral de Coligny y forme une colonie de proteſtans François. 53. Charles II en accorde la propriété à huit perſonnes tant lords que particuliers. Locke leur trace un code de loix. *Ibid. & ſuiv.* Prérogatives accordées à ces huit propriétaires, & premier uſage qu'ils font de leur autorité. 56. Conſéquences de cette conſtitution mal ordonnée. 57. Le ſénat Britannique reprend la colonie en 1728 & lui rend les loix Angloiſes. 58. Diviſion qu'on en fit alors. *Ibid.* Étendue des deux contrées. *Ibid.* Rivieres qui les arroſent, climat qui y regne. 59. Elles ſont bien éloignées de la proſpérité qu'elles peuvent atteindre, ont beaucoup de terrein à défricher, & ſeroient ſans manufactures ſi les réfugiés François n'y avoient porté des métiers à faire la toile. 68. Leur gouvernement eſt nommé royal; pourquoi. 124.

Charles I, Roi d'Angleterre; raiſons qui le porterent à chérir les catholiques. 30.

Charles II, Roi d'Angleterre, cede en 1663 la propriété de la Caroline à divers lords & particuliers Anglois. 53.

Charles III, Roi d'Eſpagne, ſoutint avec dignité ſa médiation propoſée entre l'Angleterre & la France. 224. Elle étoit fondée ſur la juſtice. *Ibid.* Sur le refus du miniſtere Britannique, il ſe joint à la cour de Verſailles. 224. Nombre de ſes vaiſſeaux. 225.

Charles-Town, capitale de la Caroline Méridionale, eſt actuellement & deviendra de plus en plus le meilleur entrepôt du commerce de la province; ſa ſituation, ſa deſcription. 67.

Cherokées, peuple indigene de l'Amérique Septentrionale, dans le voiſinage de la Georgie. 71.

Cheſapeack, Baie du Maryland, dans l'Amérique Septentrionale, ſa profondeur dans les terres; deux caps forment ſon entrée. 38.

Cheſter, comté de la Penſilvanie, dans l'Amérique Septentrionale. 14.

Chickeſaws, peuple indigene de l'Amérique Septentrionale, dans le voiſinage de la Georgie. 71.

Cirier (le), arbre indigene de l'Amérique Septentrionale, doit ſon nom à ſa production; ſa deſcription, ſes fleurs, ſon fruit, uſage qu'on en fait. 91. Il ſert encore à faire du ſavon, des emplâtres & à cacheter. 92.

Clans, déſignation des tributs nombreuſes des habitans de l'Ecoſſe, dont chacune avoit ſon nom & ſon ſeigneur particulier. 61.

Colepepper, lord Anglois, arrive au printemps de 1679 à la Virginie pour en prendre le gouvernement. 45. Singulier réglement qu'il propoſe, & réflexions qui en réſultent. *Ibid.*

Coligny, Amiral de France, ſuite funeſte, pour la colonie proteſtante de la Caroline, du fanatiſme qui le fit aſſaſſiner. 53.

Colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale (les), ne paient qu'un foible cens. 73. Quelle étoit la ſeconde claſſe des colons qui y furent envoyés, & celle qui y fut enſuite ſubſtituée au mépris de l'humanité. 110 *& ſuiv.* Maniere dont cette derniere claſſe fut trompée pour être enſuite vendue. *Ibid.* Leur conſtitution légiſlative ſe reſſent du vice radical de celle de leur métropole. 130. C'eſt la dépendance & l'ignorance qui leur ont laiſſé cette conſtitution, abus qui en réſultent. *Ibid.* Monnoies qui ont eu cours; révolutions arrivées aux eſpeces. 131. Établiſſement du papier monnoie. *Ibid.* Différends qu'elles eurent avec la métropole pour l'établiſſement des manufactures. 132 *& ſuiv.*

Reſtrictions qu'elle mit à l'importation chez elle des fers de leurs mines. 133. Entraves miſes à leurs autres importations. 134. L'obligation de verſer toutes leurs productions dans la métropole fut une tyrannie *Ibid. & ſuiv.* Qui enfanta la contrebande. 135. Qu'une liberté reſtreinte à de juſtes bornes auroit empêché, en portant les colonies à un état conſidérable d'aiſance. 136. La métropole leur demande des ſecours en 1763, 138. Elle ne lui en avoit jamais refuſé, mais c'étoit à titre de dons & non de taxes. 139 *& ſuiv.* Elles regardoient comme un droit cette maniere d'accorder leur ſecours. 140. Raiſons ſur leſquelles elles ſe fondoient à cet égard. 141. La maniere de vivre des colons doit les rendre jaloux & zélés pour le maintien de ce droit. 144. Leur conduite en 1764 après l'uſurpation des Anglois d'Europe de leurs droits les plus précieux. *Ibid.* Révolutions que les impoſitions y occaſionnent en 1767, 145 *& ſuiv.* La métropole les abandonne toutes en 1770 excepté celles ſur le thé, qu'elle ordonne en 1773 & qui y cauſe une indignation générale. 147. Quel en fut le réſultat. *Ibid.* Imprimés qui y circulent après l'exécution du bill contre Boſton. 150. Treize provinces ſe réuniſſent en Septembre 1774 & envoient des députés à Philadelphie. 152. C'eſt l'époque où leurs démêlés avec la métropole prennent de l'importance. *Ibid.* Hoſtilités commiſes de part & d'autre. 153. Le congrès aſſemblé à Philadelphie forme une armée. 154. Opérations du général qui y fut nommé. *Ibid.* Vœux de l'auteur pour que le fanatiſme de la liberté anime leurs prédicateurs dans les chaires. 169 *& ſuiv.* Juſqu'au moment où le gouvernement envoie des flottes contr'elles, les Américains ne s'étoient défendus que par le ſecours des loix Angloiſes. 180. Le bruit des armemens de la métropole contr'eux étouffa ſeul leur attachement pour elle; & produiſit l'ouvrage intitulé *le Sens commun :* extrait de cet ouvrage. *Ibid.* Caractere des habitans des colonies. 184. Déviſe d'un écrit répandu dans les colonies. 186. Vœux pour leur proſpérité. 187. Manifeſte qu'elles publierent, aſſertions nombreuſes dont il eſt plein, qui atteſtent la tyrannie du gouvernement Britannique. 188. Elles prennent une conſtitution fédérative ſous le nom d'*États-Unis.* 190.

Combat (le) de deux frégates, au 17 juin 1778, fut la premiere hoſtilité de la guerre entre la France & l'Angleterre, qui fut la ſuite de la déclaration de la cour de France de l'indépendance des Américains. 213.

Combat (le) d'Oueſſant, combien eut été fatal à la flotte Angloiſe, ſans les intrigues qui firent rentrer les vaiſſeaux François dans leurs ports. 215.

Complot odieux des Souverains, d'avoir fait la guerre uniquement pour établir par des forces militaires le pouvoir du deſpotiſme. 112 *& ſuiv.*

Congrès-général, ſe forme à Philadelphie en ſeptembre 1774 par les deputés de treize colonies. 152. Il honore la cendre de Warren. 153. Diſcours de l'orateur qui prononce ſon oraiſon funebre. *Ibid. & ſuiv.* Il aſſemble une armée & lui nomme un général. 154 *& ſuiv.* Il n'avoit parlé au peuple que de ſe procurer un accommodement avantageux, juſqu'à l'inſtant où ils apprennent les ordres deſtructifs donnés aux amiraux contre les colonies. 180. Il prononce le 4 juillet 1776 l'indépendance des colonies. 187. Sa ſupériorité ſur les congrès particuliers ſe bornoit à ce qui étoit du reſſort de la politique & de la guerre. 190. Il quitte Philadelphie le 25 ſeptembre 1777. 196. Mauvais ſuccès du papier monnoie qu'il établit pour ſubvenir au défaut d'eſpeces. 209 *& ſuiv.* Il rejette hautement un plan de conciliation propoſé par le gouvernement Anglois; pourquoi. 211.

Conſeils de Louis XVI, reproches qu'on leur fait à l'occaſion des ſecours donnés clandeſtinement aux Américains. 220 *& ſuiv.* Langage qu'ils auroient dû tenir aux Anglois, & qui auroit été celui de Richelieu & de Louis XIV. 221 *& ſuiv.* Leur traité avec le Congrès étoit inconſidéré. *Ibid.*

Contraſte ſingulier entre le Nouveau-Monde & l'Ancien relativement aux ſciences. 109.

Contribution (la), eſt juſtement due par tous les membres d'une conféderation, mais l'injuſtice eſt ſouvent dans la maniere de la percevoir. 138. Abus qui s'y commettent en en détournant la juſte application; atrocités qui en accompagnent l'exaction. *Ibid. & ſuiv.*

Creeks, peuple indigene de l'Amérique Septentrionale, dans le voiſinage de la Georgie. 71.

Cromwel, Anglois Presbytérien, après avoir perſécuté vivement les Quakers, leur donna des marques d'eſtime. 9.

Cumberland, comté de la Penſilvanie dans l'Amérique Septentrionale. 14.

D

DÉCLARATION de la guerre entre la France & l'Angleterre. 213. Les premieres hoſtilités commencerent le 17 juin 1778, par le combat de deux frégates. *Ibid.*

Défiance (la), eſt de ſa nature irréconciliable. 183.

Delaware, lord Anglois, amene une nouvelle peuplade &

des ſecours à la Virginie. Caractere de ce lord. 40. Sa mauvaiſe ſanté l'obligea de retourner en Angleterre. 41.

Delaware (la), riviere de Penſilvanie, dans l'Amérique Septentrionale, au confluent de laquelle avec le Schuylkill eſt bâtie la ville de Philadelphie. 24.

Deſpotiſme (le) qui régnoit en Europe, a été le mobile de la population de l'Amérique Septentrionale. 108. Celui des armées ſoutient en Europe celui des cours. 143. C'eſt la vile ambition de commander qui lui prête ſes bras. 149.

Deſtinée d'un empire fondé ſur la vertu, combien ſeroit avantageuſe. 2. Il n'en exiſte aucun dans les annales du monde. 3. La Penſilvanie eſt le pays qui en a le plus approché. *Ibid.*

Diſcours, leçon, conſeils & exhortations aux peuples de l'Amérique Septentrionale. 237 & *ſuiv.* Vœux de l'Auteur en leur faveur. 238.

Domeſticité des animaux (la), n'a pas dû précéder la ſociété des humains; c'eſt un grand effet de l'induſtrie des hommes. On a trouvé des ſociétés civiliſées en Amérique, mais les animaux y étoient libres. 96.

Droit de ſe taxer eux-mêmes (le), étoit le plus cher aux Anglois; dans tous les temps, depuis le regne d'Edouard I, ils avoient préféré perdre la vie plutôt qu'y renoncer. 142 & *ſuiv.* Cette prérogative a été le rempart de la liberté de l'Angleterre. *Ibid.* Il doit être plus cher aux Anglo-Américains qu'aux Anglois même, pourquoi. 143. Leur maniere de vivre doit les rendre très-jaloux de ce droit héréditaire. *Ibid.*

Dumpler, Allemand fondateur d'une ſecte établie en Penſilvanie, du nom de ſon auteur. 15. Il bâtit la ville d'Euphrate & s'y retire avec ſes ſectateurs. *Ibid.* Mœurs, coutumes & maniere de vivre des Dumplers. 16. Leur déſintéreſſement, leur vêtement. *Ibid.* Leur nourriture, leurs occupations, leurs mariages. 17.

E

Ebenezer, ville de la Georgie, dans l'Amérique Septentrionale, ſur la Savannah, fondée par des Saltzbourgeois. 70.

Ecoſſois, naturels de l'Ecoſſe, l'un des trois royaumes qui forment la Grande-Bretagne, étoient des montagnards qui ne furent jamais aſſervis: mœurs & caractere de ce peuple. 60 & *ſuiv.* Idée de leurs clans ou tribus. 61. Raiſons qui les déterminerent à s'expatrier & à ſe réfugier dans la Caroline Septentrionale. 62.

Erable, arbre indigène de l'Amérique Septentrionale. 91. S'appelle auſſi l'arbre à ſucre : lieux où il ſe plaît, ſa deſcription. 92. Ses fleurs, ſon fruit, maniere d'en extraire le ſuc. 93. Préparation de ce ſuc pour en obtenir du ſucre. *Ibid.*

Eſpagne (l') , plaintes mal fondées que l'on dirige contr'elle au ſujet de la guerre d'Amérique. 223. Elle commence par propoſer ſa médiation. 224. Après le refus de l'Angleterre, elle ſe joint à la cour de Verſailles. 225. C'eſt un état de très-grand poids dont les moyens de proſpérité croiſſent journellement. 229. Lui convient-il, puiſque ſes plus grandes richeſſes ſont en Amérique, de hâter le moment qui la détachera de l'ancien hémiſphere? 231. Quelle pourroit en être la conſéquence. *Ibid.* Parti que doit prendre l'Eſpagne. 232 & *ſuiv.*

Etats-unis de l'Amérique Septentrionale, forment une conſtitution fédérative. 190. Inſtitution de chaque province. *Ibid.* Etoit mieux combinée que celle du congrès général. 191. Inconvéniens qui pouvoient en réſulter. *Ibid.* & *ſuiv.* Raiſons pour leſquelles ces inſtitutions ſe trouvoient néceſſaires. *Ibid.* & *ſuiv.* Commencement de leur guerre avec les troupes Angloiſes. 193 & *ſuiv.* La timidité du général Anglois empêche leur anéantiſſement. 195. Pourquoi ne parvinrent pas à chaſſer les Anglois du continent de l'Amérique. 204 & *ſuiv.* Et pourquoi l'animoſité n'étoit pas égale chez tous les Anglo-Américains. 207 & *ſuiv.* Ne réuſſiſſent pas à faire déclarer les ſauvages du Canada en leur faveur. 208. L'activité des agens Anglois fait déclarer contr'eux quelques nations ſauvages qui leur font beaucoup plus de mal que les troupes royales. 209 & *ſuiv.* Mais la diſette d'argent fut une calamité plus générale pour toutes les provinces des Etats-Unis. *Ibid.* On y ſubſtitue le papier monnoie, mais cet expédient ne réuſſit pas, pourquoi. *Ibid.* & *ſuiv.* Ouvrent leurs ports à toutes les nations. 210. Il n'y a que les François qui en font uſage avec peu de ſuccès. 211. Les nombreuſes privations auxquelles ils étoient forcés faiſoient incliner les habitans de leurs provinces à accepter un accommodement avec l'Angleterre. *Ibid.* Ils ſignent le 6 Février 1778 un traité de commerce avec la cour de Verſailles. 212. Louis XVI fait ſignifier le 14 Mars 1778 à la cour de Londres, qu'il reconnoît leur indépendance. 213. Ils avoient douze frégates à la déclaration de guerre contre la France & beaucoup de corſaires. 225. Ils ont montré le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. 230. Quel eſt l'ordre de choſes qui leur conviendra le mieux. 232. Raiſons qui établiſſent

l'utilité de cet ordre. *Ibid. & ſuiv.* On ne ſauroit prévoir juſqu'où pourra monter leur population, mais ce ſeroit beaucoup ſi le ſol y permet une ſubſiſtance ſûre à dix millions d'ames. 237.

Euphrate, ville de la Penſilvanie, dans l'Amérique Septentrionale, fondée par Dumpler Allemand, chef de la ſecte de ſon nom. 15. Deſcription de cette ville. *Ibid.* Mœurs & uſages de ſes habitans. 16 *& ſuiv.*

Europe; il eſt poſſible que ſes divers cours s'oppoſent à l'agrandiſſement de la maiſon de Bourbon & à l'affoibliſſement de l'Angleterre. 229 *& ſuiv.*

Européens (les), ont fondé des colonies dans toutes les parties du globe. 108.

Expatriation; quelles en ſont les cauſes les plus ordinaires. 72 *& ſuiv.*

F

FANATISME (le), après avoir cauſé l'aſſaſſinat de Coligny, il détruit ſa colonie de la Caroline. 53.

Femmes d'Amérique; celles des colonies Angloiſes ſont les plus ardentes, après l'acte du timbre en 1764, à faire le ſacrifice de ce que fourniſſoit la métropole pour leur parure. 144.

Floride (la), comprenoit autrefois tout le nord de l'Amérique depuis le Mexique, & fut découverte par Luc Velaſquez. 77. Atrocités qui y ſont exercées. *Ibid. & ſuiv.* Les François veulent y former un établiſſement que la cour de Madrid fait détruire en 1565. 78. On y découvre le ſaſſafras. *Ibid.* Les Eſpagnols y établiſſent deux petits poſtes. 80. Anecdote ſinguliere du ſiege de St. Auguſtin par les Anglois. *Ibid. & ſuiv.* Elle eſt cédée aux Anglois en 1763. 82. Conjectures ſur les motifs qui déterminerent ſes habitans à ſe retirer à Cuba. *Ibid.* Les Anglois en firent deux gouvernemens. 83. Les terres en furent diſtribuées aux officiers réformés & aux ſoldats congédiés. *Ibid.* Climat des deux gouvernemens. 85 *& ſuiv.* On y a recueilli d'auſſi bel indigo que celui de Guatimala. 86. La Floride occidentale eſt la plus féconde. *Ibid.* Le mariage avec les familles Indiennes en accéléreroit la proſpérité. 87. Nature de ſon gouvernement. 112 *& ſuiv.*

Fox (George), Anglois de condition obſcure, établit la ſecte des Quakers dans ſa patrie. Caractere de ce ſectaire. Conduite qu'il tint pour former des proſélytes. 6.

France (la), commença la guerre en 1778 contre l'Angleterre avec des avantages inappréciables, comment. 215.

L'ivreſſe de ſes ſuccès à Oueſſant lui fait perdre de vue ſes intérêts les plus chers. *Ibid. & ſuiv.* Elle laiſſe rentrer tous les vaiſſeaux & flottes marchandes d'Angleterre dans leurs ports, & laiſſe enlever la plus grande partie des ſiens; cauſes de ces revers. 216 *& ſuiv.* Ses rades ſe rempliſſent de gémiſſemens; pourquoi. 219. Nombre de ſes vaiſſeaux au commencement de la guerre. 225. Elle eſt ſous tous les points de vue l'empire le plus fortement conſtitué. 229 *& ſuiv.* Lui convient-il, vu les avantages qu'elle retire de ſes poſſeſſions dans le Nouveau-Monde, de hâter l'événement qui doit en décider le déchirement d'avec l'Ancien. 231. Conſéquences qui en réſulteront, & parti préférable à prendre. 232 *& ſuiv.*

Francklin, docteur Anglo-Américain, forma en 1732 la ſuperbe bibliotheque de Philadelphie. 26. Et y établit en 1749 un college où l'on enſeigne toutes les ſciences, excepté la théologie. *Ibid. & ſuiv.* A diſſipé les préjugés de l'Europe ſur les habitans des colonies Angloiſes. 109. Réflexions de ce philoſophe ſur la population des colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale. 119 *& ſuiv.* Il eſt, avec Hancok & les deux Adams, le plus grand acteur de la prononciation de l'indépendance des colonies Angloiſes. 187. Inſcription miſe au bas de ſon buſte *Ibid.*

François (les), ont été les ſeuls qui aient oſé tenter de profiter de l'invitation des Etats-Unis à commencer dans leurs ports. 211. Raiſons du mauvais ſuccès qu'ils eurent. *Ibid.*

G

Gates, général des Etats-Unis, fait le 13 octobre 1777 le général Burgoyne priſonnier avec un corps de ſix mille hommes à Saratoga. 197.

George III, roi d'Angleterre, compoſa ſon conſeil de membres iſolés, pourquoi. 199. Inconvéniens qui en réſultent pour la guerre d'Amérique. 200. Ses conſeils nuiſirent beaucoup aux ſuccès de la guerre d'Amérique, par l'influence qu'ils voulurent y avoir malgré l'éloignement. 204. Son peu de diſcernement ſur les affaires d'Amérique. 212.

Georges-Town, ville de la Caroline Méridionale, à l'embouchure de la riviere de Black, pourra devenir plus conſidérable. 67.

Georgie (la), province de l'Amérique Septentrionale, ſa forme, ſa ſituation. 68 *& ſuiv.* Oglethorpe y forme en 1733 le premier établiſſement. 70. Des Saltzbourgeois & des Suiſſes vont s'y joindre. *Ibid.* Des colons portés au com-

merce y fondent la ville d'Auguſta. 71. On apprend cependant à Londres avec étonnement en 1741 que la plupart des colons ont quitté cette province. *Ibid.* Ce déſaſtre provenoit de ce que la propriété en avoit été abandonnée à des particuliers; abus qui en furent la ſuite. 72 & *ſuiv.* Une des plus fortes cauſes fut la défenſe d'y porter des liqueurs ſpiritueuſes, 73. L'uſage des eſclaves y étoit interdit. 74. Le miniſtere l'ôte des mains des propriétaires & lui rend le gouvernement commun aux autres colonies. 76. Avantages immenſes qui en réſultent. 77. Son gouvernement eſt nommé royal; pourquoi. 124. Les pluies y forment des marais propres à la culture du riz, & l'on y recueille de l'indigo de qualité inférieure. 235.

Gouvernement (le), doit ſa naiſſance à la néceſſité de prévenir les injures entre les hommes qui ſe joignoient en ſociété. 155. Il eſt né des vices des hommes. 156. Il n'eſt que trop ſouvent mauvais. *Ibid.* Celui qui reçut ſa ſanction des ayeux peut-il être obligatoire à leurs deſcendans? 157 & *ſuiv.* Réponſe à cette queſtion. *Ibid.* & *ſuiv.* Il n'en eſt point ſans la confiance entre celui qui commande & celui qui obéit. 182.

H

Habitans des Colonies Angloiſes, idée de leur naturel. 109 & *ſuiv.*

Habitans des provinces des Etats-Unis, de l'Amérique Septentrionale, inclinoient à un accommodement avec l'Angleterre, pourquoi. 211.

Haine (la), ne pardonne pas. 182.

Haſard; ſon empire eſt bien étendu. Expoſition des haſards qui pouvoient décider la victoire dans la guerre des Anglois contre l'Eſpagne, la France & les Etats-Unis. 226 & *ſuiv.*

Heſſois, peuple d'Allemagne, dont le prince a vendu lâchement douze mille hommes au gouvernement Anglois. Un parti Américain en défait totalement un corps de 1500 placé à Trenton. 196. Raiſons pour leſquelles ils doivent avoir moins d'ardeur en Amérique que les Anglois pour ſe battre contre les Américains. 203.

Hommes, il y a une inégalité originelle entr'eux. 156. En Angleterre, l'homme eſt citoyen avant que d'être ſoldat. 203.

Howe, général des troupes royales, remplace le général Gage. 194. Clinton lui ſuccede. 197.

I

Indépendance, ſa déclaration pouvoit ſeule effacer chez les Anglo-Américains le titre de ſujets rebelles. 186. Le congrès-général la prononce le 4 juillet 1776. 187. On ne prononce jamais aux nations le beau nom d'*indépendance*, ſans les remuer. 206.

Indigo (l'), plante originaire de l'Indoſtan. 65. D'un grand uſage pour la teinture, c'eſt une des principales productions de la Caroline Méridionale, maniere de le cultiver. *Ibid.*

Injuſtice (l'), ne fut jamais la baſe d'une ſociété; quelles en ſeroient les conſéquences. 1 *& ſuiv.* Une telle ſociété ne ſe voit dans aucune annale du monde. 3. Combien eſt criante celle des princes Européens d'empêcher l'émigration des malheureux de leurs états. 113. *& ſuiv.*

Intolérance religieuſe (l'), eſt une conſéquence de la ſuperſtition; effets qui en réſultent. 54 *& ſuiv.* C'eſt elle qui a peuplé l'Amérique Septentrionale. 108.

Iroquois, peuple de l'Amérique Septentrionale; trait de magnanimité de Pontheack, leur chef en 1762. 88.

J

James-Town, ville de la Virginie, dans l'Amérique Septentrionale, fut le premier établiſſement des Anglois dans cette province. 40. Mais elle tomba en ruines. 52.

Jacques I, roi d'Angleterre; caractere de ce prince. 31.

L

Lancastre, comté de la Penſilvanie, dans l'Amérique Septentrionale. 14.

Légiſlation; ſon but doit être le bonheur d'une ſociété. 126. Sa ſageſſe éclatera dans la diſtribution de la propriété. 127. Son habileté, dans l'établiſſement d'un peuple vieux dans un pays nouveau, conſiſte à ne lui laiſſer d'habitudes nuiſibles que celles dont on ne peut le guérir. 128.

Liberté; les démarches les plus hardies pour l'obtenir ſont les plus ſages. 187. Son nom eſt ſi doux que tous ceux qui combattent pour elle nous intéreſſent; pourquoi. 233 *& ſuiv.*

Locke, fameux philoſophe Anglois, fut en 1663 l'Auteur de la légiſlation de la Caroline. 54. Quelle a dû être ſon

opinion ſur les loix religieuſes. 55. Il fut moins favorable à la liberté dans les loix civiles. 56. Prérogatives qu'il accorda dans ſon code aux huit propriétaires de la Caroline. *Ibid.*

Logan, citoyen de Philadelphie, capitale de la Penſilvanie, fait préſent en 1752 à ſa patrie d'une précieuſe collection d'auteurs grecs & latins. 26.

Logan, chef des shaweneſes, peuple indigene de la Virginie dans l'Amérique Septentrionale; diſcours qu'il adreſſe à Dunmore, gouverneur de la colonie, 48, 49.

Louis XVI, roi de France, fait ſignifier le 14 mars 1778 au gouvernement Britannique, qu'il reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. 213. Reproches faits à ſes conſeils à l'occaſion des ſecours donnés clandeſtinement aux Américains. 220.

Luthéraniſme (le), cauſa une grande fermentation en Europe; pourquoi. 3.

M

Maïs, (le), plante indigene de l'Amérique, étoit la ſeule que les Indiens cultivoient dans l'Amérique Septentrionale quand les Anglois y aborderent. 98. Deſcription de cette plante, culture qu'y apportoient les ſauvages. *Ibid. & ſuiv.* Leur préparation pour s'en nourrir. *Ibid.* Avantages que réunit cette plante. 99.

Marine Françoiſe, étoit depuis long-temps malheureuſe; pourquoi. 216 *& ſuiv.* Préjugés deſtructeurs de ſa marine commerçante. 217 *& ſuiv.* Leçons aux officiers des vaiſſeaux du roi pour leur en faire connoître le ridicule funeſte & leur indiquer leur devoir. *Ibid. & ſuiv.* Parallele avec les maximes de la marine Angloiſe. 219. Etat de ſes forces à la déclaration de la guerre. 225.

Maryland (le), contrée de l'Amérique Septentrionale, au ſud de la Penſilvanie. 30. Les catholiques qui l'habitoient, déſabuſés de l'eſprit d'intolérance, en ſont un aſile à toutes les ſectes. 31. Ce fut la colonie la moins féconde en événemens. 32. Tout ſe réduit à deux faits qui ſuivent. *Ibid.* Sources, rivieres & climat de cette province, la plus petite de l'Amérique Septentrionale. 33. Nombre de ſes habitans. *Ibid.* Leur religion, leurs mœurs, leurs cultures dont le tabac eſt la principale. *Ibid. & ſuiv.* Ses meilleures terres ſont entre les Apalaches & la mer. 38. Les mines de fer y ſont abondantes. 39. Manufactures établies par Mr. Stirenwith. *Ibid.* Ses campagnes ſont ſupérieures à

celles des autres provinces confédérées, mais ne ſont pas très-fertiles : les anciennes plantations du tabac ont dégénéré des deux tiers. 235.

Maſſphis, peuple ſauvage indigene du Canada ; ſecours qu'ils accordent aux États-Unis contre les Anglois. 208.

Maſſachuſet, partie de la Nouvelle-Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale ; magnanimité de ſes habitans, qui refuſent de profiter de la diſgrace de Boſton après la clôture de ſon port. 150.

Moleſſe (la), n'oſe pas faire l'échange de ſon repos contre des périls honorables. 149.

N

Nations (les), ont plus été faites pour ſentir que pour penſer. 145. Réflexions qui en dérivent. 146. Leur jeuneſſe eſt l'âge le plus favorable à leur indépendance. 184. Peu ont ſaiſi le moment favorable pour ſe faire un gouvernement. 185. On ne leur prononce jamais l'odieux nom de tyrannie, ni celui ſi agréable d'indépendance ſans les remuer. 206. Quelle épreuve eſt pire que la mort pour celles qui ſont corrompues par l'opulence. 204.

Nature (la), a formé elle-même le germe de la tyrannie ; comment. 156. Elle n'a pas créé un monde pour le ſoumettre aux habitans d'une iſle dans un autre univers. 182.

Northampton, comté de la Penſilvanie dans l'Amérique Septentrionale. 14.

Northumberland, comté de la Penſilvanie dans l'Amérique Septentrionale. 14.

Nouvelle-Angleterre, contrée de l'Amérique Septentrionale, une de ſes provinces a le gouvernement nommé royal. 124.

Nouvelle-Ecoſſe, dans l'Amérique Septentrionale, ſon gouvernement eſt nommé royal, pourquoi. 124.

Nouvelle-Jerſey, dans l'Amérique Septentrionale, quel eſt ſon gouvernement ? 124. Elle produit principalement du bled, mais le ſol eſt ſi détérioré qu'un âcre n'y produit que le tiers de ce qu'il donnoit autrefois. 235 *& ſuiv.*

Nouvelle-Yorck, province de l'Amérique Septentrionale, quel eſt ſon gouvernement. 124. Le bled eſt ſa principale production, mais ſon ſol produit à peine le tiers de ce qu'il donnoit précédemment. 235 *& ſuiv.*

O

OBJET (l') unique de l'Auteur étant d'être utile & vrai, obligations qu'il s'impose à cet égard relativement à la guerre entre la France & l'Angleterre. 213 & *suiv.*

Oiseau-mouche (l'), oiseau de l'Amérique Septentrionale, Description de sa forme & de ses couleurs. 94 & *suiv.* De son nid & de ses œufs : sa nourriture, son vol. *Ibid.* Sa méchanceté. 95. Son impatience auprès d'une fleur fanée. *Ibid.* Son ennemi est une grosse araignée friande de ses œufs. *Ibid.*

Onéidas, peuple sauvage indigene du Canada; réponse qu'ils font aux Etats-Unis qui les sollicitent à se déclarer pour eux contre les Anglois. 208.

Oppression des gouvernemens (l'), excite les émigrations. 114.

P

PATRIOTISME, est une vertu qui se trouve beaucoup plus en Angleterre que par-tout ailleurs; exemple célebre qu'en donne un Anglois. 69.

Penn (Guillaume), fils d'un Amiral Anglois, donne le plus grand éclat à la secte des Quakers. 9, 10. Fut en 1681 le fondateur de la Pensilvanie. *Ibid.* & *suiv.* Acte d'équité par lequel il commença l'établissement de sa colonie. 10. Son humanité s'étend sur tous ceux qui viennent habiter sous ses loix. *Ibid.* Dont le fondement fut la tolérance. 11. Conditions auxquelles il attacha la propriété de l'établissement à sa famille. *Ibid.* & *suiv.* Son attention à prévenir les procès. 12. Bonheur dont la législation vertueuse fait jouir la Pensilvanie. 13. & *suiv.* Inconvéniens qui résultent de la maniere dont sa famille accorde des terres aux colons qui en demandent. 23. Il fonda Philadelphie qu'il destina à être la métropole d'un grand empire; étendue qu'il lui donna. 24, 25.

Pensacole, ville & fort de la Floride, fut un des principaux établissemens des Espagnols dans cette contrée : ils le fondefent en 1696, 80. Il a été pris par les François en 1718 & ensuite restitué. *Ibid.* La Floride étant devenue possession Angloise, cette ville fut le chef-lieu de la Floride Occidentale. 83.

Pensilvains, habitans de la Pensilvanie, successeurs des colons que Guillaume Penn conduisit dans cette contrée, leurs mœurs, leur figure, leur naturel. 18. Leur économie, leur bienfaisance.

bienfaiſance. 19. Ne ſont pas célibataires; maniere dont ſe marient les amans qui rencontrent quelqu'oppoſition. 20 *& ſuiv.* Idée de leurs habitations. *Ibid.* Pompe de leurs honneurs funeraires. 21 *& ſuiv.*

Penſilvanie, dans l'Amérique Septentrionale, eſt la contrée du monde où le gouvernement a été le plus fondé ſur la vertu. 3. Fut fondée en 1681 par le Quaker Guillaume Penn. 10. Sa proſpérité eſt rapide ſous les loix vertueuſes de ſon fondateur. 13. Sa ſituation, ſon étendue & ſa diviſion. 14, 15. Son climat, ſes eaux, ſon ſol, ſes productions. *Ibid. & ſuiv.* Sa tolérance & la liberté de toutes les ſectes firent ſa proſpérité. *Ibid.* Concorde extraordinaire des ſectes qui l'habitent. 18. Nombre de ſes habitans en 1774. *Ibid.* L'inconſtance des ſaiſons n'y influe ni ſur la population, ni ſur les récoltes. 19 *& ſuiv.* Il n'y a pas un ſeul pauvre. *Ibid.* Elle a des impôts très-légers qui doivent finir en 1772. *Ibid. & ſuiv.* L'autorité paternelle y eſt exceſſive, un pere peut y engager ſes enfans à ſes créanciers. 20. Productions, manufactures & denrées qu'ils exportent chez d'autres nations, objets qu'ils reçoivent en échange. 22. Commerce qu'elle fait avec l'Europe & particuliérement avec la métropole. *Ibid.* Ce qui peut retarder les progrès de la colonie. 23. Maniere dont s'y forment les habitations. *Ibid. & ſuiv.* Montant de ſes exportations en 1769, 24. Raiſons pour leſquelles les Quakers n'ont aucun appareil de guerre en Penſilvanie. 28. Sur leſquelles eſt fondée la ſécurité de ſes habitans. 29. Son plus grand produit eſt en bled, mais ſon ſol eſt ſi détérioré que l'âcre n'y donne que le tiers de ce qu'il produiſoit autrefois. 235 *& ſuiv.*

Peuplade naiſſante; objets qu'elle ſe propoſe. 127. *& ſuiv.* Moyens de former à la vertu ſa nouvelle génération par la correction des opinions & habitudes des hommes vieux qui l'ont établie. 128. Maniere d'y parvenir. *Ibid.*

Peuples (les), ne ſont conſeillés que par leurs beſoins; indifférens à qui ils appartiennent ils ne s'occupent que de leur bien-être. 74. Tous ceux qui ſont opprimés ont le droit de s'élever contre leurs oppreſſeurs : c'eſt une loi Angloiſe. 222.

Peuples ſauvages; leur deſtin eſt de s'éteindre à meſure que des nations policées s'établiſſent auprès d'eux. 87. Preuves de cette aſſertion. *Ibid.*

Philadelphie, ou la ville des freres, capitale de la Penſilvanie dans l'Amérique Septentrionale, ſa ſituation. 24. Ses rues, ſes maiſons. 25. Ses temples, ſon hôtel de ville. *Ibid.* Ses bibliotheques, ſon college. 26 *& ſuiv.* Ses quais, ſa population. 27. Elle n'a aucune fortification. 28.

Philoſophie; quel eſt ſon premier ſentiment à l'égard des gouvernemens. 222.

Politique (la), à quoi reſſemble par le but & l'objet. 123.

Pontheack, chef des Iroquois, donne aux Anglois en 1762, un témoignage frappant de ſa maniere de penſer forte & généreuſe. 88. Il avoit entrepris de réunir toutes les nations ſauvages de l'Amérique ſous les mêmes drapeaux & d'en faire un État indépendant & reſpectable. *Ibid.*

Population de l'Amérique Septentrionale, dans les colonies Angloiſes. Nombre des blancs & des noirs. 118. Réflexions du docteur Francklin ſur ſa multiplication. 119 & *ſuiv.* Raiſons de ſa diminution en Europe & de ſon augmentation en Amérique. *Ibid.* & *ſuiv.* Qualité des hommes qui la forment. 120.

Propriété, ſa diſtribution démontrera la ſageſſe de la légiſlation. 127. Elle eſt le premier fondement de toute ſociété cultivatrice ou commerçante. 129. Démonſtration de cette aſſertion. *Ibid.* La plus précieuſe aux peuples eſt celle de leurs opinions. 141.

Proteſtans François (les), firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre. 102.

Puiſſance; ſon levier n'a d'autre appui que l'opinion; avis aux potentats des conſéquences qui en découlent. 140.

Purysbourg, bourg de la Géorgie dans l'Amérique Septentrionale, fondé par des Suiſſes qui y avoient été conduits par un nommé Pury. 71.

Putnam, général des États-Unis d'Amérique, ſa réponſe à un royaliſte ſon priſonnier. 206.

Q

QUAKERS, ſecte religieuſe en Angleterre, qui s'éleva pendant les troubles de ce royaume qui conduiſirent Charles I, ſur l'échafaud. 6. Son fondateur fut George Fox. *ibid.* Simplicité de leurs vêtemens, égalité entr'eux. 7 & *ſuiv.* Auſtérité de leur morale. *Ibid.* & *ſuiv.* Leur mépris pour la politeſſe. 8. Pourquoi furent appellés *Quakers* qui ſignifie *Trembleurs*. *Ibid.* Furent vivement perſécutés. *Ibid.* Le plus méritant d'entr'eux fut Guillaume Penn. 9. La ſévérité de leurs maximes évangéliques rendoit tout appareil de guerre inutile chez eux; pourquoi. 28. Magnifique exemple d'humanité qu'ils ont donné derniérement en affranchiſſant leurs eſclaves. 116. Diſcours de celui qui les y engagea. *Ibid.*

R

Riz (le) plante qui fournit un des meilleurs comeſtibles de l'Univers, & qui croît dans les quatre parties du monde, eſt une des principales productions de la Caroline Méridionale; deſcription de cette plante. 64. Sa culture occaſionne un air mal ſain très-funeſte aux cultivateurs. *Ibid.* On ne ſait point comment il s'eſt naturaliſé dans la Caroline. 65. Originaire de l'Indoſtan il réuſſit d'abord au Mexique, aux Antilles & dans la Caroline Méridionale. *Ibid.*

S

Saint-Auguſtin, dans la Floride, province de l'Amérique Septentrionale, fut le premier établiſſement que les Eſpagnols y formerent. 80. Les Anglois l'aſſiégerent inutilement en 1740. *Ibid.* Un ſergent Ecoſſois tombe entre les mains des ſauvages qui aidoient à défendre la place; diſcours ſingulier de ce ſergent aux ſauvages. *Ibid.* Anecdote tragi-comique. 81 & *ſuiv.* Après la ceſſion de la Floride aux Anglois, cette ville devint le chef-lieu de la Floride Orientale. 83.

Sainte-Marie, dans le Maryland, province de l'Amérique Septentrionale, ſur la baie de Cheſapeak, en étoit autrefois la capitale & n'eſt plus rien. 38.

Saratoga, ville de l'Amérique Septentrionale, ſur les frontieres du Canada, célébre par la reddition du général Anglois Burgoyne le 13 Octobre 1777, avec un corps de 6000 hommes, à Gates, général des États-Unis. 198.

Saſſafras, plante médecinale, découverte par les Eſpagnols dans la Floride, ſa deſcription. 78. Uſage de ſa fleur & de ſa racine. 79. Il empêche les Eſpagnols de périr. *Ibid.* Conjectures ſur la cauſe de la diminution étonnante de ſon efficacité en Europe. 80.

Savannah, riviere de la Georgie, dans l'Amérique Septentrionale. 70.

Sauvages du Canada (les); Carleton, général Anglois, tente de les armer contre les États-Unis; leurs réponſes. 208. Et aux États-Unis qui les ſollicitent auſſi. *Ibid.*

Schuylkill, fleuve de la Penſilvanie, dans l'Amérique Septentrionale, au confluent duquel & de la Delaware eſt ſituée la ville de Philadelphie. 24, 25.

Shaweneſes, peuple indigene de la Virginie dans l'Amérique

Septentrionale : Diſcours d'un de leurs chefs à Dunmore gouverneur de la province. 47 & *ſuiv.*

Société, ſon origine, ſes avantages, ſon but. 156. Elle eſt née des beſoins des hommes, *Ibid.* Elle eſt eſſentiellement bonne. *Ibid.*

Souverains (les), ne conſultent que leur intérêt perſonnel. 74. Qui devroit s'appuyer ſur une adminiſtration douce & paternelle. 75.

Suede (la), Royaume au Nord de l'Europe, vendoit aux Anglois le brai & le goudron; faute qu'elle commet en 1703 à cet égard. 99.

Superſtition (la), produit l'intolérance & les atrocités qui en ſont la ſuite. 54 & *ſuiv.*

T

TABAC, les plantations qu'il y en a dans le Maryland ſont le plus grand objet de ſa proſpérité. 33. Qualités de cette plante découverte en 1520 près de Tabaſco dans le Golphe du Mexique. 34. Deſcription de la plante. Maniere de la ſemer, travaux qu'elle exige. *Ibid.* & *ſuiv.* Apparence de ſa maturité, maniere de le préparer. 35. & *ſuiv.* Pays où il ſe cultive & ſes diverſes qualités dans chaque endroit. *Ibid.* & *ſuiv.* Contrées de France où il a été cultivé. 36. Cuba fournit à l'Eſpagne le tabac en poudre, & Caraque celui à fumer. 37. Celui du Breſil eſt excellent à fumer; on le prépare pour en uſer en poudre. *Ibid.* Le meilleurs tabacs croiſſent au Nord de l'Amérique. *Ibid.* Celui de la Virginie l'emporte ſur celui du Maryland. 50. On en cultive beaucoup en Europe & particuliérement en Ruſſie. *Ibid.* Quantités qui en ont été exportées en Angleterre en diverſes années. *Ibid.* Son uſage eſt devenu en Europe une paſſion malgré les droits énormes qu'il paie. 51.

Thé, production de la Chine & du Japon; l'impôt qui y eſt mis en 1773 dans les colonies Angloiſes d'Amérique, par le miniſtere Anglois, y cauſe une indignation générale. 147. Il s'en détruit trois cargaiſons à Boſton. *Ibid.*

Trajan, Empereur romain, uſage qu'il ordonne qu'on faſſe de ſon épée. 222.

Tranſgreſſion (la), eſt le premier effet des loix injuſtes. 135.

Treize provinces confédérées, des Etats-Unis d'Amérique Septentrionale, leur étendue, nature de leur ſol. 234 & *ſuiv.* La pêche eſt l'unique reſſource des quatre plus Septentrionales. 235. Etat de leur population avant la guerre. 236.

Turnbull, docteur Anglois, engage en 1767, des Grecs du

Péloponneſe à accepter un aſile dans les colonies Angloiſes de l'Amérique. 84. Il leur forme un établiſſement dans la Floride Orientale : ſuccès de cet établiſſement. *Ibid.*

Turnbull, ville de la Floride, fondée par un docteur de ce nom, qui y amena en 1767 une colonie de Grecs. 84. Etat de cette colonie au premier janvier 1776. 85.

Tyrannie; la mort du tyran ne l'éteint pas; ſon ſucceſſeur, élevé par lui, ſuit les mêmes erremens. 75. C'eſt elle qui, en deſſéchant l'Europe, a le plus favoriſé la population des colonies Angloiſes. 108. Les potentats Européens ont travaillé à la fortifier chez eux par leurs pertes comme par leurs conquêtes; comment. 112. Elle enfante la contrebande. 135. La nature en a créé le germe par la naiſſance des hommes forts parmi des hommes foibles. 156. On ne prononce jamais ſon nom aux nations ſans les remuer. 206.

Tyrans (les), ne trouvent des complices que chez les peuples corrompus. 148. Ils ſont haïs de Dieu, qui eſt le principe de la juſtice & de l'ordre. 169. Ordre de Trajan à l'officier à qui il remet ſon épée, de l'uſage qu'il doit en faire s'il devenoit tyran. 222.

V

Velasquez (Luc), homme exécrable, fait la découverte de la Floride. Atrocités qu'il y exerce. 77. Il y périt dans la miſere. 78.

Virginie (la), contrée de l'Amérique Septentrionale, avec le même ſol & le même climat que le Maryland, a des avantages ſur lui; quels. 39. Sa ſituation; les Anglois y aborderent en 1606. 40. Par quelle erreur ils crurent y avoir trouvé d'immenſes richeſſes, & quelle en fut la ſuite fâcheuſe. *Ibid. & ſuiv.* La colonie eſt relevée par le lord Delaware. *Ibid.* Raiſons de la lenteur des progrès de cette colonie. 41. Premiere loi qui fit tout changer de face. *Ibid.* Révolutions que les troubles de l'Angleterre y occaſionnerent. *Ibid. & ſuiv.* Obſtacles qui s'oppoſent à la proſpérité de cette colonie. 42 *& ſuiv.* Conjuration des Américains indigenes, dans laquelle il périt un grand nombre d'Anglois, dont le maſſacre étoit général, ſi les chefs n'euſſent été avertis quelques heures avant le ſignal. 43 *& ſuiv.* Atrocités qui ſuivirent de part & d'autre cette trahiſon. *Ibid.* Les colons au déſeſpoir ſe révoltent contre le gouverneur. 44 *& ſuiv.* Fin de la révolte. *Ibid.* Il arrive en 1679 un nouveau gouverneur qui publie un ſingulier réglement;

réflexions ſur cet objet. 45 *& ſuiv.* Dans le commencement de la colonie, la juſtice y étoit adminiſtrée avec un grand déſintéreſſement, les gouverneurs y font des changemens fâcheux. 47 *& ſuiv.* Autre innovation funeſte qui y fut ordonnée en 1692. *Ibid.* Les travaux n'y proſpérerent qu'au commencement de ce ſiecle. *Ibid.* Les démêlés ſurvenus avec les ſauvages ſont terminés en 1774. *Ibid.* Diſcours de Logan un de leurs chefs, à Dunmore, gouverneur de la province, qui doit ſervir de monument. 48 *& ſuiv.* Commencemens de la population de la colonie. *Ibid. & ſuiv.* Révolutions dans ſa religion. 49. Sa population actuelle. *Ibid.* Ses productions; ſes tabacs ſont ſupérieurs à ceux du Maryland. *Ibid.* Quantité qui en a été exportée dès 1751 à 1770. 50 *& ſuiv.* Montant des denrées qu'elle vendit en 1769 en réunion avec le Maryland. 51 *& ſuiv.* Difficultés que les navigateurs trouvent à faire leur chargement. *Ibid.* Luxe & molleſſe de ſes colons qui l'ont endettée. 52 *& ſuiv.* Moyens par leſquels elle pourra ſe tirer de cette ſituation. 53. Son gouvernement eſt nommé royal; pourquoi. 124. Ses campagnes ſont ſupérieures à celles des autres provinces confédérées, mais on ne recueille plus dans ſes anciennes plantations, que le tiers du tabac qu'elles produiſoient autrefois. 235.

W

WARREN, chef des Anglo-Américains, tué dans une bataille contre les Anglois en 1775. Son oraiſon funebre. 153 *& ſuiv.*

Waſhington (George), Anglo-Américain de la Virginie, déjà connu par ſa bravoure, eſt nommé général des Etats-Unis par le congrès de Philadelphie. 154. Il force l'armée royale à quitter précipitamment Boſton le 24 Mars 1776. *Ibid.* Ne voulut pas haſarder une bataille au commencement de la guerre; pourquoi. 195. Il eſt abandonné de ſon armée. *Ibid.*

Weſtmoreland, comté de la Penſilvanie, dans l'Amérique Septentrionale. 14.

Wilgminton, capitale de la Caroline Septentrionale, au nord de l'Amérique. 64.

Williamsbourg, capitale de la Virginie, dans l'Amérique Septentrionale; nombre de ſes habitans. 52.

Y

YORCK, comté de la Penſilvanie, dans l'Amérique Septentrionale. 14.

Fin de la Table des matieres du Tome neuvieme.

ERRATA

Du neuvieme Volume.

Page 69, *ligne* 6, que la liberté même des vertus, *liſez* que la liberté mere des vertus.

Page 93, *ligne* 22, pour l'amener à l'éclat du ſucre, *liſez* pour l'amener à l'état de ſucre.

Page 106, *ligne* 10, eurent plus heureux, *liſez* furent plus heureux.

Page 106, *ligne* 11, qu'on avoit oſé, *liſez* qu'on n'avoit oſé.

Page 126, *ligne* 17, cette diverſité de gouvernement, *liſez* cette diverſité de gouvernements.

Page 148, *ligne* 26, jaloux de celles, *liſez* jaloux de celle.

Page 160, *ligne* 23, s'impoſer comme il lui plaît, *liſez* l'impoſer comme il lui plaît.

Page 214, *ligne* 34, & leur foibleſſe, *liſez* & leurs foibleſſes.

Page 231, *ligne* 7, & les progrès d'un mal, *liſez* & le progrès du mal.

A

par les Franç

E TERRE-NEUVE,

RE ET MIQ

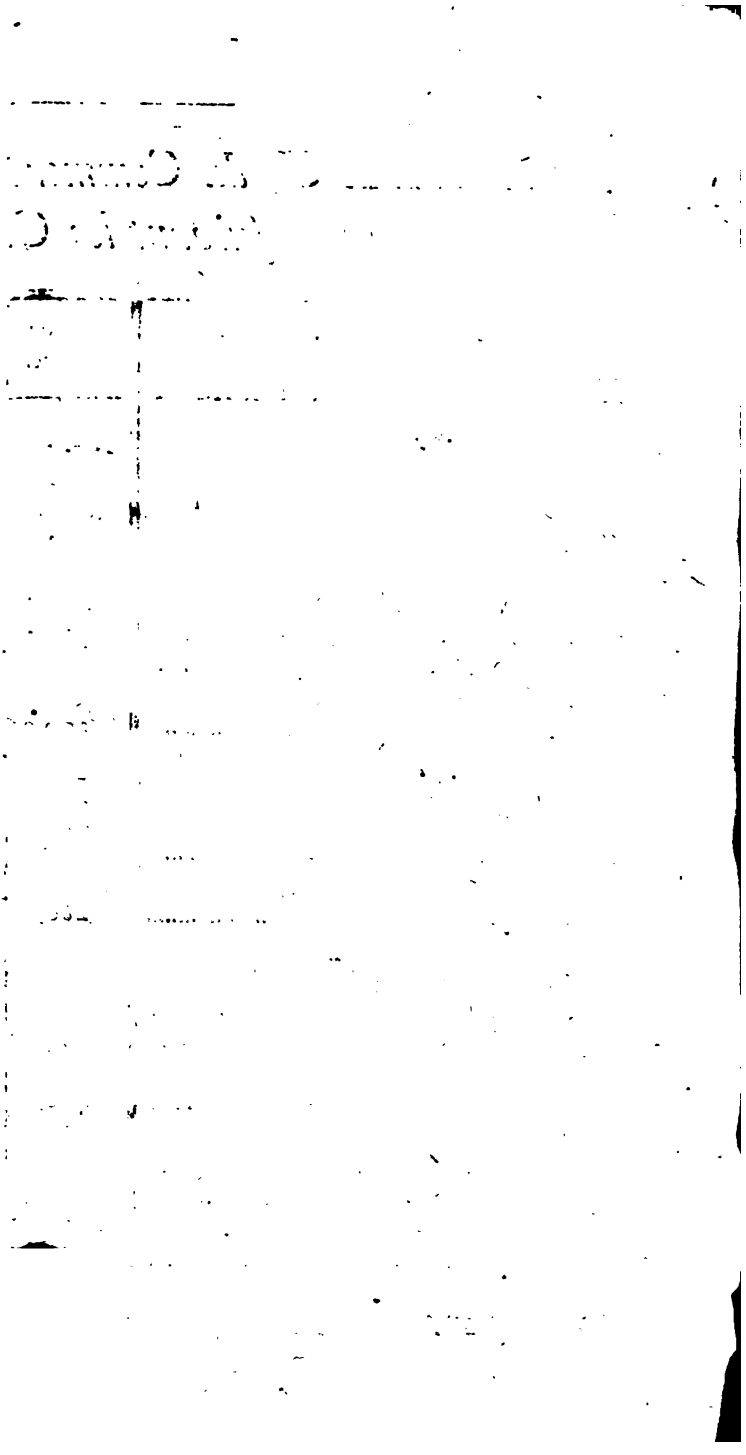
MORUES VERTES.

ÉQUIPAGES.	NOMBRE DE BATEAUX.	Q UIPAGES.	BARRILS DE MORUES.	NOMBRE DE MORUES VERTES.	BARRIQUES D'HUILE.
156	.....	326	.....	410,000	25
36	.....	595	.....	775,500	46
48	.....	29	.....	33,000	2
182	20	226			

.....	....	..	6				
.....	....	..	1 1/2				
.....	....	..	..				
.....	....	..	1 1/2				
.....	....	..	4 1/2				
.....	....	..	..				
.....	....	..	7 1/2				
.....	....	..	4 1/2				
.....	....	..	1 1/2				
.....	....	..	4 1/2				
.....	....	..	10 1/2				
.....	....	..	1 1/2				
.....	....	..	3				
2,725,431	12	11	8 5/8	61,322,212	....	7 1/2	

l'Angleterre avec

EXCÉDENT des Importations.				EXCÉDENT des Importations.			
liv.	ſ.	d.	d.	liv.	ſ.	d.	
460,311	9	9	6 3/4	10,357,008	9	4 1/2	
158	12	11	6	3,568	11	10 1/2	
80	17	2	7 1/2	1,819	6	3	
370	....	7	10 1/2	8,325	13	1 1/2	
395,892	19	6	4 1/2	8,907,591	19	2 5/8	
.....	....	..	9				
.....	....	..	3 3/4				
5,514	13	5	6 3/4	124,080	1	10 1/2	
349	19	9	3 3/8	7,874	14	4 1/2	
9,879,730	16	5	5 1/4	222,293,943	9	10 1/8	
3,393,556	16	..	8 1/4	76,355,028	....	11 1/4	
98,847	9	2	10 1/2	2,224,067	16	3	
.....	....	..	4 1/2				
14,234,813	13	11	2 5/8	320,283,308	3	1 1/2	



CTEN

riqavec

anvuliers

de 11

Tonneaux	Vaiſſeaux.	Goële
4,13	2	
2,82	1	
79	.....	
2,82	69	
14,04	78	2
5	57	1
5	39	1
6,47	69	1
.....	1	
7,21	135	1
16,11	26	
24,59	82	13
7,80	39	9
15,99	43	8
3,02	28	4
.....	1	
28	.....	.....
107,1	670	1,22